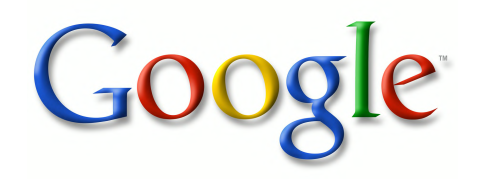
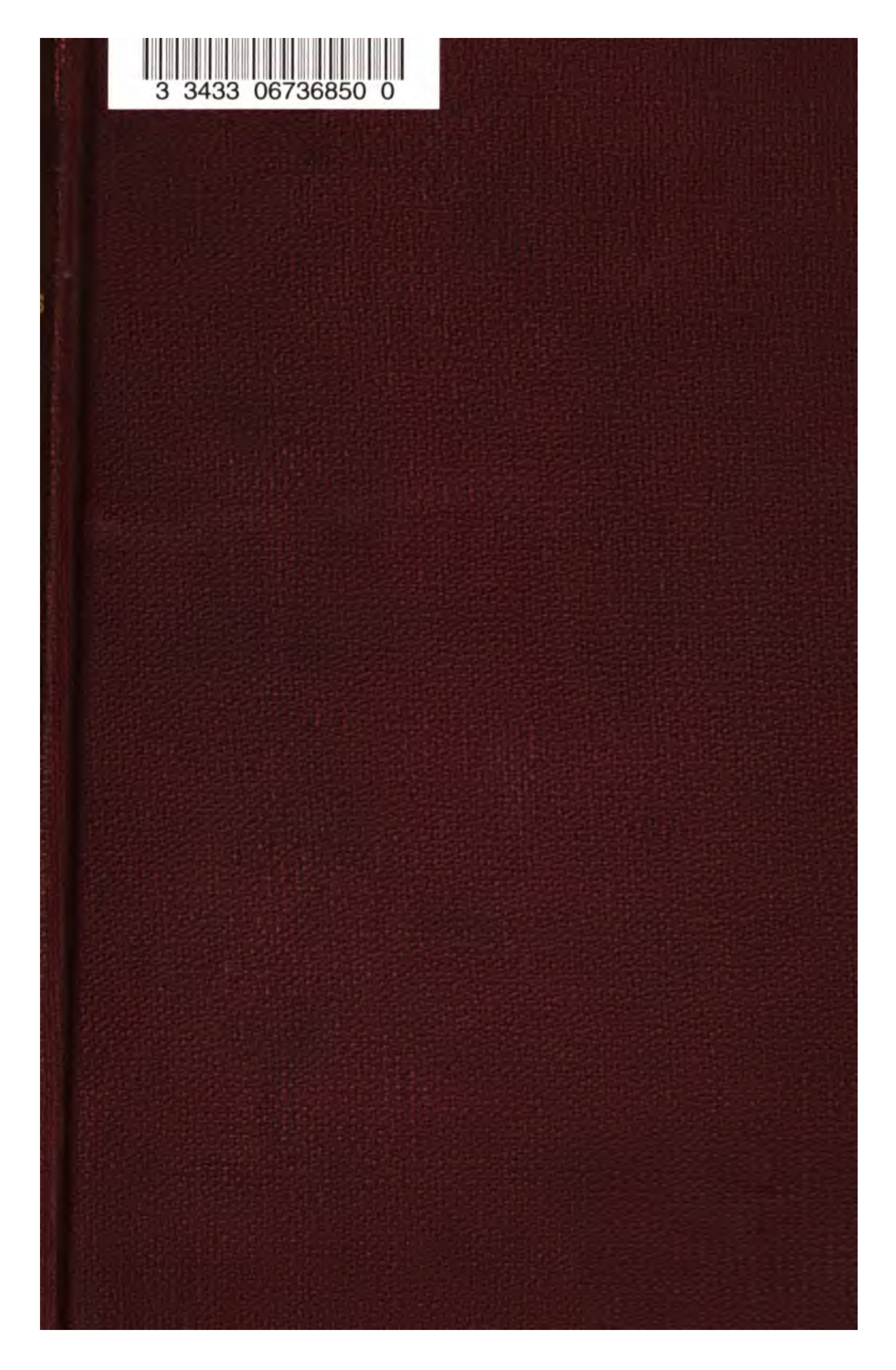



3 3433 06736850 0

ŒUVRES

DE N. DESTOUCHES.

TOME II.

ŒUVRES

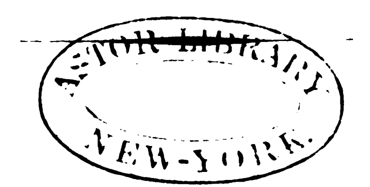
DRAMATIQUES

DE N. DESTOUCHES,

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET AUTEUR.

TOME SECOND.

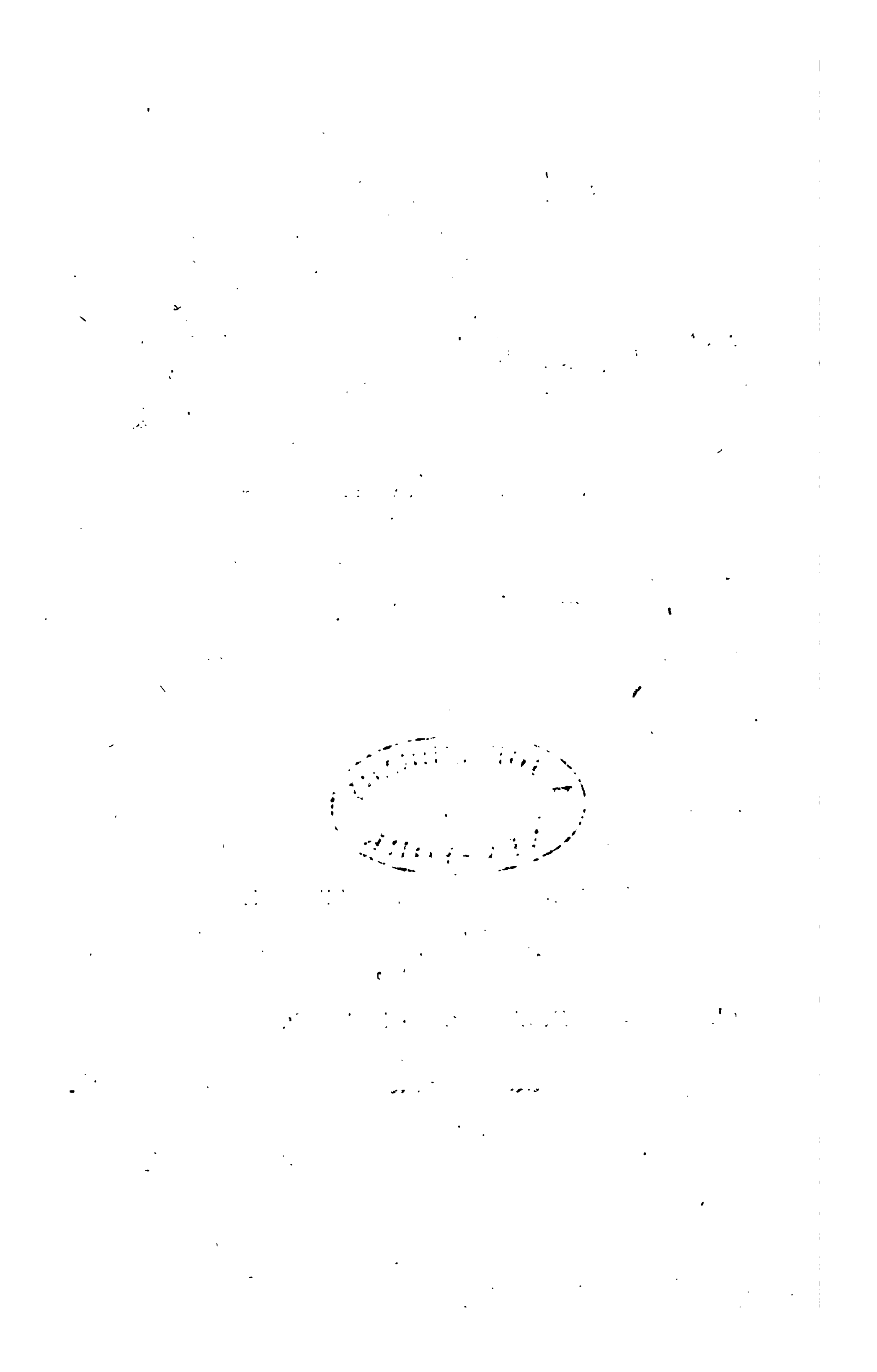


DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez LEFÈVRE, Libraire, rue du Foin-St.-Jacques, n° 11.

1811.



LE
PHILOSOPHE MARIÉ,
OU
LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE,
COMÉDIE,

Représentée pour la première fois le 15 février 1727.

ACTEURS.

ARISTE.
DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.
LE MARQUIS DU LAURET, autre ami d'Ariste, et amant de Mélite.
LISIMON, père d'Ariste.
GÉRONTE, oncle d'Ariste.
MÉLITE, femme d'Ariste.
CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.
FINETTE, suivante de Mélite.
Un Laquais.

La Scène est à Paris, chez Ariste.

LE PHILOSOPHE MARIÉ



Lafitte del. R. Delvaux sculp.

Géronte

Appuyez, mon neveu, vous faites des merveilles

Act. II. Sc. V.

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instrumens de mathématiques et une sphère.

ARISTE, seul, en robe-de-chambre.

Oui, tout m'attache ici; j'y goûte, avec plaisir,
Les charmes peu connus d'un innocent loisir;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie :
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les muses, aussitôt, viennent m'y caresser.

Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié :
Ici, je suis garçon : là, je suis marié.
Marié! C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver :
Au sein de la sagesse il sait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse;
Plus amant que mari, je possède son cœur;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi, contre l'hymen, est-ce que je déclame?
Ma femme est tout aimable; oui, mais elle est ma femme.
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit, avec art, cachés à mon amour.
Sexe aimable et trompeur! c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étois! Ai-je dû présumer
Que le Ciel, pour moi seul, eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats;
De prendre patience, et d'enrager bien bas.

(Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu, et s'appuie sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, et toujours sans le voir :)

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi, qui le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire, à longs traits, avaler le poison,
Cruel ami ; c'est toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantas sa douceur et sa docilité :
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous ?

ARISTE, surpris en l'apercevant.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Est-ce vous ?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre ?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être;
Je m'en flattois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plutôt?

ARISTE.

Non. Car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois su me contraindre:
Mais, puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous, désormais, je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire....

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour;
Et, de ce que je dis, vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari, qui s'est fait un systême
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonnable....

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause, à toute heure, une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour, aussi, nouvelle confidence,
A des femmes, surtout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret

Que votre intention ne sera pas suivie.
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien ?

ARISTE.

Plût au ciel !

DAMON.

Et, pourquoi ?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien
Formé depuis deux ans, à l'insu de mon père,
M'expose, tôt ou tard, à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous....

ARISTE.

Mais, je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :
Ma tendresse, pour lui, lui deviendra suspecte,
S'il est instruit, enfin, d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés ;
Mais....

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez

A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà, pour votre femme, une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat, et me met en souci :
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour à tour,
Enfin, changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
Et de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
Qui me font avaler cent pilules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudemment,
Pour lui rendre visite, à son appartement.
Dès que j'entre, on se tait. On se parle à l'oreille.
On sourit. Par degrés le caquet se réveille.
Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différens,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,

A mis dans mon secret la discrète assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
J'aurai, pour confidens, la ville et les fauxbourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais, de ce pas, quereller d'importance
Madame votre femme, et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, avec un souris malin.

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, sur le même ton.

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance, faites-en bonne provision :
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même.
Je connois Céliante, et je crains....

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main ;

Mais elle m'aime, au fond. Et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III.

ARISTE, seul.

Je brûle de le voir par l'hymen engagé ;
Plus il enragera, mieux je serai vengé.

(Il retourne à sa table, et se remet à lire.)

SCÈNE IV.

ARISTE, FINETTE, qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.

FINETTE, à part.

(haut.)

Toujours lire ! Monsieur, madame votre femme....

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre....

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans :

Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, Monsieur, je vous supplie ?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement....

FINETTE.

J'enrage. A vous ouïr,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime,
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette !

FINETTE.

Quoi, Monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter,
Quand je parle.

FINETTE.

Ah ! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours, et les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais....

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret....

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience, enfin, pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monastère,
Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soû.

ARISTE, se levant.

Parlez, morbleu! parlez; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles:
Sur un point, seulement, qu'elles soient immobiles,
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, Monsieur, c'est le fruit défendu;
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande,
Que l'on me défendroit constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! Quel esprit de contradiction!
Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés ; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes :
Vous avez la raison, et nous avons les charmes ;
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement, contre nous, élève ses clameurs ;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une belle paroît, lui sourit, et l'agace :
Crac.... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, à part.

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillans autour de vous ; et vous-même en cachette,
Jouant à cache-cache, ou bien à climussette.

ARISTE, à part.

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.

(haut.)

Faisons trève, de grace, à tout ce badinage.
Je veux, encore un temps, cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi ! vous ambitieux ? Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme, et de la même étoffe.
Et, qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous momens ?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses,
» C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
» Que cette hydropisie a fait de malheureux !
» Mais, pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux ;
» Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
« Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire ».
Et zeste, si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez : serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes ;
Et je serois maudit, un jour, par mes enfans,
Si j'étois philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer, quand on veut être sage :
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais, messieurs vos enfans sont encore à venir ;
Peut-être viendront-ils. Cependant....

ARISTE.

Quoi !

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais, je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois....

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois;
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment:
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte, et rend impertinente:
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention,
Sinon, garre l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret,
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret;
Surtout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser, et d'avoir sa revanche...

ARISTE.

Ta réplique est très-juste; et les maîtres prudens
Doivent, au poids de l'or, payer leurs confidens.

(Il lui donne de l'argent.)

Voici pour t'apaiser, et t'imposer silence.

(à part.)

Mon lot est de souffrir, et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, Monsieur, grandement me pesoit:
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète :
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paîrez bien, je vous réponds de moi.
Mais, à propos, vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non, que Madame desire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah! j'y suis. Dieu-merci:
Que ma maîtresse donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires;
Nous aurons, cette nuit, le temps de nous parler.
De grace, empêche-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux, il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V.

ARISTE, seul.

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnemens les plus démonstratifs;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit:
Je pourrai gouverner cè dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE, apercevant sa femme.

Comment, c'est vous?

MÉLITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh! non, vous m'êtes cher autant qu'on puisse l'être:
Mais, dans mon cabinet, desirez-vous paroître.?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui: mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer, si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice:
J'exige des égards, et non pas des respects;
Cachez votre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment: est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser?

MÉLITE.

Eh mais! il penseroit... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais, comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur, pour moi, si touchant et si doux;
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il étoit connu, je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce desir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, à part.

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrète, et femme de promesse:

Car vous m'aviez promis, très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que, tant que je voudrois qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudens,
Nous avons aujourd'hi nombre de confidens.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrète
Ne peut tenir long-temps une affaire secrète.
Jamais, sur ce sujet, je ne vous ai trahi.
Je n'ai, jusqu'à présent, que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose
Nous demeurons ensemble; et j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le Marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le Marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage, caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? Cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir, du moins, de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être timpanisé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et, pour ne rien céler, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez? Eh bien!
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage, à moins qu'être insensible,
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite!

MÉLITE.

Eh bien?

ARISTE.

Quelle apparence
Que...

MÉLITE.

J'avois résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin :
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
Qui de vous, ou de moi, lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire.
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII.

ARISTE, *seul.*

Attendez.... Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; et le Marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non, elle est trop sage,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner.
Mais enfin, que conclure et que déterminer?
Le Marquis amoureux! dans le fond de mon ame
Je suis ravi... De quoi? Qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé...
Mon honneur... Qu'on est sot, quand on est marié!
Allons voir le Marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire, à moi-même, avouer sa foiblesse:
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une salle.

CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Le Marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, Madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon ame
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare Beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête;
Et j'en viendrois à bout, si je l'avois en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme, et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure.
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux, dès aujourd'hui, le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'État,
Ne peuvent m'imposer, à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se feroit aimer, s'il étoit amoureux.
Mais, je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois, pour vous, encore plus de gloire
A vous l'assujétir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître;
Vous l'aimez, cependant, si je puis m'y connoître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le Marquis vous conviendroit autant.

Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori ?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! Je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et le combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé :
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.

Enfin, pour me guérir, je me suis exilée;
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée....
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous seroit à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oison
Sitôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire plutôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traitons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Hé bien donc! ma maîtresse
De notre Philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la première fois,
A des vivacités, qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heureuse.

Cela vous déplaît-il ?

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, Madame, et pestez bravement ;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre Philosophe en a versé des larmes.
Et moi, qui parle, moi, je ne puis y penser,
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.

(Elle pleure.)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours ?

FINETTE.

Plus que jamais, Madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme, Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite ?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.

Mais, avoir pour ma sœur une telle foiblesse !
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse ;
J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur ?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble.
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.

(Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.)

SCÈNE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON regarde Céliante quelque temps, sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir ?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir :
Mais, vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE, d'un air dédaigneux.

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON, à part.

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

(Il s'assied dans un coin.)

CÉLIANTE, vivement.

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre

Pourquoi?

CÉLIANTE, reprenant l'air dédaigneux.

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage....

CÉLIANTE, se levant brusquement.

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!
Ne me tenez jamais ce doucereux langage :
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur!

DAMON, à part.

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON.

Mon Dieu! non. Je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas

Je vais me retirer.

CÉLIANTE, le retenant.

Non, non, je me ravise.
On ne dit point en face une telle sottise,
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment.
Mais je veux, qu'avant tout, votre bouche m'explique,
Ce que vous entendez par le trait satyrique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais, que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point?

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi!

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, en riant.

Entre nous,

Madame, je le suis... au même point que vous.

CÉLIANTE, avec fureur.

Je ne puis plus souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appelliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes :
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vider nos débats ?
Vous riez ?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colère.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.

(Elle rit plus fort.)

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différend sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, reprenant un air sérieux.

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, à part.

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;

Mais je sais le moyen de la faire finir.

(à Céliante.)

Je vois que mon pardon ne se peut obtenir :
Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects, ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer.
Je le sens, j'en mourrai. Mais pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez, quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, s'attendrissant.

Damon, Damon !

DAMON, la regardant tendrement.

O trop funestes charmes !

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
Ecoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance ?

DAMON.

Ou bien par pure obéissance ;

Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir !

DAMON.

De quoi ?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrois vous haïr.... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas ! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah ! comme je mentois !

DAMON.

Quel étrange discours !
Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je....

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure, à présent, le contraire.

DAMON.

Auquel des deux sermens croirai-je, par hasard ?

CÉLIANTE.

Au dernier ; c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon ?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste.
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme ?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentimens :
Il m'inspire souvent de certains mouvemens
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure.

CÉLIANTE.

Des défauts ! des défauts ! Je ne finirois point,
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, Monsieur, sous un air très-sincère,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Ecoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :

Vous vous raillez sous-main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis:
Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine:
Chez vous, en grand secret, l'amour-propre domine:
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse:
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare;
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matière à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fût jamais, Madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée; ils m'alarment pour vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Hé bien! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite?

CÉLIANTE.

Non. Ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCÈNE III.

CÉLIANTE, seule.

TRAÎTRE, de mes vertus tu fais un beau trophée !
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée ;
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi ! n'est-il pas fait pour plaire et pour charmer ?
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je ? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement.
Je le sens ; mais, au fond, est-ce un reproche à faire ?
Quoi ! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire ?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse :
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil ? Hé bien ! suis-je si criminelle ?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle ?
Je suis indiscrète ? Oui, quelque chose à peu près :
Mais, mon sexe est-il fait pour garder des secrets ?
Enfin je suis bizarre et d'un caprice extrême.
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCÈNE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien;
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois, la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité:
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point coupable;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant, vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste;
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, et plus on est content:
Bien d'autres que je sais, n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la foiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnoît ce soin.
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui? moi, je l'ai manquée! Ah! quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant, mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCÈNE V.

ARISTE, un livre à la main, MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.

Ah! Monsieur, vous voilà! Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
(Elle crie haut.)
Votre femme...

ARISTE.

Eh! mon Dieu, laissons ce titre là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! trêve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari! c'est fort bien commencé.
De grace, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais, de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, Monsieur?

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur....

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle:
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, Mesdames:
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, Monsieur, avec bien du mépris.

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien messieurs les Beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames;
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, après avoir un peu rêvé.

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non ; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon ; ce problême
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus, en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, vivement.

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien ! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, gravement.

Je querelle, Monsieur, quand je suis en colère ;
Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort ;
Car vos vivacités me divertissoient fort :
L'une et l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de graces...
Allons, ranimez-vous ; êtes-vous déjà lasses ?

CÉLIANTE.

Divertissez Monsieur.

MÉLITE.

Le joli passe-temps!

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie;
Mais je me raccommode, et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste : aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.)

SCÈNE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu, vous faites des merveilles.

ARISTE, demeurant immobile, sans regarder Géronte.

Ah, bon Dieu ! Quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux!

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont....

GÉRONTE.

Quoi ?

ARISTE, à part.

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu !

Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe....

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe ;
Vous voulez éluder un éclaircissement :
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut....

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot ?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste ;
Vous jouissez encor d'une santé robuste ;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah !

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau !

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime ;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême....

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais....

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non : il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit ; je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite ?

ARISTE, ayant un peu rêvé.

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne;
Et fort innocemment... je leur disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots; j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas; mais...

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, à part.

Ah! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon oncle, excusez la surprise...

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous :
Nous parlerons à fond, quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VII.

ARISTE, seul.

Que vais-je devenir? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le Marquis du Lauret, tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir...

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle...

FINETTE.

Attendant que vous pussiez le voir,
Il est venu, Monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui. Le bon Marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,
Et même, devant elle, il s'est mis à genoux;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connoissez.

ARISTE, d'un ris forcé.

(à part.) (à Finette.)

Oui, oui. J'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aye un long entretien,
Et plutôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Étant avec Madame, il peut bien vous attendre :
Il ne s'ennuîra point.

ARISTE.

Je le crois en effet;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCÈNE IX.

ARISTE, seul.

MA situation est-elle assez cruelle ?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCÈNE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême.
J'entrois dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!

Crier ! nous interrompre ! et vous brusquer tout net !
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu ?

ARISTE.

Non ; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage !
Personne, mieux que vous, n'en a su faire usage.

ARISTE, à part.

Il me raille ; auroit-il découvert mon secret ?
(au Marquis.)
Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment ! En leur faveur voulez-vous vous dédire ?

ARISTE.

Oui ; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah ! mon pauvre garçon, seriez-vous marié ?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire ;
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait ; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous ? Quelle est votre pensée ?

Ma réputation seroit-elle blessée,
Si je...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe, et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire.
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(à part.)

Ils auroient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, d'un air embarrassé.

(à part.)

Eh! mais... Comme on voudra. Quel horrible tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte !

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis; et pour vous j'èn ai honte.
Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime, jusqu'à vouloir... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier;
De choisir un parti ma famille me presse ;
Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse.
Et d'ailleurs, je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement.

Trève donc d'argumens. La chose est résolue,
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui ? moi, vous appuyer !

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE, d'un ton en colère.

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux ?
Mélite, à vos conseils, me paroît si soumise...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh ! non; je vous promets ce point.

SCÈNE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE, à part.

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au Marquis.

LE MARQUIS, à Mélite.

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire:
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE, à Mélite.

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MÉLITE, au Marquis.

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, à Mélite.

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-temps, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, Madame, et qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous; mais il m'a fait connoître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire...

(Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, et lui fait signe de se taire.)

MÉLITE, bas à Ariste.

Vous l'entendez.

ARISTE, bas à Mélite.

Paix donc.

LE MARQUIS, à Mélite.

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire...

MÉLITE veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.

Quoi?...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens:
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.

(Il se jette aux genoux de Mélite.)

ARISTE, à part.

Je joue ici, vraiment, un joli personnage!

MÉLITE, au Marquis.

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, à Ariste.

Vous pouvez endurer?...

ARISTE, bas à Mélite.

Contraignez-vous, de grâce.

(haut.)

Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devroit tâcher

D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son ame,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme :
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE.

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre;
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Hé bien! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entre eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
Quand vos empressemens l'obligeoient à vous voir,
Ont pu, dans votre cœur, exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances.
Ainsi, n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très-ridiculement:)
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons, jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour;
Mais d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite.

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent:
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, vivement à Mélite.

Gracieux?

MÉLITE, en souriant.

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère
Que, puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, d'un air consterné.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée:
Et quand mille sermens l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement:
« Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée:
« Mais ma sœur plus aimable, et plus belle que moi,
« Sans doute recevroit vos vœux et votre foi.
« Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre;
« Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre:

« Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
« Et de votre mémoire enfin me bannira.
« J'exige cet effet de votre complaisance;
« Sinon, je vous défends pour jamais ma présence ».

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin, que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur,
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre:

Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, au Marquis.

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous, dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit: imitez ma franchise.
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront, en mon absence,
Attirer plus d'égards et de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connois Mélite; et si quelqu'un possède
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remède,
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main.
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre;
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

SCÈNE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh ! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même manière.

MÉLITE.

Non pas ; il aura seul ma confiance entière :
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrois, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc ! je m'en tiens à cette opinion ;
Mais je dirai sans faste et sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières :
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie ?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner ; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimeroit vainement ; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer, et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, seul.

Je suis moins affligé de son indifférence,
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau,
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même, et des conseils d'Ariste.
Ne puis-je ?... Ah ! j'aperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.

Eh bien ! offrons-le-lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à part.*

Voici ce fier Marquis : je ne puis le souffrir ;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire : et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, Madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très-heureux.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, DAMON, qui se tient dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu.

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis long-temps (je l'avoue à regret)
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage secret.

CÉLIANTE.

(*à part.*) (*au Marquis.*)
Oh ! je m'en doutois bien. Un penchant légitime

Pour vous, depuis long-temps, m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, Madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que, lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais, si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, se cachant de son éventail.

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CÉLIANTE, minaudant.

Eh! de grâce, Marquis, finissez ce langage;
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment.
(à part.)
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse.

Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, à part.

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, à part.

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, à part.

Le voilà converti.

LE MARQUIS, à part.

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, à part.

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

DAMON, se jetant tout d'un coup entre deux.

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, à part.

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.
(à Damon.)
Vous avez entendu?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, à part.

Mélite le saura, c'est ce que je desire;

Peut-être le dépit produira son effet.

(à Damon.)

De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, Monsieur?

CÉLIANTE, au Marquis.

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, à Damon.

Vous n'êtes pas jaloux!

DAMON.

Moi, jaloux? Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, à part.

Ah, le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidelle.
Rien n'est plus naturel que votre changement:
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, à part.

Oh! je l'étranglerois.

LE MARQUIS, à Céliante.

Ceci me fait connoître
Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.

Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pu se défendre :
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCÈNE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Hé bien, que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.
Même avec le Marquis vous osez me surprendre!
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colère.*

Comment!

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois-je être jaloux de cette comédie?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie?

Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas. Mais le Marquis ne sauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère

Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? Quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurois croire; et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira. Mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?

Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore;
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez, sur ce sujet, interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le Marquis m'aimeroit seulement par dépit?
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre?
Est-ce son sentiment? Seroit-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibère-t-on quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche, et mon cœur, sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès, pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constamment;
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi, pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage;
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours...
(Damon lui baise la main.)
Ah! traître, malgré moi, tu triomphes toujours.

SCÈNE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, à Mélite.

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande:

Remettez-vous, de grace; et retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois, et muette, et tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur?

CÉLIANTE.

Et quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, riant.

Tout de bon? Ce trait-là me paroît singulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Écoutons; cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, à Ariste.

Oh çà, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme.
(à Céliante.)
Ah, ah! je vous croyois déjà bien loin, Madame.

ARISTE, à Mélite.

Dites que le départ est différé.

MÉLITE.

Pourquoi?

ARISTE, à Mélite.

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je cro ,
Que ces Dames étoient toutes deux de Bretagne;
Et, qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON, à Géronte.

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plutôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE, à Géronte.

Pour répondre, Monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.

(à Ariste.)

Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Qu'entend-elle par-là?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois....

SCÈNE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

Un Monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE

Qu'entends-je? Quoi, mon père?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, à part.

Ciel !

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frère.
Ah ! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment ! Quel intérêt
Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne !
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, embrassant Ariste.

Ah, mon fils ! quel plaisir je sens de vous revoir !

ARISTE.

Vous m'avez prévenu ; j'allois vous recevoir.

GÉRONTE, à Lisimon.

Hé bien, que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Et l'on vous en dispense.

(à Ariste.)

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, à Géronte.

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frère?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon père;
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frère, et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse; et, puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE, à Lisimon.

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, à Géronte.

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;
Mon oncle, à son égard, soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils, tout au moins, fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours. Le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais, qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille
Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme, un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous, le roturier fait l'office de père.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par-là votre délicatesse?

LISIMON.

Non, l'action est belle, et vous rend la noblesse
Mais, qui lui faites-vous épouser?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti:
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'était une dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma j...

Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune; et vous savez...

GÉRONTE.

J'enrage.

Ventrebleu! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge...

LISIMON.

Sottise! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, seul.

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvemens. Auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon ame est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais; je ne sais où je suis.

SCÈNE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène?

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas

J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelqu'important sujet vous gêne et vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaîté,
Qui faisoit rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent, pour rien, il se mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi!

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je;
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre père, et, de plus, votre ami?
Oui, votre ami, mon fils : et j'ai bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connoître;
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont, depuis si long-temps, prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappelliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre ame généreuse;
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Hé bien! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais, quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(à part.)
Quel mariage? O ciel! sauroit-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu, sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelqu'autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelqu'engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige.
Mais, n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous!
Vous pâlissez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?

Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme
Est digne de vous?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme! Comment, vous êtes marié?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père.
Mais pourquoi, jusqu'ici, m'en avoir fait mystère?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour, et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle:
Vous pouviez m'en blâmer; ainsi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? Est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser votre oncle : et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc (et j'appuîrai la chose)
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps;
Et pendant ce délai nous tâcherons....

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais, j'aperçois mon frère, agissons de concert.

SCÈNE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre?
(à Ariste.) (à Lisimon.)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre;
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, à Ariste.

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,

D'en sortir le premier, et...?

ARISTE.

Je suis excusable;

Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul!

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage,

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.
Veut-on? Ne veut-on pas?

ARISTE, à part.

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parens d'un Marquis, riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour

Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter :
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Hé bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout:
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes.
Et, sans doute, mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens;
Un esprit de travers, qui, par ses argumens,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours, après l'erreur, courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions, et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur:

Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion, et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même:
C'est là qu'il met sa gloire, et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systêmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son systême unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices:
Voilà le philosophe; et s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi?

ARISTE.

Non: mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connoître:
Il est donc philosophe, ainsi que je disois;

Et voilà la raison sur quoi je me fondois
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
Or le sage...

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,
Surtout lorsque l'on marque autant de répugnance....

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GÉRONTE, s'en allant.

Elle sera Marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui, mais sa fantaisie...

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter;
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, à Ariste.

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,
Ou je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce Marquis pour lequel on le presse?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse :
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme, alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains,

C'est le public ; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre ; elle est belle, elle est sage ;
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi, de votre hymen, êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule affreux.
Tous ceux que j'ai raillés, vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret :
J'appréhende, surtout, un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez du moins que je ne me déclare !

Qu'après que ce Marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer ?

ARISTE.

C'est un point nécessaire ;
Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer, ou vous plaindre ;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A suivre votre plan ; et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

SCÈNE V.

ARISTE, seul.

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite
Et ma belle-sœur.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, son procédé m'irrite ;
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux :
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du Marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis.
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut, sur moi, donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou philosophe.

ARISTE.

Eh quoi!
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirans,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi, mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.

Quant à notre Marquis, c'est chose très-constante,
Que j'ai dû, plus que vous, lui paroître charmante.
Etant homme de cour, et parfait connoisseur,
Il m'offense, en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, riant.

Il sera fort touché d'un aveu si sincère!

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, riant.

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme?

ARISTE, effrayé.

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret;
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination ! Votre oncle et votre père
Veulent vous marier, est-il temps de vous taire ?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas ;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi ! sans vous expliquer sur notre mariage ?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher ! Comment ? Que pourrai-je lui dire ?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Hé bien ! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Et dès qu'il me verra....

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera !
Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait; je vois bien que mon heure est venue.

SCÈNE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS, après les avoir observés quelque temps.

Plus je vous considère avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.
(Regardant Mélite.)
L'une baisse les yeux, et paroît interdite.
(Regardant Céliante.)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.
Finette sous ses doigts sourit malignement;
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante,
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien?
Ne finirons-nous point ce muet entretien?
(à Mélite.)
Pour la dernière fois, écoutez-moi, Madame;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.

J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, à part.

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je desire :
Et si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, riant.

L'incartade est plaisante et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.

Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier ?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher; et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire;
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai ? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique,
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez.... là.... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joûriez alors un fort sot personnage ?

ARISTE.

Ah ! très-sot en effet. Mais enfin, dites-moi
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi ?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre :
Mais ce n'est encor rien; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration.
J'épouse cette enfant par procuration.

Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis long-temps sous main traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien, cependant....

ARISTE.

Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Eh! mais.... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile;
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh non! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité!

La fille est-elle aimable ?

ARISTE.

Oh ! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi ?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez ?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange !
Et si votre oncle va me donner tout son bien ?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite ;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée ;
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée !

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain;
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet esprit nourri de la sagesse antique,
Se perd, quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent; les sages autrefois,

De la seule vertu reconnoissant les loix,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contens de la vaincre, en faisoient leur délice.
Les plus sanglans affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvoient un instant ébranler les esprits.
Immobiles rochers, ils défioient l'orage;
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh! comment me calmer au fort de ma disgrace?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas;
Un front à triple airain ne les soutiendroit pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont, à mes dépens, réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc, quand la cour et la ville?...

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?
Lisez.

(Il présente plusieurs papiers à Damon.)

DAMON.

Bon! jeux d'esprit, et pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez, et me montrer au doigt;
Je n'y pourrois survivre, une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrace est l'effet de sa langue imprudente :
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Holà! quelqu'un.

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur!

ARISTE.

Va-t-en voir si Madame
Est de retour.

PICARD s'en va et revient.

De qui parlez-vous?

ARISTE, vivement, après avoir un peu rêvé.

De ma femme.

PICARD s'en va et revient.

Laquelle est-ce ?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, se grattant l'oreille.

Oh ! je ne suis pas sot;
Je le savois fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

SCÈNE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite ?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrette.

DAMON.

Parbleu je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas;
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel ?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solemnel.

Votre nom supposé cause sa répugnance.
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causoit son erreur;
Grace à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parens arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.
Du moins, jusqu'à demain, suspendez votre fuite,
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah! j'aperçois Mélite.
Que je suis agité! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Hé bien, que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace allez trouver mon père;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence :
Allez : je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE, à Ariste.

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous vois?

ARISTE, agité.

Ici fort à propos vous venez toutes trois.

(à Mélite.)

Ma femme, désormais, vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète.
Et, graces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi? vous osez me faire une telle injustice?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse.

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi;
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le silence.

MÉLITE.

Ah! cessez de railler, de grace, et dites-nous...

ARISTE.

Hé bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre.
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi : soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville;
Voyez si vous pouvez y renoncer aussi;
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous serez complaisante,
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante!

MÉLITE.

(à Ariste.)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris partout où vous serez.

SCÈNE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire:
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
Sortants de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avoient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colère et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu de parens,
Et trouve, pour cela, vingt moyens différens.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre père,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne?

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint, n'a plus rien qui m'étonne:
Votre péril me rend la noble fermeté
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien,
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnois Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE.

O ciel! protége-nous, j'implore ta justice.

SCÈNE VI.

DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'ÉTAT où je les vois me fait compassion.
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop bonne.
Moi, trembler pour ma sœur?

DAMON.

Quoi ! cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non ? songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment:
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme! Eh! parbleu, je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah, quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre ame ;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme! Ah! je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, à Finette.

Ne le croiroit-on pas, de l'air dont il l'assure?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise, plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui? moi, j'épouserois un homme sans naissance!

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant,

Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous ?

CÉLIANTE.

Eh, mais !... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous ?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste.
Nous songerons à nous, quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe ! ô le beau mariage !
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions ?
Ah ! vraiment, l'imbécile en a fait une belle !

LISIMON.

Eh, mon frère !

FINETTE, à Céliante.

Il me fait une frayeur mortelle :

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, la retenant.

Eh! ne l'irritez pas.
De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite :
Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher....

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais....

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, à Céliante.

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE, à Céliante.

Ah! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE, à part.

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté:
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, à Lisimon.

Tubleu, quelle commère!

CÉLIANTE, à Lisimon.

Apparemment, Monsieur, vous êtes beau-père?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat, sans vous faire prier.

(à Géronte.)

Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance.
Oh bien! tenez de moi, pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux, cent fois, que votre belle-fille.

GÉRONTE, à Lisimon.

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devoit, tout d'abord, désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;

Et l'air dont vous venez de parler à mon frère,
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, Monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant, vous aurez ma réponse.

DAMON, à Céliante.

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurois été, peut-être, aussi sot que mon frère :
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils, que vous croyiez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, à Lisimon.

Même, en votre présence,
On m'ose menacer de cette violence!
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille, à cet attentat, prêter son ministère :
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garans.
Si vous connoissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et surtout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui parbleu! nous en avons des preuves.
De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, à Lisimon.

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON, à Ariste.

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, à part.

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée, encor plus imprudente;

Et devant elle, enfin, je vous déclare net,
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, regardant de tous côtés.

Devant elle ?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage ;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, à part.

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, à Damon.

Se peut-il que Mélite?...

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, à Ariste.

Hé bien! vous entendez ?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, à Lisimon.

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas?

ARISTE, apercevant Mélite.

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous?

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, Madame
Que mon oncle et mon père, en ce même moment
Ont essuyé cent traits de votre emportement;

Que, sans aucun respect, excitant leur colère...

MÉLITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle et votre père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai?
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage?
Si j'étois votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MÉLITE, à Lisimon et à Géronte.

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire,
Qu'après m'avoir promis, et juré mille fois,
Que son père, avec joie, approuveroit son choix.

(à Lisimon.)

C'est à vous (je le vois) qu'il faut que je m'adresse,

Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix, et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon ame.
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme,
Je le vois; et son choix entraîneroit le mien,
Si ce fils, pour vous deux, avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, à Géronte.

Pour vous fléchir, Monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.
Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, attendri.

Qui pourroit résister à sa voix de Syrène?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parens du marquis du Lauret,
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse, Ariste, elle aura le Marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses:
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCÈNE DERNIÈRE.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
(à Ariste.)
Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Epargnez-vous, Marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
(à Géronte.)
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, regardant Ariste.

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Hé bien! ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulois vous faire!

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.
Un jour, je serai riche au-delà de mes vœux:
Mais quand je serois né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.

Je n'exige de vous d'autre condition,
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, en l'embrassant.

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulois vous punir;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, à Céliante.

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, à Céliante.

Vous résistez en vain, Damon a su vous plaire:
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachoit son rang. Mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois: mais enfin....

FINETTE, à Céliante.

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle conclusion!

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à craindre.

ARISTE, à Mélite.

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

L'ENVIEUX,

OU

LA CRITIQUE DU PHILOSOPHE MARIÉ,

COMÉDIE.

ACTEURS.

ARAMINTE.
BÉLISE, nièce d'Araminte.
ANGÉLIQUE, nièce d'Araminte.
NÉRINE, femme-de-chambre d'Araminte.
LE MARQUIS, amant d'Angélique.
LYCANDRE, bel-esprit, amant de Bélise.
POLIDOR, DORANTE, } auteurs, amis de Lycandre.
L'OLIVE, valet de Lycandre.
Un Notaire.

La Scène est à Paris, dans la maison d'Araminte.

L'ENVIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYCANDRE, seul, tirant sa montre.

VOYONS quelle heure il est... Sept heures et demie! La comédie doit être finie présentement. Le *Philosophe marié* vient d'être jugé; et son Auteur, couronné de lauriers, ou couvert de honte; sa pièce devoit aller aux nues, ou essuyer une chute effroyable. C'est un sujet nouveau, et par conséquent hasardé, qui donnoit plus lieu de craindre que d'espérer. J'ai assisté furtivement à une lecture de cet ouvrage, qui m'a causé de furieuses émotions. J'y sentois, malgré moi, des beautés qui me frappoient, et qui m'en faisoient redouter le succès. Mais ce qui me rassure, c'est que le public a perdu le goût de la vraie comédie, et ne s'amuse plus que de bagatelles et d'intrigues romanesques. Un philosophe timide, un ami prudent et discret, une femme vertueuse, une belle-sœur capricieuse, un financier brutal, un père tendre et honnête-homme, un courtisan fin

railleur, des mœurs vraies, de la morale, des caractères sérieux, des contrastes, des plaisanteries qui ne naissent que du sujet; pas le moindre écart, point de paroles licencieuses : tout y respire l'honneur, la modestie, la vertu : mœurs gothiques; cela ne sauroit prendre aujourd'hui; et le parterre me fera raison, sans doute, de l'audace d'un Auteur qui veut plaire en instruisant. Cependant le cœur me bat, et j'ai des pressentimens qui m'effrayent. De quoi diable cet homme s'est-il avisé de revenir de l'autre monde, pour rentrer dans la périlleuse carrière du théâtre? Je lui passois son *Curieux impertinent*, son *Ingrat*, son *Irrésolu*, son *Médisant*, parce que je le regardois comme un homme qui n'existoit plus. Mais, après sept années d'absence, réveiller l'attention du public par un *Philosophe marié!* C'est ce que je ne saurois lui pardonner, et ce qui mérite toute ma haine. J'entends du bruit. On vient m'apporter quelques nouvelles.

SCÈNE II.

LYCANDRE, L'OLIVE.

LYCANDRE.

Hé bien, l'Olive, la pièce est-elle finie?

L'OLIVE.

Elle ne l'étoit pas encore, Monsieur, quand j'ai quitté la porte de la comédie.

LYCANDRE.

Pourquoi l'as-tu quittée avant que le monde sortît?

L'OLIVE.

Parce que la foule m'a chassé. Je n'ai jamais vu tant de laquais. Je suis bien heureux d'avoir pu m'esquiver; et votre curiosité m'a pensé coûter la vie. Tenez, voyez mon habit; il est tout en pièces.

LYCANDRE.

Mais enfin, n'as-tu rien appris?

L'OLIVE.

Non, Monsieur: mais j'ai entendu battre des mains.

LYCANDRE.

De la porte?

L'OLIVE.

Bon! du milieu de la rue.

LYCANDRE.

Souvent?

L'OLIVE.

A chaque instant.

LYCANDRE.

Et tu n'as d'autre chose à me dire?

L'OLIVE.

Non, Monsieur.

LYCANDRE, *d'un ton furieux.*

Retire-toi, maraud, retire-toi, et ne te présente jamais devant mes yeux.

L'OLIVE.

Est-ce ma faute, à moi, si on a battu des mains?

LYCANDRE.

Tu n'es qu'un oiseau de mauvais augure, qui ne m'annonce jamais que de tristes nouvelles.

L'OLIVE.

Tenez, Monsieur, il y en aura peut-être de meil-

leures dans cette lettre, qu'on vient de me donner pour vous, lorsque je suis rentré.

LYCANDRE.

Donne, et sors au plus vite; je ne saurois plus te souffrir.

L'OLIVE, à part.

Je crois qu'il a le diable au corps. Le bonheur d'autrui le désespère. Si j'avois entendu siffler, il m'auroit embrassé de tout son cœur.

LYCANDRE.

Que dis-tu?

L'OLIVE.

Je dis que je voudrois de tout mon cœur qu'on eût sifflé la pièce nouvelle.

LYCANDRE.

Tu le voudrois de tout ton cœur?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur.

LYCANDRE.

Ah! voilà du sentiment. Va, je te pardonne; mais, une autre fois, prends mieux garde à ce que tu diras. Laisse-moi seul, et ne manque point de m'avertir, quand la compagnie sera rentrée.

SCÈNE III.

LYCANDRE, seul.

Ce maroufle me jette dans une inquiétude mortelle. J'aurois mieux fait d'aller voir la pièce; j'en saurois à présent le succès. Oui, mais si, par malheur, elle a

réussi, je serois mort au dénouement. Le récit frappe bien moins que la chose. Des battemens de mains entendus du milieu de la rue! Hom! Mais c'est un sot qui parle. Vous verrez qu'il aura pris le bruit des sifflets pour des applaudissemens. Je m'en flatte encore; et j'ai de bons amis dans le parterre: ils n'auront pas souffert qu'un nouveau débarqué soit venu m'offusquer. Je n'en puis plus. Je suis sur les épines. Il faut lire cette lettre pour faire diversion. Bon: c'est de mon correspondant de Versailles. Voyons ce qu'il m'écrit.

(Il se met dans un fauteuil, et lit.)

« Voici bien des nouvelles, mon cher ami; je me » flatte qu'elles vous amuseront. Nous avons de nou- » veaux Maréchaux de France; savoir, Messieurs... ».

Eh! morbleu, qu'ils jouissent de leur gloire, sans que leurs noms m'étourdissent l'oreille: je veux les ignorer.

(Il lit.)

« Je vous enverrai demain la liste des Lieutenans- » Généraux, des Maréchaux de Camp, et des Brigadiers, » que le Roi vient de faire ».

Je m'en passerai bien. Que leurs amis se réjouissent de leur avancement; pour moi, je ne m'en réjouirai pas, sur ma parole.

(Il lit.)

« Tout le monde applaudit à la justice qu'on vient » de rendre à beaucoup d'Officiers de mérite ».

De mérite! Je le veux croire.

(Il lit.)

« Mais il y a quelques gens qui se plaignent d'être » oubliés ».

Tant mieux. Ce seroit une étrange pitié, si tout le monde étoit content.

(Il lit.)

« Le bon Duc qui vous honore de son amitié, vient » de se raccommoder avec la Duchesse son épouse. Un » de nos amis, dont vous connoissez la prudence, a » ménagé cette réconciliation ».

De quoi se mêloit-il ? Quelle nécessité de les raccommoder ? Ils étoient brouillés par de fortes raisons. Le grand malheur ! Ne sera-ce pas quelque chose de fort édifiant, que de voir un mari et une femme de ce rang-là vivre en bonne intelligence ? La peste soit du conciliateur !

(Il lit.)

« L'Abbé Florimont, dont l'éloquence fait tant de » bruit, vient d'obtenir une abbaye de dix mille livres » de rente ».

J'enrage de voir un homme si bien récompensé, pour avoir dit des fadaises en beau français. Le mérite superficiel est bien à la mode.

(Il lit.)

« L'ouvrage de notre ami Lycidas reçoit ici de grands » applaudissemens ; et on vient de donner à cet illustre » Auteur, une pension de deux mille livres. Tous les » honnêtes gens prennent part à son bonheur ».

Tous les honnêtes gens ! Tous les sots, bien plutôt. Patience, je vais lui donner une calotte qui durera long-temps. Tubieu ! notre ami Lycidas, il n'y auroit qu'à vous laisser jouir tranquillement de votre félicité, vous deviendriez un petit glorieux. Il y a de la charité

à vous humilier; et c'est une bonne œuvre dont je me chargerai volontiers.

(Il lit.)

« On remplira demain, dit-on, la place qui vaque à » l'Académie. Je viens d'apprendre de bonne part que » Damon l'obtiendra tout d'une voix ».

Tout d'une voix! Une place qui m'est due! Oh! je n'y puis plus tenir. Tiens, maudit correspondant, voilà le prix que mérite ta lettre. Tu me déchires le cœur, et je mets en pièces tes impertinentes nouvelles. Le bourreau m'assassine, et me marque effrontément qu'il va m'amuser. Le bonheur de tant de personnes n'est-il pas un aimable amusement pour moi? Que la peste étouffe l'écrivain. Ce doucereux imbécile n'est jamais plus content, que lorsqu'il voit des gens heureux; c'est un vrai triomphe pour lui. Par ma foi, il y a des gens d'un fade caractère! Mais voici le Marquis, c'est un homme à peu près de cette espèce; je ne le puis souffrir.

SCÈNE IV.

LYCANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Quoi! Lycandre, vous êtes seul ici? Personne n'est encore rentré?

LYCANDRE.

Pas une ame.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris : nos Dames auront trouvé bien de l'embarras en sortant de la Comédie.

LYCANDRE.

En venez-vous?

LE MARQUIS.

Non; j'en ai vu plusieurs répétitions; mais je suis trop ami de l'Auteur, pour avoir eu le courage d'assister à la première représentation de son ouvrage.

LYCANDRE.

Vous aimez furieusement vos amis!

LE MARQUIS.

J'avoue que c'est mon foible.

LYCANDRE.

Je donnerois tout-à-l'heure cent pistoles, pour savoir le succès du *Philosophe marié*.

LE MARQUIS.

Selon toutes les apparences, vous vous intéressez aussi vivement que moi pour l'Auteur?

LYCANDRE.

Il ne s'agit pas de cela.

LE MARQUIS, d'un ton ironique.

Vous avez le cœur si bon! Vous entrez si généreusement dans les intérêts des autres! Quoi! vous sortez?

LYCANDRE.

Oui. Je suis impatient de revoir les Dames, et je m'en vais au-devant d'elles. Nous vous rejoindrons dans un moment.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, seul.

L'AME de cet homme est le mouvement perpétuel : il meurt de peur que notre Philosophe n'ait réussi; mais je me flatte que nous en aurons bientôt des nouvelles qui le mettront au désespoir. Quelqu'un vient; je crois que c'est Nérine.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

BON soir, mon enfant.

NÉRINE.

Bon soir, Monsieur; souffrez que sans cérémonie je me mette dans ce fauteuil.

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc ?

NÉRINE.

Ce que j'ai, Monsieur ? Je n'en puis plus. Vous voyez une pauvre créature qui revient du faubourg Saint-Germain à pied.

LE MARQUIS.

Du faubourg Saint-Germain ?

NÉRINE.

Oui; après avoir habillé ma maîtresse, j'ai succombé à la tentation d'aller voir le *Philosophe marié.* Peste soit des comédiens, de la comédie, et de celui qui l'a faite!

LE MARQUIS.

Te voilà bien en colère! Est-ce que la pièce t'a déplu?

NÉRINE.

Au contraire, j'en suis charmée.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc pestes-tu contre les Acteurs et contre l'Auteur?

NÉRINE.

C'est qu'il y avoit tant de monde à cette maudite Comédie, que j'ai pensé m'évanouir; mais ce n'est pas là le pis de mon aventure. En me pressant de sortir, j'ai perdu ma compagne, et je suis tombée dans la foule du parterre, qui m'a entraînée jusqu'au carrefour. Là, je me suis trouvée au milieu de cent carrosses, mourant de peur, et ne sachant pas où fuir; et, sans un jeune Abbé qui a pris pitié de moi, qui m'a enlevée.... pour me tirer du péril, j'étois une fille perdue. En vérité, ces Messieurs les Abbés ont de grandes attentions pour le sexe; et il n'y a plus que cet ordre-là dans l'état qui soutienne la galanterie.

LE MARQUIS.

Je vois que tu as retrouvé tes forces, et te voilà rentrée dans ton naturel. Tu peux maintenant satisfaire mon impatiente curiosité. En deux mots, ma chère Nérine, dis-moi si la pièce a réussi.

NÉRINE.

Parfaitement.

LE MARQUIS.

Je vais donc avoir un grand plaisir.

NÉRINE.

Quel plaisir?

LE MARQUIS.

Celui d'entendre tout le monde se récrier ici sur cet ouvrage, et de voir Lycandre s'en désespérer : car cet homme est auteur depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa plus grande frayeur, c'est que quelqu'un ne l'efface ou ne l'égale. Je compte qu'Araminte, toute caustique qu'elle est, ne pourra se dispenser de donner quelques louanges au *Philosophe marié*. Il n'en faudra pas davantage pour mettre Lycandre au supplice, et peut-être pour les brouiller. C'est l'homme le plus envieux que la nature ait jamais produit : il a si bonne opinion de lui-même, et il est si avide de louanges, qu'il croit que tout le bien qu'on dit des autres, est un vol qu'on lui fait : il ne loue que ce qu'il méprise, et il méprise tout ce qu'il devroit louer. Il est riche, tout auteur qu'il est, et il ne peut souffrir que les autres aient du bien. Il a de l'esprit, et il ne veut point qu'on en ait, au moins sans avoir son attache, et sans reconnoître la supériorité du sien. Enfin, l'honneur, la probité, les richesses, les dignités, la science, la gloire, la réputation, sont des avantages qu'il voudroit seul posséder, et qui deviennent dans les autres l'objet de son mépris, de ses invectives, et de sa fureur.

NÉRINE.

Tout franc, vous êtes un bon peintre, et vous venez de représenter l'original tout au naturel. Ce qu'il y a de plus fâcheux en ceci, comme vous le savez, c'est que ma vieille maîtresse est si coiffée de lui, qu'il est

le seul homme qu'elle estime, qu'elle loue, qu'elle admire; et que non contente de le loger chez elle, pour jouir sans cesse de sa conversation, elle veut se l'attacher encore plus intimement, en lui donnant dès ce soir une de ses nièces en mariage. Le notaire l'attend ici: les articles du contrat sont dressés; on n'a laissé que le nom de la future en blanc, et ce sera Lycandre qui aura la liberté de le remplir, par le choix qu'il fera d'Angélique ou de Bélise, car il ne s'est point encore déterminé : et c'est ce soir qu'il a promis de se déclarer.

LE MARQUIS.

O ciel! tu me fais trembler. Et s'il va se déclarer pour Angélique

NÉRINE.

Il l'obtiendra sans difficulté. Mais rassurez-vous, je sais qu'il aime Bélise; et, pourvu que vous puissiez vous contraindre encore, et cacher habilement votre amour pour Angélique, vous devez compter que Bélise aura la préférence : mais vous êtes perdu, s'il peut découvrir qu'Angélique est l'objet de vos vœux. La crainte de vous voir content, le feroit renoncer à son propre bonheur; et il seroit trop envieux du vôtre, pour ne pas sacrifier son amour au plaisir de vous rendre malheureux. Il y a long-temps que je vous l'ai dit; dissimulez mieux que jamais, car nous touchons au moment critique qui doit décider de la destinée d'Angélique, et de la vôtre.

LE MARQUIS.

Va, va, je me pique de bien jouer la comédie.

NÉRINE.

Mais cela ne suffit pas : il faut qu'Angélique vous imite. La voici, donnons-lui de nouvelles instructions.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Je suis charmée de vous trouver ici. J'ai bien des choses à vous dire en peu de momens. Nous arrivons de la Comédie, ma tante, ma sœur et moi.

NÉRINE.

Nous savons cela. Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Hé bien! ma tante s'est enfermée dans son cabinet, pour lire des lettres qu'elle vient de recevoir, et pour s'entretenir avec le Notaire qui l'attendoit depuis une heure. Lycandre est sorti pour un instant, à ce qu'on m'a dit, et va bientôt nous venir joindre avec ma tante; c'est pourquoi profitons de cette heureuse occasion, et dépêchons-nous de nous parler.

LE MARQUIS.

Nous sommes dans un grand péril; il ne tient qu'à Lycandre de vous obtenir; et, si malheureusement il se déclare pour vous, dès ce soir je vous perds.

ANGÉLIQUE.

Rassurez-vous, feignez aussi-bien que moi, et je vous jure que nous n'avons rien à craindre. J'ai si bien joué mon rôle depuis quelques jours, que ma tante me soupçonne d'avoir autant de penchant pour Lycandre,

que d'indifférence pour vous. Secondez-moi; dites que vous en voulez à ma sœur, et vous m'obtiendrez infailliblement.

NÉRINE.

Je vois que mes leçons ont germé dans votre esprit.

ANGÉLIQUE.

Compte que je les ai bien mises en pratique.

NÉRINE.

Il faut avouer que notre sexe a de grands talens pour la dissimulation. Convenez, Monsieur le Marquis, que, sur cet article, nous avons bien de l'avantage sur les hommes.

LE MARQUIS.

Qui ne sont pas amoureux : mais, quand il s'agit de feindre pour obtenir ce que l'on aime, le plus mal-habile homme sait se contrefaire aussi parfaitement que vous.

NÉRINE.

C'est ce qu'il faut nous prouver. Voici Madame ; voyons comment vous vous tirerez d'affaire.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ARAMINTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ARAMINTE.

Hé bien! Marquis, n'êtes-vous pas charmé?

LE MARQUIS.

De quoi, Madame?

ARAMINTE.

Du grand succès que vient d'avoir votre ami.

LE MARQUIS.

Je vous avoue que j'y suis très-sensible.

ARAMINTE.

Oh! je n'en doute point; mais suspendez votre joie, si vous m'en croyez. Les applaudissemens ont étouffé la critique, et la critique étouffera les applaudissemens. D'où vient que je ne vois point Lycandre? Je brûle de m'entretenir avec lui sur ce sujet.

LE MARQUIS.

Il m'a dit qu'il alloit au-devant de vous. Apparemment qu'il ne vous aura pas rencontrée.

ARAMINTE.

Il reviendra bientôt. En attendant, parlons de nos affaires. Est-ce tout de bon, dites-moi, que vous voulez vous allier dans ma famille?

LE MARQUIS.

Je m'étonne de cette question, Madame, après la déclaration que je vous ai faite si souvent de mon empressement sur ce sujet. Pourvu que vous acceptiez mes offres, je ne changerai point de sentiment.

ARAMINTE.

Il n'est donc plus question que de savoir quelle est celle de mes nièces, pour qui vous vous sentez de l'inclination.

LE MARQUIS.

Elles ont toutes deux tant de mérite, que je croirois leur faire une injure, si je faisois un autre choix

que le vôtre. Je les honore et les estime également. C'est à vous à me déterminer.

ARAMINTE.

Je suis ravie de vous voir dans ces dispositions, car j'ai promis l'une de mes nièces à Lycandre : il ne s'est encore déclaré ni pour Bélise, ni pour Angélique ; et je vous dirai naturellement, Monsieur, que je lui accorderai celle qu'il choisira. Si cela vous convient, nous voilà d'accord.

LE MARQUIS.

Cela me convient, puisque vous le voulez. Mais vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise qu'il est triste pour moi, que vous fassiez dépendre mon sort de la volonté de Lycandre. Je ne suis pas glorieux, tant s'en faut; mais il me semble que mon rang et ma condition mériteroient qu'on me laissât la liberté de choisir.

ARAMINTE.

Vous avez peu de bien, Monsieur le Marquis, et mes nièces en ont beaucoup. Je crois que cette raison doit vous faire passer sur le point-d'honneur. D'ailleurs, voulez-vous que je vous parle franchement? Je mets au niveau de ce qu'il y a de plus grand, un homme de lettres qui s'est acquis une grande réputation : et toute femme de qualité que je suis, je me tiendrois aussi honorée d'être veuve de Corneille, ou de Racine, que de feu monsieur le Comte de Génie-court. Que voulez-vous? Je suis folle des beaux-esprits, c'est mon foible.

LE MARQUIS.

Voilà des sentimens qui honorent les belles-lettres :

mais supposé qu'ils soient bien fondés, je crois que vous mettez quelque différence entre Lycandre, et deux aussi grands hommes que Corneille et Racine.

ARAMINTE.

Leur plus grand mérite à son égard, est d'avoir paru les premiers. Je le plains de ce qu'ils l'ont prévenu; mais je ne l'en estime pas moins.

LE MARQUIS.

A la bonne heure. Et son caractère, Madame, son caractère?

ARAMINTE.

J'y trouve quelque chose à redire, je l'avoue. Il est un peu susceptible de jalousie; mais, à cela près, c'est un fort bel esprit; un homme tout de feu, un génie tout nouveau.

LE MARQUIS.

Oui, dans votre opinion; je la respecte, mais tout le monde ne la suit pas.

ARAMINTE.

Qu'on la suive, ou non, c'est ce qui m'embarrasse peu. Laissons ce sujet, et revenons à celui que nous traitions. Votre cœur est donc partagé entre Angélique et Bélise?

LE MARQUIS.

Oui Madame; et si bien partagé, que c'est à vous à le faire pencher pour l'une, ou pour l'autre.

ARAMINTE.

Je ne sais si je me trompe: mais malgré ce qu'on veut me faire croire, il m'a paru que vous aviez quel-

que penchant pour Angélique, et qu'Angélique vous regardoit de très-bon œil.

ANGÉLIQUE.

Moi, ma tante? Je n'ai point d'autres yeux que les vôtres. Je vous dirai plus; c'est que j'ai le même foible que vous pour les beaux-esprits, et que, s'il dépendoit de moi de faire un choix, ce ne seroit pas la qualité qui me détermineroit.

ARAMINTE.

Cela est clair.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mademoiselle, puisque les beaux-esprits ont tant de charmes pour vous, je ne mettrai nul obstacle à votre goût, je vous assure : et s'il faut que j'imite ici votre franchise, je dirai sans façon, s'il vous plaît, que Mademoiselle votre sœur auroit de quoi me fixer, si Madame me permettoit de lui offrir mes vœux.

NÉRINE.

Voilà deux déclarations fort obligeantes!

ARAMINTE.

J'y trouve un peu d'aigreur de part et d'autre. Le dépit n'y auroit-il point de part? Est-ce qu'ils sont brouillés, Nérine?

NÉRINE.

Brouillés, Madame? Comment cela se pourroit-il? Il faut être bien ensemble pour se brouiller; et il y a long-temps que je m'aperçois qu'ils s'honorent d'une parfaite indifférence.

ARAMINTE.

J'en suis fâchée; car, selon toutes les apparences,

Lycandre se déclarera pour Bélise. En ce cas, Monsieur le Marquis, je vois bien que vous vous retirerez, et qu'Angélique ne vous retiendra pas.

LE MARQUIS.

Mais pardonnez-moi. Que sait-on? Peut-être que Mademoiselle voudra bien me prendre pour son pis-aller.

NÉRINE.

Oui-dà, oui-dà; au défaut des belles-lettres, on rabattra sur la condition.

ANGÉLIQUE.

Je vous prie, Mademoiselle Nérine, de ne point interpréter mes sentimens; voulez-vous que je me jette à la tête de Monsieur, pour me contenter du rebut de ma sœur?

ARAMINTE.

Vous vous contenterez de ce que je vous donnerai, Mademoiselle. Vous savez que je n'aime pas les volontés, et qu'une fille bien sage doit régler son goût sur celui des personnes dont elle dépend. Mais voici Lycandre. Retirez-vous, ma nièce, il faut que je le fasse décider.

LE MARQUIS.

Ma présence n'est point nécessaire à cet éclaircissement; et vous me permettrez de me retirer aussi, jusqu'à ce que vous m'informiez de vos intentions.

ARAMINTE.

Demeurez, Nérine, je n'ai rien de caché pour vous.

SCÈNE IX.

LYCANDRE, ARAMINTE, NÉRINE.

ARAMINTE.

Eh, mon Dieu! d'où venez-vous, Lycandre ? Il y a un quart-d'heure que je vous attends.

LYCANDRE.

J'allois au-devant de vous, Madame, quand un importun est venu s'emparer de moi, pour me parler d'une affaire qui m'importe, à la vérité, mais qui m'a paru bien ennuyeuse, dans l'impatience où j'étois de vous revoir.

ARAMINTE.

Oh! çà, le Notaire est ici; le contrat est dressé : nous sommes d'accord vous et moi sur les articles. Il faut terminer ce soir; j'y suis résolue, et il ne s'agit plus de votre décision.

LYCANDRE.

Cela sera bientôt fait; ainsi, Madame, permettez-moi de suspendre un moment cette affaire, pour en traiter une dont j'ai l'esprit si rempli, qu'elle m'ôte toute l'attention que je dois avoir à mes plus pressans intérêts. Je meurs d'impatience d'être informé....

ARAMINTE.

Du succès de la pièce nouvelle, apparemment ?

LYCANDRE.

Vous l'avez deviné. Pardonnez-moi cette foiblesse. Il ne nous faut qu'un instant pour conclure, et vous

ne me refuserez pas la complaisance de m'apprendre ce qui vient de se passer à la Comédie.

ARAMINTE.

Est-ce que mes nièces ne vous ont rien dit?

LYCANDRE.

Je ne les ai pas vues. D'ailleurs, ce sont des innocentes qui approuvent tout ce qui leur plaît.

NÉRINE.

Fi! c'est ce qui plaît qu'il faut désapprouver.

LYCANDRE, à Araminte.

Cette fille-là se forme, au moins.

ARAMINTE.

Assurément; mais mes nièces n'ont point de goût. Croiriez-vous bien que ces idiotes-là n'ont pas cessé de rire, pendant toute la représentation du Philosophe?

LYCANDRE.

Cela est épouvantable! Apparemment que le parterre les a sifflées aussi bien que la pièce?

ARAMINTE.

Le parterre, Monsieur? Vous ne lui pardonnerez jamais ce qu'il vient de faire.

LYCANDRE.

Ah, le traître! Qu'a-t-il donc fait?

ARAMINTE.

D'abord, il a écouté avec un silence profond.

LYCANDRE.

C'est qu'il s'ennuyoit.

ARAMINTE.

Ensuite, il a rompu ce silence par des applaudissemens qui n'ont pas cessé pendant le premier Acte.

LYCANDRE, en souriant.

Le second va nous venger.

ARAMINTE.

Au contraire; il débute par une certaine Céliante qu'on avoit annoncée pour une capricieuse; et qui, d'abord, par ses saillies, a mis le public de si bonne humeur, que les éclats de rire ont pensé m'assourdir.

LYCANDRE.

Morbleu! peut-on rire de pareilles fadaises?

ARAMINTE.

Le troisième Acte n'a pas eu moins de succès. Il a fait rire comme les deux autres; mais ce qui va vous surprendre, Monsieur, c'est que le quatrième a commencé par une scène sérieuse, entre le Philosophe et son père, et que cette scène a paru si touchante, que tout le monde s'est mis à pleurer.

LYCANDRE.

Pleurer à une Comédie! Mais cela est fou.

ARAMINTE.

Ensuite un bourru de financier, oncle du Philosophe, est venu réveiller les spectateurs par ses bourrades et ses brusqueries, et l'on s'est remis à rire sur nouveaux frais, mais à rire si démesurément, que je n'ai pu m'empêcher de rire moi-même. Je vous demande pardon; (elle rit.) Ah, ah, ah, ah: mais le torrent m'a entraînée; j'en suis au désespoir. Ah, ah, ah, ah.

(Elle rit encore plus fort.)

NÉRINE, riant à gorge déployée.

Et moi aussi. Hi, hi, hi, hi.

LYCANDRE, *d'un air sérieux.*

Fort bien, fort bien. Quoi ! Madame, vous avez pu rire à la pièce d'un Auteur qui n'est pas de mes amis, et qui a eu l'audace de la faire représenter, sans l'avoir lue à une de vos assemblées ?

ARAMINTE.

Oh ! ne vous en fâchez pas, j'irai à toutes les représentations, pour morguer les spectateurs.

LYCANDRE.

Venons au cinquième Acte; c'est-là où je vous attends, Monsieur l'Auteur.

NÉRINE.

Oui, oui, écoutez; cela va vous réjouir.

ARAMINTE.

Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il a encore eu plus de succès que les quatre autres.

LYCANDRE.

Plus de succès ! Oh ! monsieur le Parterre, vous m'en ferez raison.

ARAMINTE.

Enfin, le dénouement, qui comme vous savez, est presque toujours la partie honteuse de la Pièce, a paru le meilleur morceau de celle-ci. A peine a-t-elle été finie, qu'on n'a plus entendu qu'un tonnerre d'applaudissemens. Bon Dieu ! Qu'avez-vous ? (*Lycandre se laisse tomber dans un fauteuil.*) Vous trouvez-vous mal ?

LYCANDRE.

Ce n'est qu'un étourdissement... Je ne m'afflige pas de ce grand succès, car je ne suis point envieux.

NÉRINE.

On le voit bien.

LYCANDRE.

Mais l'honneur de la nation m'est si cher, que je tombe en syncope, quand le public s'écarte du bon goût et de la raison.

NÉRINE.

Le bon citoyen!

ARAMINTE.

Oublions cela, je vous prie. Le notaire m'attend là-bas; voulez-vous vous déterminer, et venir signer tout de suite?

LYCANDRE.

Avant que je prenne mon parti, permettez que je vous demande, Madame, pour laquelle de vos nièces le Marquis témoigne du penchant.

ARAMINTE.

Ni pour l'une, ni pour l'autre. Je l'ai fait convenir dans ce moment qu'il prendroit celle que vous ne voudriez point.

NÉRINE.

C'est le meilleur enfant du monde, tout lui est bon.

LYCANDRE.

Je n'attendois pas un si grand effort de sa complaisance; et j'avoue que cela m'embarrasse un peu. Mais voici Bélise; voulez-vous bien que je lui parle un instant avant que de vous dire mes dernières intentions?

ARAMINTE.

Je vois que vous l'aimez; mais elle est un peu folle, je vous en avertis.

LYCANDRE.

Sa folie est si aimable et si spirituelle, que ce n'est point là ce qui peut me rebuter. Permettez...

ARAMINTE.

Suivez-moi, Nérine.

SCÈNE X.

LYCANDRE, BÉLISE.

BÉLISE.

En vérité, Monsieur, je vous trouve fort plaisant de n'être pas venu à la Comédie!

LYCANDRE.

Je vous prie de m'excuser; j'avois un mal de tête effroyable.

BÉLISE.

Que ne me suiviez-vous, cela vous auroit guéri.

LYCANDRE.

Le bruit auroit augmenté mon mal.

BÉLISE.

Est-ce qu'on sent du mal auprès de ce qu'on aime? Car, ou vous m'avez menti mille fois, ou vous m'aimez éperdument. Vous m'avez priée de n'en rien dire; mais voici le moment de vous déclarer, et de me convaincre que vous ne m'avez pas trompée.

LYCANDRE.

Ma bouche a toujours été l'interprète de mon cœur.

BÉLISE.

Il falloit donc venir à la Comédie. Apparemment que vous me regardez déjà comme votre femme, et

que vous craignez de paroître en public avec moi ? Et quand vous serez mon mari, je veux que vous vous moquiez de la mode, et qu'on vous voie partout à ma suite; au Cours, aux Tuileries, au bal, aux comédies, à l'opéra.

LYCANDRE.

A la foire même, si vous voulez.

BÉLISE.

Je veux que vous affrontiez les brocards des mauvais plaisans, et que vous me disiez sans cesse :

« En face du public resserrons nos doux nœuds,
» Et prouvons aux railleurs, que, malgré leurs outrages,
» La solide vertu fait d'heureux mariages ».

LYCANDRE.

Pouvez-vous ?...

BÉLISE.

Pesez bien ces vers, et les retenez par cœur; ils sont...

LYCANDRE.

Détestables.

BÉLISE.

Fort bien, Monsieur ! détestables, je m'en souviendrai.

LYCANDRE.

Oh ! point de disputes; je les trouverai comme il vous plaira.

BÉLISE.

Et vous ferez bien. Vous savez que j'ai de l'esprit, ou du moins vous devez le savoir; et, si vous n'en convenez pas, il est inutile que vous m'épousiez : car

je vous déclare que je suis décisive, et que je n'attends point le jugement d'autrui pour régler le mien.

LYCANDRE.

Souffrez que je vous dise...

BÉLISE.

Par exemple, il y a mille gens qui me soutiennent que je ferai une folie, si je vous épouse : cela ne me fait pas la moindre impression. Pourquoi? parce qu'on veut combattre mon goût, et que je le préfère à celui des autres.

LYCANDRE.

Rien n'est plus judicieux : vous avez raison : mais...

BÉLISE.

Vraiment oui, j'ai raison. Il y a encore une chose dont il est bon de vous avertir ; c'est que j'aime à parler, parce que je parle bien, et que le plus sûr moyen de me déplaire, c'est de m'interrompre. Or je vois que messieurs les maris se donnent souvent les airs de faire taire leurs femmes. Gardez-vous bien d'en user de la sorte, ou ce sera le moyen de me faire parler jour et nuit.

LYCANDRE.

Vous m'avez déjà dit cela plus de mille fois.

BÉLISE.

Et je vous le dis pour la mille et unième. Nous signerons le contrat avant que de nous mettre à table : demain nous ferons la noce ; et après demain, s'il vous plaît, nous irons ensemble au Philosophe marié.

LYCANDRE.

Oh ! pour cet article-là, vous m'en dispenserez.

BÉLISE.

Vous y viendrez, ou je ne signe point.

LYCANDRE.

A quelle épreuve mettez-vous ma complaisance?

BÉLISE.

Vous y battrez des mains, qui plus est.

LYCANDRE.

Je battrai des mains? Au Philosophe marié? A un ouvrage que je déteste? Avec votre permission, je n'en ferai rien.

BÉLISE.

Vous n'en ferez rien? Voilà donc les égards que je dois attendre de vous? Quoi! même avant la noce? Vous le prenez sur ce ton-là? Pour une bagatelle? Vous me la refusez? Et que ne me refuserez-vous donc point, quand nous serons mariés?

LYCANDRE.

Hé bien, voilà qui est fait. J'irai au Philosophe, et je battrai des mains. (à part.) J'enrage!

BÉLISE.

Ah! voilà qui me plaît! Vous m'assurez aussi que vous y rirez de tout votre cœur?

LYCANDRE.

Quand il s'agiroit de ma vie, je ne le pourrois pas.

BÉLISE.

Oh! vous rirez.

LYCANDRE, en colère.

Je ne rirai pas.

BÉLISE.

Vous pleurerez donc? Car il y a dans la pièce des endroits qui font pleurer.

LYCANDRE.

Attendez; j'imagine un moyen de nous accommoder. Je pleurerai, quand les autres riront; et je rirai, quand les autres pleureront. Voilà ce que l'ouvrage mérite, et ce que je puis faire pour votre service.

BÉLISE.

Point de mauvaises plaisanteries. Vous ferez comme moi, ou je ne vous le pardonnerai pas.

LYCANDRE.

Hé bien! je vous obéirai. (à part.) Quel martyre!

BÉLISE.

Pour vous récompenser de votre complaisance, je vous promets, moi, une chose qui vous fera plaisir.

LYCANDRE.

Ah! vous me charmez. Que me promettez-vous?

BÉLISE.

C'est que vous souperez ce soir avec l'Auteur de la pièce nouvelle.

LYCANDRE.

Moi, souper avec lui! J'aimerois mieux souper avec le diable. Je n'en ferai rien, très-absolument.

BÉLISE.

Adieu, Monsieur. Je suis bien-aise que cette petite occasion m'ait procuré celle de vous mieux connoître. C'est une épreuve que j'ai voulu faire avant que de signer le contrat. J'en suis contente; et je vais trouver le Marquis.

LYCANDRE.

Le Marquis? Pourquoi faire?

BÉLISE.

Pour lui dire que je vous cède à ma sœur, et qu'il ne tiendra qu'à lui de m'épouser. Je sais qu'il m'aime, et je vais le rendre le plus heureux homme du monde.

SCÈNE XI.

LYCANDRE, seul.

Je me pendrois, s'il l'étoit. Mais cette menace ne m'effraie point. La tante est trop absolue, et j'ai trop d'ascendant sur son esprit, pour appréhender qu'on me supplante. Je devrois laisser à Bélise la liberté de se donner au Marquis; car au fond elle est d'une humeur que j'appréhende, et qui refroidit bien ma passion : mais si je suis les mouvemens de mon dépit, le Marquis triomphera de moi, il sera au comble de ses vœux : et sa joie me fera mourir de douleur. Non, non; il vaut mieux.... Mais que vois-je? Dorante et Polidor?

SCÈNE XII.

LYCANDRE, DORANTE, POLIDOR.

LYCANDRE.

Mes chers, mes véritables amis, embrassez-moi; consolez-moi; pestez avec moi. Vous savez le succès du Philosophe marié?

POLIDOR.

Hélas! nous ne le savons que trop; et nous venons d'en être les déplorables témoins.

DORANTE.

Une comédie réussir de nos jours, sans pensées brillantes, sans mots hasardés, sans phrases nouvelles, sans métaphysique, sans allégories, sans pointes, sans équivoques : Je n'y survivrai pas!

LYCANDRE.

Pour moi, je suis déjà demi-mort.

POLIDOR.

Voilà donc le style naturel qui va redevenir à la mode! Quoi! il faudra parler pour être entendus, et écrire comme on parle! J'aime mieux jeter la plume au feu.

LYCANDRE.

Mais comment avez-vous pu souffrir un pareil succès? N'aviez-vous pas dispersé nos émissaires?

POLIDOR.

Au nombre de plus de cent cinquante.

LYCANDRE.

Ne leur aviez-vous pas donné mes ordres et mes instructions?

DORANTE.

Sans doute. Au moindre murmure du parterre, ils devoient tous bâiller, huer, siffler. Je leur ai donné vingt fois le signal; vingt fois j'ai sonné la charge; je me suis mouché; j'ai toussé, j'ai craché..... jusqu'au sang. Tout cela vainement. Les lâches se sont laissé subjuguer; et j'ai eu la douleur de les voir eux-mêmes

applaudir, battre des mains, rire et pleurer. Enfin, le sort nous a trahis : la victoire s'est livrée à notre ennemi; nos troupes sont défaites; les siffleurs sont sifflés.

LYCANDRE.

Je crève de rage. Mais ne nous perdons point. Les grands cœurs sont au-dessus des plus grands revers; si l'on ne peut vaincre la fortune, il est toujours beau de lutter contre elle. Allons, mes amis, puisque nos premiers efforts sont sans effet, la plume à la main, écrivons, faisons pleuvoir des critiques, des lettres anonymes, des paradoxes, des apologies ironiques. Avez-vous bien écouté la pièce ?

POLIDOR.

Trop bien, de par tous les diables; on nous y a forcés.

DORANTE.

J'en sais les plus beaux endroits par cœur.

LYCANDRE, *en fureur.*

Les plus beaux endroits ! Y a-t-il de beaux endroits dans cette comédie ?

POLIDOR.

Je vous avoue que j'y en trouverois, si elle étoit de vous... ou de moi, ou de quelqu'un de nos amis. Mais je me rétracte; et je veux dire que j'en ai retenu les endroits qui ont paru les plus beaux.

LYCANDRE.

Tant mieux. Montrons notre vigueur. Vous, Polidor, vous attaquerez le plan de la pièce; (*à Dorante.*) vous, les caractères et les mœurs; et moi, je tomberai sur les vers et sur la diction. Il faut s'acharner sur ce

qu'il y a de meilleur. Ce que vous ne pourrez pas reprendre, tournez-le en ridicule. Une bonne parodie.

DORANTE.

On est si fou de parodie !

SCÈNE XIII.

ARAMINTE, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE.

ARAMINTE.

Ah ! que je suis ravie de voir ici ces Messieurs ! Qu'ils viennent heureusement à mon secours ! J'ai voulu critiquer là-bas le *Philosophe marié;* mais le Marquis, mes nièces, Nérine même, se sont déchaînés en sa faveur. Je ne puis venir à bout de les désabuser. C'est à vous à me soutenir tous trois, en attendant que le Notaire ait fini notre deuxième contrat, et qu'on nous appelle pour souper.

LYCANDRE.

Vous pouvez compter sur nous.

DORANTE.

J'entreprends de prouver géométriquement, que tous ceux qui ont ri à cette pièce, ou qui ont eu la foiblesse d'y pleurer, n'ont pas une once de sens commun.

POLIDOR.

Nous allons faire la dissection de cet ouvrage, démontrer qu'il est mal construit, et que l'auteur est un ignorant.

ARAMINTE.

Voici nos antagonistes.

LYCANDRE.

Je rabattrai bien leur fierté.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, BÉLISE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

ARAMINTE.

LAQUAIS, des siéges à tout le monde. Où est donc Angélique ?

LE MARQUIS.

Elle viendra dans un moment, et m'a chargé de sa procuration pour défendre la pièce nouvelle, dont elle me paroît enchantée.

LYCANDRE.

On nous assure que vous ne l'êtes pas moins, et que vous soutenez qu'elle est bonne.

LE MARQUIS.

Avez-vous entrepris, Messieurs, de me la faire trouver mauvaise.

LYCANDRE.

L'effort ne sera pas grand, si vous avez du goût.

POLIDOR.

Nous possédons, Dieu merci, les règles du théâtre ; et les gens du métier sont à l'épreuve de l'illusion.

DORANTE.

Nous savons que le public n'est pas infaillible.

LE MARQUIS.

S'il ne l'est pas, qui le sera donc ?

LYCANDRE.

Nous, qui avons étudié l'art, et qui en connoissons toutes les finesses.

LE MARQUIS.

Que ne les mettez-vous donc en pratique ? Où sont ces chefs-d'œuvre que vous avez mis au jour ?

LYCANDRE.

Ils paroîtront en temps et lieu.

LE MARQUIS.

Dépêchez-vous donc. Je ne vois point de plus sûr moyen de critiquer une pièce, que d'en faire une meilleure.

POLIDOR.

Monsieur croit qu'il n'y a personne qui puisse égaler son héros.

LE MARQUIS.

Celui que vous appelez mon héros, ne prétend l'être de personne ; il ne veut que des amis sincères, et ne connoît point de plus dangereux ennemis que les flatteurs : il aime la gloire, et ne s'en défend pas ; mais il ne veut l'acquérir que par les belles voies, et seroit honteux de la devoir à ces cabales empressées, qui vont crier miracle de porte en porte, et qui veulent que tout le monde encense leur idole.

LYCANDRE.

S'il a des amis sincères, ils sont donc bien ignorans.

LE MARQUIS.

Et sur quoi jugez-vous cela ?

LYCANDRE.

Sur ce qu'ils ont souffert qu'il donnât au public une aussi mauvaise rapsodie que le *Philosophe marié*.

ARAMINTE.

Bien répondu.

POLIDOR.

Le trait est assommant.

DORANTE.

Il ne s'en relevera pas.

LE MARQUIS.

Voyons donc, s'il vous plaît, Messieurs, par où cette pièce est mauvaise.

LYCANDRE, à Bélise.

Me permettez-vous, Mademoiselle, de pousser plus loin la critique ?

BÉLISE.

Poussez, poussez; je vous mets au pis, et je vous défie de me faire céder.

LYCANDRE.

Pouvez-vous, Mademoiselle, vous entêter d'une pièce qui ne mérite pas le nom de comédie?

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LYCANDRE.

C'est qu'elle n'a point d'intrigue.

POLIDOR.

A moins que vous n'appelliez intrigue, de petites tracasseries de ménage, qui n'intéressent point.

LE MARQUIS.

Ne convenez-vous pas, Messieurs, qu'il y a deux

sortes de comédies, pièces d'intrigue, pièces de caractère ?

DORANTE.

Sans difficulté.

LE MARQUIS.

L'objet principal, dans une pièce d'intrigue, c'est de surprendre par un enchaînement d'aventures, qui tiennent le spectateur en haleine, et forment un embarras qui croît toujours jusqu'au dénouement. Comme il ne s'agit dans ces sortes de pièces, que de les charger d'incidens, ils en font ordinairement tout le mérite, les mœurs et les caractères n'y étant touchés que superficiellement. Ce genre de comédie, qui demande beaucoup d'imagination, égaie l'esprit; mais il ne l'instruit pas : il amuse, et ne va point au cœur.

ARAMINTE, à Lycandre.

Cela me paroît raisonnable.

LYCANDRE.

Pur galimatias.

LE MARQUIS.

L'autre genre de comédie, et qui, à mon sens, est le plus estimable et le plus instructif, est ce qu'on appelle pièce de caractère.

LYCANDRE, d'un air dédaigneux.

A quoi bon tout cet étalage ?

LE MARQUIS.

Il vous servira de réponse. On y présente un caractère dominant, comme *l'Avare, le Misanthrope, le Tartuffe ;* et c'est-là proprement le sujet. On lui oppose quelque personnage qui fait son contraste, et divers

autres caractères qui concourent ensemble à faire mieux sortir le sien. Dans ces sortes de pièces, il ne faut qu'une intrigue simple, naturelle, peu chargée d'incidens, et qui laisse aux originaux qu'on expose, toute la liberté de se développer. Or, la comédie que je défends est une pièce de caractère.

POLIDOR.

De caractère, soit. Mais comment répondrez-vous à la grande objection qu'on fait à l'Auteur ? Sa pièce est intitulée, *le Philosophe marié*, et son Philosophe n'est point philosophe.

LE MARQUIS.

On l'appellera, si vous voulez, *le Mari honteux de l'être*, et pour lors vous n'aurez plus rien à dire.

LYCANDRE.

Ah, ah! Vous êtes prêt à changer de titre ? Preuve que la pièce est mal nommée.

DORANTE.

Défaut essentiel.

POLIDOR.

Voilà l'apologiste en mauvaise posture.

BÉLISE.

Ne vous découragez pas, monsieur le Marquis.

NÉRINE.

Tenez-vous ferme sur vos étriers.

LE MARQUIS.

Laissez-les triompher, nous aurons notre tour. Cette grande objection qui vous rend si fiers, Messieurs...

SCÈNE XV.

ARAMINTE, BÉLISE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

Je viens vous dire, ma tante, que le Notaire a fini, qu'il vous supplie de descendre au plutôt, et qu'il commence à s'impatienter.

ARAMINTE.

Il est bien pressé. N'est-ce point vous, ma nièce, qui vous impatientez?

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame? Je ne sais rien qui m'intéresse assez pour me causer de l'impatience. Mais le Notaire...

ARAMINTE.

Mais le Notaire attendra, s'il lui plaît. Il soupe avec nous, et un quart-d'heure plutôt ou plus tard ne peut préjudicier à personne. Vous êtes une imprudente, ma nièce, de venir troubler une conversation si vive, pour un objet aussi léger que celui-là.

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, aussi bien qu'à la compagnie. Mais le Notaire...

ARAMINTE.

Encore? Elle n'a que son Notaire en tête.

NÉRINE.

Oh! Madame, la vue d'un Notaire qui dresse des

contrats de mariage, frappe vivement l'imagination d'une fille.

ARAMINTE.

Je m'en aperçois. Asseyez-vous, Mademoiselle, et gardez le silence. Messieurs, je vous prie de l'excuser, et de continuer votre dissertation.

LYCANDRE.

Avouez, monsieur le Marquis, que cette interruption est venue bien à propos pour vous, et que vous ne pouvez justifier le titre de votre pièce.

LE MARQUIS.

C'est ce qui vous trompe; et je vous soutiens qu'il n'y a rien de plus frivole que votre objection. Elle ne vient que de l'idée que chacun s'est formée d'abord à l'annonce du titre; mais il faut la restreindre à ce que vous promet l'Auteur.

LYCANDRE.

Ne vous promet-il pas le Philosophe marié?

LE MARQUIS.

Oui; mais non pas le Mari Philosophe.

POLIDOR.

Eh! de grace, monsieur le Marquis, faites-nous sentir la différence de ces deux titres.

LE MARQUIS.

La voici. Le Mari Philosophe est un homme qui pense, et qui agit en Philosophe, tout marié qu'il est.

DORANTE.

Cela est vrai.

POLIDOR.

Nous vous passons cette définition.

LE MARQUIS.

Le Philosophe marié, c'est un homme qui étoit Philosophe avant son mariage. Peut-être l'est-il encore, peut-être ne l'est-il plus que par intervalles ; et c'est ce que l'Auteur vous a fait sentir dès la seconde scène du premier acte ; il faut observer cela pour lui rendre justice. Ariste lit dans son cabinet ; et se dit à lui-même, par réflexion :

« Me voici justement, c'est la vive peinture
» D'un sage désarmé, dompté par la nature.

Voilà son état présent qu'il établit ; et c'est sur ce pied-là qu'on doit l'envisager.

BÉLISE.

En effet, quand la nature a pris le dessus sur la sagesse, la pauvre sagesse est bien foible.

LE MARQUIS.

Mais la foiblesse d'Ariste ne détruit point son caractère ; elle s'en rapproche de temps en temps. S'il n'est pas Philosophe dans ses ridicules frayeurs, ne l'est-il pas dans tout le reste de ses actions ?

LYCANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Premièrement, il aime sa femme : en ce temps-ci, c'est une grande philosophie. Il n'est point touché des invectives de sa belle-sœur ; il est content de la fortune qu'il a faite : il ne desire que le repos ; il ne se plaît que dans son cabinet ; il travaille, il médite, il étudie ; il chérit son père ; il craint de l'affliger, quoi-

qu'il n'ait rien à espérer de lui, et qu'au contraire il le soutienne dans la misère. Il méprise la succession de son oncle, toute considérable qu'elle est. Attaque-t-on son mariage, veut-on le faire casser : sa sagesse se réveille; il redevient lui-même; il ne craint plus les brocards; toutes ses frayeurs, toutes ses foiblesses s'évanouissent. Il brave son oncle, il affronte le public, et sacrifie tout à son honneur, à son devoir et à sa tendresse. Le voilà plus grand que jamais; il n'est plus *Philosophe marié*, mais *Mari Philosophe.*

ARAMINTE.

Il commence à me séduire.

LYCANDRE.

Tous ces discours ne sont que des sophismes.

POLIDOR.

Je ne saurois souffrir votre Céliante; elle est d'une folie outrée.

BÉLISE.

Doucement, monsieur Polidor; je la prends sous ma protection; et je vous réponds qu'il y a mille femmes qui lui ressemblent.

NÉRINE, à part.

Nous n'irons pas loin pour en trouver des copies.

BÉLISE.

Ce que je vous dis, je vais vous le prouver par des exemples. Ecoutez-moi.

ARAMINTE.

C'en est assez. Il est temps de finir.

BÉLISE.

Mais, ma tante, voulez-vous que les hommes par-

lent, et que les femmes se taisent? Cela n'est pas naturel.

LYCANDRE.

Il me seroit très-facile de vous répondre, Monsieur, si le temps me le permettoit : car votre comédie n'est qu'un tissu de fautes et de platitude...

ARAMINTE.

Oh! pour ce qui est de cela, Lycandre, la passion vous mène trop loin. Pour moi, qui ne suis pas prévenue pour l'Auteur, je ne puis m'empêcher de dire que j'ai trouvé de belles choses dans son ouvrage, et que je sens toute la force des raisons que monsieur le Marquis vient d'alléguer pour le défendre.

LYCANDRE.

Quoi! une femme d'esprit comme vous souffre qu'on lui fasse illusion!

ARAMINTE.

Non; mais je me rends à ce qui me touche. La pièce m'a plu; je n'y saurois que faire.

LYCANDRE.

En vérité, j'en rougis pour vous.

ARAMINTE.

Et moi, j'ai honte de vous voir si peu raisonnable.

LYCANDRE.

Je ne m'étonne plus si vous avez invité l'Auteur à souper.

ARAMINTE.

Pourquoi non?

LYCANDRE.

Vous êtes la maîtresse, assurément; mais je vous avertis que, dès qu'il paroîtra, je me retirerai.

ARAMINTE.

Lycandre!

LYCANDRE.

Madame!

ARAMINTE.

Vous prenez un ton qui me paroît étrange! Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois que vous voulez tyranniser mon goût, et que vous prétendez que je n'estime que vous. Mais cela commence à me fatiguer, et je vous signifie que, si vous sortez, nous ne nous reverrons plus.

LYCANDRE.

Madame....

SCÈNE DERNIÈRE.

ARAMINTE, BÉLISE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, LAQUAIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Je vois bien que la compagnie ne s'ennuie pas de me faire attendre; mais, pour moi, je m'ennuie d'attendre la compagnie. Voici vos deux contrats, Madame. Voulez-vous en entendre la lecture?

ARAMINTE.

Cela est inutile. N'avez-vous pas exactement stipulé nos conventions?

LE NOTAIRE.

Oui, Madame, j'ai copié mot à mot les articles que vous m'avez donnés. Il ne s'agit plus que de remplir les noms qui sont restés en blanc.

ARAMINTE, à Lycandre.

Malgré notre petit démêlé, je veux bien encore vous tenir ma parole. Faites votre choix, Monsieur; mais faites-le sur le champ; car je ne veux pas attendre un instant.

LYCANDRE.

Puisque vous me pressez si vivement, Madame, je me déclare pour la charmante Bélise.

ARAMINTE, au Notaire.

Ecrivez, Monsieur.

LE MARQUIS, avec transport.

Enfin donc, vous allez être à moi, divine Angélique; mes vœux sont accomplis.

NÉRINE, à part.

Peste soit de l'étourdi!

LYCANDRE, au Marquis.

Vos vœux sont accomplis!

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je n'ai plus rien à desirer.

LYCANDRE, à Angélique.

Ni Mademoiselle non plus apparemment?

ANGÉLIQUE.

Je vois qu'il n'est plus temps de vous le cacher.

NÉRINE.

Autre étourderie!

LYCANDRE, à Angélique.

Je suis bien fâché de troubler votre bonheur; mais je me suis fait violence jusqu'ici, pour contraindre l'inclination que j'avois pour vous. C'est vous seule que j'aime, et c'est vous que je demande à Madame votre tante.

BÉLISE.

Tant mieux. Je vous connois trop bien présentement, pour me plaindre de votre inconstance.

ARAMINTE.

Et moi, je suis trop indignée contre vous, pour me soumettre à vos caprices. J'ouvre les yeux enfin sur votre caractère; et je suis pleinement convaincue que vous ne vous déterminez pour Angélique, que parce que vous croyez qu'elle feroit le bonheur du Marquis, et qu'elle seroit heureuse avec lui; mais je ne donnerai point les mains à votre envieuse jalousie. Vous avez d'abord choisi Bélise; c'est elle que vous épouserez, ou nous romprons dès ce moment.

LYCANDRE.

Je ne connois point un plus grand malheur que celui de me brouiller avec vous; et, puisque vous me l'ordonnez, Madame, j'en reviens à mon premier choix. (à Bélise.) Voilà ma main, Mademoiselle.

BÉLISE.

Je n'en veux plus, Monsieur; vous êtes indigne des sentimens que j'avois pour vous; et je déclare qu'il n'y a point de pouvoir auquel je ne résiste, si l'on veut me contraindre à vous épouser.

ARAMINTE, à Lycandre.

Je ne puis désapprouver son ressentiment, je perds toute l'estime que j'avois pour vous ; et vous venez de me convaincre, pour jamais, que rien n'est plus odieux que l'esprit, quand il est gouverné par un mauvais cœur. Vous pouvez vous retirer. Venez, Monsieur le Marquis, nous allons signer votre contrat. Je suis ravie de faire votre bonheur et celui d'Angélique ; et je destine à Bélise un très-galant homme, qui doit la rendre la plus heureuse femme du monde.

NÉRINE.

Dussent les Envieux en crever de dépit.

LYCANDRE.

Morbleu !... après tout ce qui vient de m'arriver, je n'ai plus que le choix de me noyer ou de me pendre.

FIN DE L'ENVIEUX.

LES

PHILOSOPHES AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LÉANDRE, philosophe.
DAMIS, autre philosophe, ami de Léandre.
POLÉMON, père de Léandre.
LISIDOR, ancien ami de Polémon.
CLITANDRE, frère cadet de Léandre.
CLARICE, fille de Lisidor.
ARAMINTE, sœur de Lisidor.
ARTÉNICE, fille d'Araminte.
Plusieurs SAVANS.
LA FLEUR, laquais.

La scène est dans le château de Léandre.

LES

PHILOSOPHES AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLÉMON, LISIDOR.

POLÉMON, embrassant Lisidor.

Pour la centième fois soyez le bien-venu.

LISIDOR, regardant de tous côtés.

La beauté de ce lieu répond au revenu.

POLÉMON.

Vous êtes insensible à toutes mes caresses,
Et n'êtes occupé que de biens, de richesses.

LISIDOR.

Et de quoi, s'il vous plaît, dois-je donc m'occuper?
C'est, à mon sentiment, soi-même se duper,

Que de perdre son temps à parler d'autre choses.
Les sciences, ami, sont pour moi lettres closes;
Les nouvelles du temps ne m'embarrassent point;
Je vais droit au solide, et c'est-là mon grand point.
Ah! la belle maison! Quelle magnificence!
Pour moi, je suis charmé de cet air d'opulence,
Et du bon goût qui règne en vos appartemens.
Un grand parc, de beaux bois, et des jardins charmans,
Une longue terrasse au bord de la rivière;
Ce superbe salon, où l'art et la matière
Semblent se disputer le prix de la beauté :
Tout fait de ce séjour un séjour enchanté.
Mais, au fond, sa beauté la plus intéressante,
C'est qu'il vaut, tout au moins, dix mille écus de rente;
Et, ce qui rend encor cette terre sans prix,
Elle est pour ainsi dire aux portes de Paris.

POLÉMON.

Mon frère, vieux garçon, dégoûté du service,
Acheta ce beau lieu, dont il fit son délice,
Et, par son testament, l'a laissé tout entier
A l'aîné de mes fils, son unique héritier :
De sorte que Léandre, avec cet héritage,
Et, ce que de sa mère il eut pour son partage,
Joignant tous les grands biens que je lui laisserai,
Un jour, mais le plus tard pourtant que je pourrai,
Aura cent mille francs de rentes sûres, nettes,
Sans avoir à payer deux mille écus de dettes.

LISIDOR.

D'avance, j'ai pour lui le plus profond respect.
Ah! vive un grand Seigneur; tout rit à son aspect,

Tout fléchit devant lui, tout est pour son usage.
Le plus sot, s'il est riche, est un grand personnage;
Mais un gueux qui n'aura que l'esprit pour son lot,
Auprès d'un homme riche, à mon gré, n'est qu'un sot.
Qu'un riche est respectable, et mérite qu'on l'aime!

POLÉMON.

Mais vous devez donc bien vous respecter vous-même?

LISIDOR, faisant la révérence.

Aussi fais-je.

POLÉMON.

Mon fils ne pense pas ainsi,
Et vous relanceroit, s'il entendoit ceci.

LISIDOR.

Moi je le tancerois, s'il disoit le contraire.

POLÉMON.

Du parti qu'il a pris, rien ne le peut distraire.

LISIDOR.

Quel est donc ce parti?

POLÉMON.

De marquer du mépris
Pour tout ce que le monde estime d'un haut prix;
De fuir tous les plaisirs; de n'aimer que l'étude,
Et de se séquestrer dans cette solitude.
Il appelle cela, je crois... philosopher.

LISIDOR.

Et vous pouvez souffrir!...

POLÉMON.

Bon! J'ai beau m'échauffer,
Beau me mettre en colère, et faire du vacarme,
A force d'argumens d'abord il me désarme,

Et, malgré que j'en aye, il a toujours raison.

LISIDOR.

Mais, il déroge, au moins. L'aîné d'une maison
S'ériger en docteur, faire le Philosophe!
Ce métier est-il fait pour gens de notre étoffe?
Ce n'est qu'aux roturiers à devenir savans.
Les gens de qualité doivent être ignorans,
Et même s'en piquer; briller par la parure;
De spectacle en spectacle étaler sa figure;
Ne dire rien du tout, et toujours discourir;
De la Cour à Paris sans affaire accourir;
Boire, jouer, chasser; établir son ménage
Avec quelque Beauté qu'on met en équipage;
Avoir un air distrait, et jamais ne penser;
Médire du prochain sans s'en embarrasser;
Parler toujours de soi comme d'une merveille;
Veiller lorsque tout dort, dormir lorsque tout veille;
Avec les plus outrés aller au moins de pair:
Voilà quel est le train d'un homme du bel air.

POLÉMON.

Et c'est précisément ce qu'abhorre Léandre.
Mais, au fond, ce portrait est celui de Clitandre,
Mon second fils.

LISIDOR.

Tubleu! c'est un joli garçon!
Aux plus déterminés il donneroit leçon,
Celui-là.

POLÉMON.

Que n'est-il l'aîné de ma famille!

LISIDOR.

S'il l'étoit, dès demain il obtiendroit ma fille.
Il est d'un caractère à s'en faire adorer.

POLÉMON.

Hé bien! marions-les.

LISIDOR.

Pouvez-vous ignorer
Qu'on n'a d'égards qu'aux biens en pareille matière?
Votre aîné sera riche, et ma fille héritière;
Voilà de quoi former un ménage parfait.

POLÉMON.

Mais s'ils ne s'aiment pas!

LISIDOR.

Qu'est-ce que cela fait?
S'épouse-t-on par goût, dans le siècle où nous sommes?

POLÉMON.

De mon temps...

LISIDOR.

Eh! mon Dieu, vivons avec les hommes;
Suivons le train courant, laissons le temps jadis:
La mode est pour les mœurs comme pour les habits.
Quand on vivroit encor comme au temps d'Henri quatre,
On ne pourroit jamais me faire rien rabattre
Du bien que je prétends qu'ait mon gendre futur.

POLÉMON.

Envers un vieux ami vous vous montrez bien dur.
J'ai deux fils : pour l'aîné je sens beaucoup d'estime,
Mais je ne l'aime guère : un vif penchant m'anime
En faveur du cadet, sans savoir trop pourquoi ;
Et, si vous vouliez bien vous entendre avec moi,
Nous trouverions moyen de faire sa fortune.

LISIDOR.

Tout franc, mon vieux ami, ce discours m'importune.
Pour une bonne fois connoissez Lisidor.
Je prétends que ma fille un jour roule sur l'or,
Et, suivant ce projet, je veux choisir un gendre.
Si j'en connoissois un plus riche que Léandre,
Je le préférerois, je le dis sans façon
Et tous les gens sensés diront que j'ai raison,
Mais sachez que ma fille, oui, Clarice elle-même,
Pense comme son père, et c'est pourquoi je l'aime.

POLÉMON.

Si jeune, l'intérêt est sa première loi?

LISIDOR.

C'est que je l'ai formée, elle est digne de moi.
Elle est vive, étourdie, un peu trop volontaire;
Mais elle a de l'esprit, et, dans son caractère,
Je ne sais quoi de brusque, un tour original,
Qui, comme vous verrez, ne lui sied pas trop mal.

POLÉMON.

Je brûle de la voir.

LISIDOR.

Sa tante nous l'amène;
Elles vont arriver.

SCÈNE II.

DAMIS, POLÉMON, LISIDOR.

DAMIS, à des savans qui entrent avec lui.

Messieurs, prenez la peine
De vous en retourner; des savans comme vous
Fatigueroient Léandre; il ne voit point de fous.

Nous ne nous piquons point de vos hautes sciences,
Ni de tout le fatras de vos expériences.
Nous laissons disputer Descartes et Newton,
Et nous étudions Épictète, Platon,
Sénèque. La morale est notre objet unique,
Notre savoir consiste à la mettre en pratique ;
Plus savans en cela, si nous réussissons,
Que nous ne le serions en suivant vos leçons,
Qui ne mènent à rien qu'à bâtir des systèmes,
A calculer sans fin, à former des problèmes,
Purs galimatias. Adieu. Sondez vos cœurs,
Laissez-là votre algèbre, et devenez meilleurs.

(Les savans se retirent.)

LISIDOR, à Polémon, lui montrant Damis.

N'est-ce pas là Damis ? Je crois le reconnoître.

POLÉMON.

Oui, l'ami de Léandre, et presqu'aussi son maître ;
Car c'est lui qui le gâte, et le tourne à son gré,
Et c'est, à mon avis, un sage bien outré.

LISIDOR, à Polémon.

Ces savans, quelquefois, donnent la comédie.

POLÉMON.

Trop souvent, et j'en ai la cervelle étourdie.

LISIDOR.

Cet homme est bien rêveur !

POLÉMON.

Il nous voit sans nous voir.

DAMIS, les apercevant.

Ah ! Messieurs, pardonnez ; je suis au désespoir

Que ma distraction...

LISIDOR.

Dans votre rêverie
Peut-on vous interrompre un instant, je vous prie?

POLÉMON.

Je veux, avec mon fils, avoir un entretien :
A quoi s'occupe-t-il présentement?

DAMIS.

A rien.
Entouré de savans, il leur donne audience.
Pour moi, je lui soutiens que l'unique science
Est celle de dompter toutes ses passions:
Qu'un sage borne là ses méditations.

LISIDOR.

Vos sages, à mon sens, sont des visionnaires:
Le vrai sage est celui qui songe à ses affaires;
Et non un fainéant...

DAMIS.

O quel blasphème affreux!

LISIDOR.

Ce sont nos passions qui nous rendent heureux.

DAMIS.

Nos passions?

LISIDOR.

Sans doute.

DAMIS, en souriant.

Eh! de grace, à votre âge,
Les sentez-vous encor, pour tenir ce langage?

LISIDOR.

Si je les sens encor? Plaisante question!

DAMIS.

Eh! oui-dà. L'avarice est une passion
Qui croît en vieillissant.

LISIDOR.

Trève de raillerie.
Le plus grand des défauts, c'est la pédanterie.

POLÉMON.

Témoin mon fils aîné que vous m'avez gâté.

LISIDOR.

Et que vous enlevez à la société.

DAMIS.

A de pareils discours je ne daigne répondre,
Et je laisse à ce fils le soin de vous confondre.
Le voici. La sagesse est peinte sur son front,
Et va faire, sur vous, rejaillir son affront.

LISIDOR.

A la sagesse, moi, je vais laver la tête.

POLÉMON.

Tant mieux.

SCÈNE III.

LÉANDRE, DAMIS, POLÉMON, LISIDOR.

LISIDOR, à Polémon; voyant Léandre qui entre d'un air riant, en faisant une profonde révérence.

Pour un pédant, il a l'accueil honnête,
Celui-ci.

LÉANDRE, embrassant Lisidor.

Quel plaisir je sens de vous revoir!
Moi-même, j'aurois dû venir vous recevoir,
Monsieur; mais dans l'instant j'apprends votre arrivée.

LISIDOR.

Ma visite est pour vous une rude corvée,
Je crois?

LÉANDRE.

Vous m'offensez en me parlant ainsi.
Tous les honnêtes gens sont bien venus ici,
Et principalement les amis de mon père.

LISIDOR, à Polémon.

Il a de bons momens, ce me semble.

LÉANDRE.

J'espère
Vous convaincre bientôt de cette vérité.

LISIDOR.

Vous n'êtes pas encore entièrement gâté.
Vous donnez de la grace à la philosophie:
Je la croyois sauvage, orgueilleuse, bouffie.

LÉANDRE.

C'étoit lui faire tort. Loin d'avoir de l'aigreur,
Elle adoucit l'esprit, elle calme l'humeur.

POLÉMON.

Damis ne l'offre pas si douce, et si riante.

LÉANDRE, en souriant.

Il est vrai qu'il la rend un peu contrariante:
Mais en cela, Messieurs, à parler franchement,
La morale agit moins que le tempérament.

LISIDOR.

Le trait n'est pas mauvais.

LÉANDRE.

Sa vertu peu tranquille
Est quelquefois sujette à des accès de bile:

N'est-il pas vrai, mon maître?

DAMIS.

Ah! vous tirez sur moi,
Disciple révolté.

LÉANDRE.

L'honneur que je reçoi
Me met de bonne humeur.

DAMIS.

Et moi, tout au contraire.

POLÉMON, à Damis.

Du moins, par politesse, il faut vous contrefaire.
Pouvez-vous, à votre âge, être si sérieux?
Reprenez l'air du monde, il vous alloit bien mieux.

DAMIS.

Moi, faire encor le fat! Oh! si mon train de vie
Déplaît au genre humain, j'en ai l'ame ravie;
Car le plus sûr moyen de devenir parfait,
C'est de fuir ce qu'il aime, et d'aimer ce qu'il hait.

LÉANDRE.

Au fond vous dites vrai: mais si, pour être sage,
Il falloit contracter une humeur si sauvage,
La sagesse, à mes yeux, n'auroit aucun appas.
Pour moi, je fuis le monde, et je ne le hais pas.

LISIDOR.

Et vous faites fort bien; car il vous trouve aimable,
Et vous regrette fort.

POLÉMON.

Rien n'est plus véritable.

LISIDOR.

Ce séjour est charmant, j'en conviens avec vous;

Mais le monde, après tout, a des charmes plus doux.
C'est le centre de l'ame. Oui, la cour et la ville,
D'un homme tel que vous doivent être l'asile,
Et non une retraite, à l'âge de trente ans,
Où vous vous ennuyez, et perdez votre temps.

LÉANDRE.

Vous vous trompez; j'y goûte un calme plein de joie.
La plus prompte retraite est la plus sûre voie
Pour se désabuser des préjugés trompeurs,
Qui corrompent notre ame, et causent nos erreurs.

LISIDOR.

Abus.

LÉANDRE.

Ma solitude à tous momens abonde
En plaisirs innocens que n'offre point le monde.
Dans un repos parfait, exempt de passions,
Ici tout est matière à mes réflexions.
De ce vaste univers j'observe la structure,
Dans ses jeux infinis j'admire la nature.
Un insecte, une fleur, m'occupent tout un jour,
Plus agréablement que ne feroit la cour.
Ensuite, quand je veux m'étudier moi-même,
Je sens que je suis né pour un bonheur suprême;
Que le cœur, par les sens, ne goûte aucuns plaisirs
Qui puissent pleinement contenter ses desirs;
Qu'au contraire, jamais mon ame n'est heureuse,
Que lorsque de mes sens elle est victorieuse,
Et que, brisant leur joug qui tend à l'abaisser,
Elle attaque l'erreur, ose la terrasser;

Et qu'elle monte enfin, dans sa rapide course,
Jusqu'à la vérité, qu'elle puise à sa source.

POLÉMON, à Lisidor.

Répondez maintenant.

LISIDOR.

Ma foi, je n'y suis plus,
Et mes raisonnemens deviendroient superflus.

POLÉMON.

Ne vous l'ai-je pas dit?

LISIDOR.

Oui, je vous rends justice,
Et je crains, qu'à mon tour, il ne me pervertisse.

POLÉMON.

Je n'en jurerois pas.

LISIDOR, à Léandre.

Je ne puis vous ranger
A mon opinion, et je veux m'en venger.
Bon pied, bon œil, mon brave; on va vous mettre en tête
Deux rudes ennemis, qui se font une fête
De vous livrer chez vous un si terrible assaut,
Qu'ils sauront mettre enfin la sagesse en défaut.

LÉANDRE, en riant.

Vous ne m'effrayez point, et j'attends de pied ferme.

DAMIS.

La sagesse, en son cœur, a mis son plus beau germe.

LISIDOR.

Bon, bon!

DAMIS.

Ni lui, ni moi, rien ne peut nous troubler.

LISIDOR.

Et moi, je vous réponds qu'ils le feront trembler.

LÉANDRE.

C'est attaquer un homme avec trop d'avantage,
Que de vouloir d'avance étonner son courage.
Mais enfin, contentez mon desir curieux:
Qui sont ces ennemis terribles ?

LISIDOR.

Deux beaux yeux.

LÉANDRE.

Deux beaux yeux?

POLÉMON.

Oui, mon fils, et si remplis de charmes,
Que moi qui parle, moi, je leur rendrois les armes.

DAMIS.

Quoi! ce n'est que cela ?

LISIDOR.

Que cela, dites-vous ?
Des plus sages, souvent, ils ont fait de grands fous,
Et d'un visionnaire ils peuvent faire un sage.

DAMIS.

Ici les plus beaux yeux perdront leur étalage.

LISIDOR.

Nous verrons.

LÉANDRE.

Quelle est celle à qui ces yeux vainqueurs
Font faire, si souvent, la conquête des cœurs ?

POLÉMON.

Vous la verrez bientôt, et lui rendrez justice.

LÉANDRE, en souriant.

La connois-je ?

LISIDOR.

Sans doute.

LÉANDRE, d'un air riant.

On la nomme?

POLÉMON.

Clarice.

LÉANDRE, à part.

Je suis mort.

DAMIS, à Léandre.

Qu'avez-vous? Vous mollissez, je croi.

LÉANDRE, d'un ton tremblant.

Non.

LISIDOR.

C'est ma fille, enfin, que j'amène avec moi.

LÉANDRE, d'un ris forcé.

Ah! fort bien.

POLÉMON.

N'est-ce pas une aimable personne?

LÉANDRE.

Certainement, Monsieur.

POLÉMON.

Hé bien! il vous la donne.

DAMIS.

Et Monsieur la lui rend.

LÉANDRE.

On me fait trop d'honneur.
Mais je ne puis donner ni ma main, ni mon cœur.

POLÉMON.

Comme aîné, vous devez songer au mariage:
Celui qu'on vous propose est pour votre avantage.

Point d'obstination, car à l'extrémité,
Je saurois me servir de mon autorité.
Nous avons, tout exprès, fait venir mon Notaire;
Et nous allons, tous trois, terminer cette affaire.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi! vous êtes muet, interdit et confus,
Et n'avez pas d'abord tranché par un refus!
Auriez-vous bien le front d'accepter une femme?

LÉANDRE.

Ah! laissez-moi le temps de rassurer mon ame.
Le coup est assommant plus que vous ne pensez.

DAMIS.

Esprit pusillanime! Eh quoi! vous balancez!
De la victoire encor votre cœur se défie!
C'est donner un soufflet à la philosophie.

LÉANDRE.

Ami, je ne suis point fanfaron de vertu.
Je me croirai vainqueur, quand j'aurai combattu;
Et que, pour mon repos, autant que pour ma gloire,
J'aurai su remporter une pleine victoire.

DAMIS.

Mais au moins, n'allez pas résister à demi;
Il faut, ou désarmer, ou braver l'ennemi.

LÉANDRE.

Pour ne pas succomber, je ferai mon possible;
Mais je crains que mon cœur ne soit pas invincible.

DAMIS.

Ah! je suis en fureur d'entendre ce discours.

LÉANDRE.

Vous ne connoissez pas le péril que je cours.

DAMIS.

Parce que Polémon a pris un ton sévère,
Vous laissez-vous ainsi mener par votre père?

LÉANDRE.

Dois-je donc me soustraire à son autorité?

DAMIS.

Non; mais vous reposer sur sa facilité.
Pour peu que l'on résiste à ce qu'il se propose,
Sait-il, un seul moment, vouloir la même chose?

LÉANDRE.

Je sais, qu'avec mon père, autant que je voudrai,
Selon ma volonté je me gouvernerai;
Aussi n'est-ce pas là le point qui m'embarrasse.

DAMIS.

Craignez-vous ces beaux yeux desquels on vous menace?

LÉANDRE.

Oui, voilà le sujet de ma juste frayeur.

DAMIS.

Philosophe poltron, deux beaux yeux te font peur!
Qu'ils m'attaquent, morbleu! mon cœur ferme, immobile
Sauroit y résister, quand ils seroient dix mille.

LÉANDRE.

Toutefois Arténice avoit su le toucher.

DAMIS.

Oh! je n'ai là-dessus rien à me reprocher.

Quand j'ai senti mon ame au point d'être réduite,
J'ai pris, très-bravement, le parti de la fuite.

LÉANDRE.

Mais, si par aventure (écoutez bien ceci)
Arténice venoit vous relancer ici,
Pour essayer sur vous le pouvoir de ses charmes,
N'en sentiriez-vous pas de secrètes alarmes?

DAMIS.

Moi! non; je suis en garde, on ne peut m'approcher.
Le cœur d'un philosophe est dur comme un rocher.
Mais pourquoi, vainement, rappeler Arténice?
Avez-vous, autrefois, soupiré pour Clarice?

LÉANDRE.

Oui; voilà le secret que je tenois caché,
Et qu'en dépit de moi vous m'avez arraché.
Clarice m'a frappé, malgré son caractère,
Qui, dès que je la vis, eut de quoi me déplaire.
Pour ses airs étourdis, son indiscrétion,
Pour son ton décisif, je pris aversion;
Et son caquet bruyant, quoique vif, agréable,
Me parut, je l'avoue, un vice insupportable;
Mais surtout à son âge, où la simplicité
Est le riche ornement d'une jeune beauté.
Cependant (admirez l'effet de mon étoile,
Et comme, sur nos yeux, l'amour sait mettre un voile!)
Aux défauts de Clarice, enfin accoutumé,
Je ne les sentis plus, même je les aimai:
Mais sa distraction l'empêcha de connoître
Que, de mon foible cœur, je n'étois plus le maître;

Et moi, piqué de voir que sur ma passion
L'ingrate témoignât si peu d'attention,
Je cherchai le secours d'une prompte retraite,
Et la fuite empêcha mon entière défaite.
Sans l'absence, je sens que j'aurois succombé.
Jugez dans quel péril me voilà retombé.

DAMIS.

Armé du plein pouvoir que donne la sagesse,
Vous êtes au-dessus de l'humaine foiblesse,
Vous êtes absolu, souverain comme moi.

LÉANDRE.

Moi, souverain!

DAMIS.

Oui, vous. Le sage est un grand roi,
Roi de ses passions, bravant celles des autres;
Voilà quels sont mes droits, voilà quels sont les vôtres.

LÉANDRE.

Les miens! Ah! plût au ciel que cela fût ainsi!

SCÈNE V.

LÉANDRE, DAMIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Je viens vous avertir qu'il vous arrive ici
Nombreuse compagnie.

LÉANDRE.

Oui, Lisidor, Clarice.

LA FLEUR.

Et de plus, Araminte, et sa fille Arténice.

DAMIS, en tressaillant.

Arténice !

LA FLEUR.

Oui, Monsieur ; et je viens de les voir.

LÉANDRE, à la Fleur.

C'est assez. A l'instant j'irai les recevoir.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, DAMIS, qui rêve profondément.

LÉANDRE.

Grand roi, vous vous taisez !

DAMIS.

L'étonnante nouvelle !
Arténice en ce lieu ! Pourquoi ? Qu'y cherche-t-elle ?

LÉANDRE, en souriant.

Vous.

DAMIS.

Si je le croyois ; mon cher Léandre...

LÉANDRE.

Hé bien ?
Dites, que feriez-vous ?

DAMIS.

Ma foi ; je n'en sais rien.
J'irois.... Je lui dirois.... que sur les grandes ames,
L'amour.... Non, la raison.... Maudites soient les femmes !
Je ne sais où j'en suis.

LÉANDRE.

Vous vous moquez, je croi.
L'homme revient déjà. Qu'est devenu le roi ?

DAMIS.

Le roi s'est éclipsé ; mais il va reparoître ;
A mes sens étonnés, il va parler en maître ;
Reprendre son empire et sa noble fierté ;
Et, des mains du tyran, sauver ma liberté.

LÉANDRE.

Mais, vous souvenez-vous des charmes d'Arténice ?

DAMIS.

Ah! si je m'en souviens ? Trop bien, pour mon supplice.

LÉANDRE.

Vous l'aimez donc encor ?

DAMIS.

Qui, moi ? Non, je la hais.
Même j'ai fait serment de ne la voir jamais :
Je vous déclare, au moins, que je fuirai sa vue.

LÉANDRE.

Vous blâmiez mes frayeurs ; et votre ame est émue ?

DAMIS.

Oui, je sens, malgré moi, des battemens de cœur...

LÉANDRE, *vivement.*

Philosophe poltron ! deux beaux yeux te font peur !
Armé du plein pouvoir que donne la sagesse,
N'es-tu pas au-dessus de l'humaine foiblesse ?
Graves Stoïciens, votre pompeux jargon,
Ne peut, dans le péril, sauver votre raison.
Votre sage est un roi, selon vos hyperboles,
Plus petit en effets, qu'il n'est grand en paroles :
Dès que les passions osent se révolter,
Ce roi, tout grand qu'il est, ne sauroit les dompter.

DAMIS.

Venez, venez le voir les mettre en esclavage.

LÉANDRE.

Ami, soyez modeste, et je vous croirai sage.

DAMIS.

Arténice est ici ; je m'en vais la trouver.
C'est peu d'en triompher, je prétends la braver.

LÉANDRE, *en riant.*

Vous aviez fait serment d'éviter sa présence.

DAMIS.

A la seule raison, et non pas à l'absence,
Je veux devoir la gloire où j'aspire en ce jour.
Vous apprendrez de moi comme on brave l'amour.

LÉANDRE.

Peut-être j'apprendrai que celui qui le brave,
Est celui qui devient le plutôt son esclave.
Ne le défiez pas, il se rira de vous.

DAMIS.

Pour me mettre à jamais à l'abri de ses coups,
Je vais faire, sur l'heure, un serment effroyable.
Amour! Maudit Amour! Tyran abominable!
Je jure, par ton arc, tes flèches, ton carquois,
De me pendre, plutôt que de suivre tes loix.

LÉANDRE.

Moi, sans faire à l'amour cette fière apostrophe,
Je lui vais opposer le cœur d'un philosophe,
Qui déteste l'attrait d'un savoureux poison,
Mais qui présume peu de sa foible raison.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, seul.

HEUREUSEMENT pour moi, je n'ai point vu Clarice.
Tâchons de m'affermir au bord du précipice
Qu'à mes yeux éblouis l'amour va présenter :
Si j'en crois ma raison, je saurai l'éviter;
Si j'écoute mon cœur, ma chute est infaillible.
Après six mois d'absence il doit être insensible,
Il le doit; mais au trouble, aux frayeurs qu'il ressent,
Je ne le vois que trop, le péril est pressant.
Enfin, j'aimai Clarice; oui. L'aimerois-je encore?
Cela se pourroit bien. Mais, pourquoi ? Je l'ignore.
Comment puis-je l'aimer, je ne l'estime pas ?
Qu'importe ? C'est le cœur qui juge des appas :
Quand il a décidé, la raison a beau dire,
Il ne peut résister à l'aimant qui l'attire.
Si, malgré la raison, l'amour séduit le cœur,
L'amour est donc l'effet d'une aveugle fureur.
Très-aveugle, il est vrai ; mais la philosophie
Saura m'en préserver. Malheur à qui s'y fie !
En vain contre les sens elle élève sa voix :
L'amour, c'est la nature, elle exerce ses droits.
Le plus grand ignorant, le plus grand philosophe,
Tout bien considéré, sont de la même étoffe :

En quoi diffèrent-ils? L'un tombe aveuglément;
L'autre, les yeux ouverts, tombe aussi lourdement.
Comment pourrai-je donc éviter ma défaite?
Il faudra batailler. J'ai goûté la retraite;
Opposons ses douceurs aux charmes de l'amour.
Clarice a des défauts, mettons-les au grand jour;
A les faire éclater employons notre adresse;
Et, surtout, voyons-les des yeux de la sagesse.
L'amour me les cachoit; elle les grossira;
Et peut-être qu'enfin elle me guérira.

SCÈNE II.

LÉANDRE, POLÉMON, LISIDOR.

POLÉMON.

Quoi! mon fils, quand chez vous la compagnie abonde,
Vous êtes ici seul, et fuyez tout le monde!

LISIDOR.

Depuis plus d'un quart-d'heure on court pour vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver!
C'est faire voir aux gens une humeur bien sauvage!

POLÉMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage?

LÉANDRE.

A quand?

POLÉMON.

Oui.

LÉANDRE.

Je ne sais.

LISIDOR.

L'aimable compliment!

LÉANDRE.

Est-ce qu'on se marie aussi subitement?

LISIDOR.

C'est la bonne méthode.

LÉANDRE.

Elle est impertinente.
L'affaire la plus grave et la plus importante
Qu'on puisse avoir jamais, se conclut-elle ainsi ?

LISIDOR.

Et d'où venez-vous donc? Vous n'êtes pas d'ici,
Je crois. Vous êtes riche aussi bien que ma fille;
C'est tout : le reste n'est qu'une pure vétille.

LÉANDRE.

Oh bien! ce reste-là, que vous méprisez tant,
Suivant ce que je pense, est le plus important.
Il faut que les esprits, les mœurs, les caractères
Se conviennent.

LISIDOR.

Parbleu, voilà bien des mystères!

LÉANDRE.

Je veux avoir le cœur en recevant la foi :
Pour l'article du bien, c'est ma vétille, à moi.

POLÉMON.

Tout franc, il a raison. Du temps de ma jeunesse
On cherchoit le mérite autant que la richesse.
Un hymen, sans amour, paroissoit dangereux.
Quand je me mariai, j'étois fort amoureux.

LISIDOR.

Pour moi, je n'étois point amoureux de ma femme,
Lorsque je l'épousai : de plus, la bonne dame

M'aimoit encore moins. Toutefois, en dix ans,
Nous ne laissâmes pas d'avoir nombre d'enfans
Bien conditionnés. Sans se rendre incommode,
Chacun de nous pensoit et vivoit à sa mode.
Nous allions, nous venions, sans nous chercher jamais;
Et voilà le secret d'être toujours en paix.
Mes aïeux, comme moi, respectoient fort les dames;
Mais tous, de père en fils, nous n'aimons point nos femmes.
Je vois que notre mode a paru de bon sens,
Car elle a prévalu : c'est la mode du temps;
Et, jusqu'au bourgeois même, il faut que tout y vienne.

LÉANDRE.

Je jure que jamais ce ne sera la mienne.

POLÉMON.

Mais tant pis; car enfin je goûte ses raisons,
Et sens qu'on a bien fait d'abréger les façons.
Il faut qu'un bon esprit se conforme à l'usage.
L'avis du plus grand nombre est toujours le plus sage.

LÉANDRE.

L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon,
Et rarement conforme à la droite raison.
Mille faux préjugés entraînent le vulgaire,
Qui marche aveuglément dans la route ordinaire;
Et qui, sans réfléchir sur le parti qu'il prend,
Croit ne point s'égarer quand il suit le torrent.
Contre des préjugés, un bon esprit en garde,
Sur la foi du public jamais ne se hasarde;
De l'exacte raison il consulte la voix;
Elle seule l'éclaire et lui dicte des loix.
Et que dit la raison touchant le mariage?

Que de deux cœurs unis c'est un saint assemblage
Que forment de concert l'amour et la vertu.
Tel est mon sentiment, aujourd'hui combattu
Par l'attrait odieux d'un intérêt sordide.
A ce lien sacré, c'est ce dieu qui préside,
Et qui fait un commerce infâme et malheureux,
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

POLÉMON.

Ma foi, c'est fort bien dit : voilà comme je pense.
Vous devez m'obéir, mais je vous en dispense;
Car vous êtes, au fond, plus éclairé que nous.
Mon grand-père autrefois me parloit comme vous.
Il faut en revenir aux anciennes rubriques.

LISIDOR.

Moi, je méprise fort ces maximes gothiques.
Chacun vit pour son siècle, et doit s'y conformer.
Le beau prédicateur qui veut nous réformer!
Ce jargon précieux n'est que pédanterie.
Mais qui doit de vous deux commander, je vous prie?

POLÉMON.

C'est moi, sans contredit.

LISIDOR, en souriant.

Vous?

POLÉMON.

N'est-il pas mon fils?

LISIDOR.

Je le crois.

POLÉMON.

Mais au fond, il fait comme je fis

Quand on me proposa de songer à sa mère.
Je devins tout rêveur, et je dis à mon père...
Écoutez mon histoire, afin d'en profiter;
Je ne mettrai qu'une heure à vous la raconter.

LISIDOR.

Qu'une heure! Y pensez-vous? Laissez là votre histoire,
Ou je m'en vais.

POLÉMON.

Tout doux.

LISIDOR.

Croit-on m'en faire accroire?
Tous ces beaux argumens ne sauroient m'imposer.
Je soutiens qu'un bon fils ne doit point s'opposer,
Sous des prétextes vains, à ce qu'un père ordonne;
Qu'en fait de mariage, il faut qu'on s'abandonne
Au choix de ses parens, et surtout au hasard,
Qui dans l'événement a la meilleure part,
Et qui, le plus souvent, contre toute apparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre prévoyance.

POLÉMON.

Il est vrai; je comprends cette maxime-là.
(à Léandre.)
Qu'avez-vous, s'il vous plaît, à répondre à cela?

LÉANDRE.

Qu'il faut être imprudent, étourdi, téméraire,
Pour commettre au hasard une si grande affaire.
Je sais bien qu'aujourd'hui la personne n'est rien,
Et qu'il est du bon air de ne songer qu'au bien
Mais un homme d'honneur qui pense, qui raisonne,
A peu d'égard au bien, et songe à la personne;

Parce qu'il veut trouver son plaisir, son bonheur
Dans celle à qui sa foi doit engager son cœur.

POLÉMON, à Lisidor.

Il n'a pas tort, au moins. J'admire sa sagesse.

LISIDOR, à Polémon.

Ne rougissez-vous point d'avoir tant de foiblesse?
Il n'est plus question ici de raisonner.
C'est à lui d'obeir, comme à vous d'ordonner.
Allez, vous ne savez ce que c'est qu'être père.

POLÉMON.

Corbleu ! pardonnez-moi. Je suis ferme et sévère ;
Rien ne peut empêcher ma résolution,
Quand je suis bien certain de mon intention.
(à Léandre.)
Vous allez voir. Pour vous j'ai fait choix de Clarice;
Plus de raisonnemens; je veux qu'on m'obéisse.

LÉANDRE.

Ne précipitons rien.

POLÉMON.

C'est un point résolu...
(à Lisidor.)
Vous voyez que je suis sur le ton absolu.

LISIDOR.

Que Dieu vous y maintienne.

POLÉMON.

Oh ! je vous en assure.
L'affaire est convenable, et je veux la conclure.

LÉANDRE.

A Clarice tous deux vous engagez ma foi,
Sans savoir si son cœur est disposé pour moi.

LISIDOR.

Que cela soit ou non...

LÉANDRE.

Elle me hait, peut-être.
Donnez-nous tout au moins le temps de nous connoître.

POLÉMON.

Je reviens à cela.

LISIDOR.

Vous m'impatientez.
Peut-on en un moment avoir cent volontés?

POLÉMON.

Il faut bien compatir à sa délicatesse,

(à Léandre.)

Et savoir... Mais on vient. Voici votre maîtresse.

LISIDOR.

Nous allons emmener et ma nièce et ma sœur,
Pour vous laisser tous deux.

LÉANDRE, à part.

Allons, ferme, mon cœur.
Notre ennemi paroît; tâchons de nous défendre.

SCÈNE III.

CLARICE, ARTÉNICE, ARAMINTE, LÉANDRE, LISIDOR, POLÉMON.

LISIDOR.

Ma fille, approchez-vous, et saluez Léandre.

CLARICE, entre brusquement et regarde le salon.

C'est donc là ce salon que l'on m'a tant vanté?

ARAMINTE.

Oui, tout m'y paroît riche et d'un goût enchanté.

CLARICE.

(à Léandre.)

Il est assez joli. Monsieur, votre servante.
Mon arrivée ici vous paroît surprenante;
Mais mon père a voulu que je vinsse vous voir.

LÉANDRE.

Je me tiens trop heureux de vous y recevoir.

CLARICE.

De peur de m'ennuyer, j'amène compagnie.

ARTÉNICE, à Araminte.

Ce début est poli !

ARAMINTE.

La petite étourdie!

LÉANDRE, à Clarice.

Votre précaution m'oblige infiniment.

CLARICE.

Ma tante, répondez à ce doux compliment.

ARAMINTE.

Ma nièce, cet avis n'étoit pas nécessaire.

(à Léandre.)

Je m'en vais vous tenir un discours bien sincère.
J'avois de vous revoir un extrême desir;
Mais il faut vous chercher pour avoir ce plaisir.
Ainsi, vous permettrez que je sois indiscrète,
Jusqu'au point de venir troubler votre retraite,
Et que...

LÉANDRE.

C'est lui prêter de nouveaux agrémens,
Madame; et je vous dois mille remercîmens.

ARAMINTE.

Voici ma fille; il faut que je vous la présente.

CLARICE, à Léandre.

Faites-lui grand accueil, car c'est une savante.
Profitez gravement de ces momens heureux;
Et pour l'amour du grec embrassez-vous tous deux.

ARTÉNICE, reculant.

Ma cousine me veut donner un ridicule,
Mais il est mal fondé.

CLARICE.

Comme elle dissimule!
Pourquoi tant de façons? Sachez qu'il n'est rien tel
Que de se présenter dans tout son naturel.

ARTÉNICE, à Léandre.

Je vous jure, Monsieur, que je suis ignorante
Autant que je le dois.

CLARICE.

Elle est un peu pédante;
Mais elle a de l'esprit, je suis sa caution;
Et vous pouvez compter sur ma décision.

ARAMINTE.

Ma nièce, taisez-vous, ou changez de langage.

CLARICE.

Ma tante, on doit parler quand on est à mon âge.

ARAMINTE.

Non, ma nièce, à votre âge on ne doit qu'écouter.

CLARICE.

A mon âge tout sied. Sans vouloir me vanter,
Je sais ce qui convient. Je mettrai mon étude,
Quand j'aurai cinquante ans, à bien jouer la prude.

ARAMINTE.

Ce discours...

ARTÉNICE.

Eh! Madame, il faut lui pardonner.
Son indiscrétion doit peu vous étonner.

(à Clarice.)

Vous pouviez nous sauver cette brusque incartade,
Ma cousine.

LISIDOR, à Araminte.

Allons faire un tour de promenade.

(à Léandre.)

Nous suivez-vous?

LÉANDRE.

Monsieur, j'ai quelque affaire ici.

POLÉMON, à son fils.

Vous restez?

LÉANDRE.

Oui.

LISIDOR.

Clarice.

CLARICE.

Hé bien?

LISIDOR.

Restez aussi.

CLARICE.

Mais pourquoi?

LISIDOR.

Vous avez quelque chose à vous dire.

LÉANDRE.

Nous? Point du tout.

POLÉMON.

Si fait.

LÉANDRE, à part.

Oh! quel cruel martyre!

SCÈNE IV.

LÉANDRE, CLARICE.

CLARICE.

Nous voilà tête-à-tête. Hé bien, que dirons-nous?

LÉANDRE.

Je ne le sais pas trop.

CLARICE.

Je le sais moins que vous.
Ma présence a le don de vous rendre immobile.

LÉANDRE.

Il s'en faut pourtant bien que je ne sois tranquille.

CLARICE, bâillant à demi.

O le triste séjour! Je meurs déjà d'ennui.

LÉANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

CLARICE.

Je n'ai vu d'aujourd'hui
Que des bois, des ruisseaux, des fleurs, de la verdure.
Quelle fadeur! Comment est-ce que l'on y dure?

LÉANDRE.

Quoi! les ruisseaux, les bois, la verdure, les fleurs,
Cet air pur...

CLARICE.

Tout cela me donne des vapeurs.

LÉANDRE.

La campagne offre aux yeux miracles sur miracles.
Est-il dans l'univers de plus charmans spectacles?

CLARICE.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

Quels sont-ils?

CLARICE.

Quels sont-ils? L'opéra,
Le bal, la comédie, enfin ce qu'on voudra;
Tout amuse à Paris. Mais pour votre campagne,
Tout ce que l'on y voit, le dégoût l'accompagne.

LÉANDRE.

Pour moi, j'y trouve tout; jeux, spectacles, plaisirs,
Et sitôt que j'y suis, je n'ai plus de desirs.

CLARICE.

Moi, je n'y trouve rien, car rien ne m'y contente.

LÉANDRE.

Peut-être votre cœur la trouveroit riante
Près de l'heureux mortel dont il seroit charmé.
Le cœur se plaît partout avec l'objet aimé.

CLARICE.

La campagne pour moi n'en seroit pas moins fade.
L'amant le plus aimé m'y paroîtroit maussade.
Il y rendroit mon cœur et mes yeux assoupis.

LÉANDRE.

Mais un mari, peut-être...

CLARICE.

Un mari? Cent fois pis.

LÉANDRE.

L'aveu n'est point fardé.

CLARICE.

C'est la vérité pure.

LÉANDRE.

Oui, vous parlez du ton que parle la nature.
Mais, puisque vous avez tant de sincérité,
Contentez, s'il vous plaît, ma curiosité.

CLARICE.

Soit. Quelle question avez-vous à me faire?

LÉANDRE.

Voici le fait.

CLARICE.

Voyons.

LÉANDRE.

Entre nous, votre père
Vous a-t-il dit pourquoi l'on vous amène ici?

CLARICE, *en riant.*

A propos, je l'avois oublié.

LÉANDRE.

Grand merci.
La fleurette est touchante. Y pensez-vous, Madame?

CLARICE.

Oui, je pense qu'on veut que je sois votre femme.

LÉANDRE.

Et vous, que voulez-vous?

CLARICE.

Moi? tout ce qu'on voudra;
Et je déciderai comme on décidera.
Car, en fait de mari, je crois que l'un vaut l'autre.

LÉANDRE.

Pas toujours. Mais enfin, si je deviens le vôtre?

CLARICE.

Si vous le devenez... je m'en consolerai.

LÉANDRE.

Fort bien. Et savez-vous ce que j'exigerai?

CLARICE.

Mais vous exigerez que je vive à ma mode.

LÉANDRE.

Oui! vous vous flattez donc que je serai commode?
Dites-le franchement.

CLARICE.

Mais, après tout, je crois
Que vous ne voudrez pas être un mari bourgeois.

LÉANDRE.

Pardonnez-moi; bourgeois, et très-bourgeois, Madame.
J'aurai même le front...

CLARICE.

De quoi?

LÉANDRE.

D'aimer ma femme.

CLARICE.

Oh! tant qu'il vous plaira. Mais, vraisemblablement,
Vous ne l'avoûrez pas.

LÉANDRE.

Qui? moi! Publiquement.

CLARICE.

Vous serez donc jaloux?

LÉANDRE.

Oui, si j'ai lieu de l'être.

CLARICE.

Et vous vous garderez, au moins, de le paroître?

LÉANDRE.

Pourquoi, si je le suis?

CLARICE.

On se rira de vous.

LÉANDRE.

On ne doit point du tout rougir d'être jaloux;
Mais rougir de donner matière à jalousie.
Je vois l'étonnement dont votre ame est saisie.

CLARICE.

Un homme du grand monde et de condition,
Vouloir aimer sa femme! Oh, quelle vision!

LÉANDRE.

Vous ne comprenez pas cette délicatesse.
Dans ma femme, en un mot, je veux une maîtresse.

CLARICE.

Eh fi! vous vous moquez. Cela ne se peut pas.

LÉANDRE.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

CLARICE.

C'est qu'on suit pas à pas
Une maîtresse.

LÉANDRE.

Hé bien! je pourrai, ce me semble,
Vous suivre où vous irez?

CLARICE.

On nous verroit ensemble
Aux spectacles, au cours? Ah! cela seroit beau!

LÉANDRE.

Je sais bien qu'aujourd'hui le cas seroit nouveau;
Aussi n'est-ce pas là que je prétends vous suivre.

CLARICE.

Ah! pour un Philosophe, au moins, vous savez vivre.

LÉANDRE.

Jamais, en lieux pareils, on ne nous raillera;
Car aucun de nous deux ne les fréquentera.

CLARICE.

Nous n'irons point au cours, point à la comédie,
A l'opéra?

LÉANDRE.

Jamais.

CLARICE.

Je passerois ma vie
A vous contempler?

LÉANDRE.

Oui.

CLARICE.

Le joli passe-temps!
Vous me promettez là d'agréables instans!

LÉANDRE.

Ils le seront autant que je pourrai vous plaire.

CLARICE.

Ce sera donc ici mon séjour ordinaire?

LÉANDRE.

Nous n'en sortirons point.

CLARICE.

Vous vous moquez, je croi.

LÉANDRE.

Je serai tout à vous, vous serez toute à moi.
Car je veux que ma femme aime ma solitude;
Nous y vivrons sans trouble et sans inquiétude,
Et nous nous y ferons cent plaisirs innocens.

CLARICE.

Je crois que ces plaisirs sont toujours languissans.
Si c'est là votre plan, il n'a rien qui me tente :
Qu'il n'en soit plus parlé. Je suis votre servante.

LÉANDRE.

Je vous ai mise au fait de mes intentions,
Et ne donne ma main qu'à ces conditions.

CLARICE.

A ces conditions, je vous ouvre mon ame.
Vous vivrez peu content, si je suis votre femme.
Vous et moi, nous ferons un triste assortiment:
Songez-y bien.

LÉANDRE.

J'y songe, et c'est mon sentiment.

CLARICE, *vivement.*

Ah! que vous m'apprenez une bonne nouvelle!

LÉANDRE.

Tout de bon?

CLARICE.

Oui.

LÉANDRE.

Je vais vous servir avec zèle,
Et si bien exhorter votre père et le mien,
Madame, que jamais nous ne nous serons rien.

CLARICE.

Ce que vous dites là me flatte et me rassure :
Me le promettez-vous?

LÉANDRE.

De plus, je vous le jure.

CLARICE, lui présentant la main.

Touchez là.

LÉANDRE.

Volontiers.

SCÈNE V.

CLARICE, LÉANDRE, LISIDOR, POLÉMON.

LISIDOR, voyant qu'ils se touchent la main.

COURAGE, mes enfans!

(à Polémon.)

Enfin, ils sont d'accord, et nous voilà contens.

LÉANDRE.

Oh! oui, nous convenons...

POLÉMON.

Mon ame en est ravie.
Je n'ai jamais senti plus de joie en ma vie.

LÉANDRE, à Lisidor.

Apprenez donc, Monsieur...

LISIDOR.

Continuez tous deux,
Vous serez, dès ce soir, au comble de vos vœux.

CLARICE.

Mais un mot, s'il vous plaît. Vous saurez que Léandre...

LISIDOR.

Mon Dieu! vos actions se font assez entendre.

POLÉMON.

Sortons; ne troublons pas un si doux entretien.

LÉANDRE.

Vous croyez tout savoir, et vous ne savez rien.

LISIDOR.

Nous en savons assez pour terminer l'affaire.

(à Polémon.)

Allons tous deux dicter le contrat au Notaire.

(à Léandre.)

Tenez-vous gai, mon gendre, et dans une heure ou deux
Nous signerons tous quatre.

(Les deux vieillards sortent en s'embrassant.)

SCÈNE VI.

LÉANDRE, CLARICE.

LÉANDRE, en riant.

Ils s'en vont tout joyeux.

CLARICE, en riant aussi.

Il est vrai.

LÉANDRE, d'un air très-sérieux.

L'aventure est assez étonnante.

CLARICE, s'éclatant de rire.

Je ne puis m'empêcher de la trouver plaisante.

SCÈNE VII.

CLARICE, LÉANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE, *entrant d'un air empressé.*

Ayant su, ce matin, que vous veniez ici,
J'ai couru, j'ai volé pour m'y trouver aussi,
Madame; cependant toute ma diligence
N'a jamais pu répondre à mon impatience.

CLARICE.

Clitandre, en vérité, vous venez à propos.
Je m'ennuie à mourir.

CLITANDRE.

Quoi! les graves propos
De ce grand Philosophe ont-ils si peu de charmes?
Pour moi, j'en ai conçu les plus vives alarmes.
J'ai cru que votre cœur, dès les premiers momens,
Ne pourroit résister à tous ses argumens.
Rien n'est plus dangereux qu'un argument, Madame;
Cela va droit au cœur, cela chatouille l'ame.

CLARICE.

Je n'ai pas le talent d'en connoître le prix.
Mais, depuis ce matin, que fait-on à Paris?
Ah! l'aimable séjour! et que je le regrette!
On ne vit pas içi, je crois être en retraite.

CLITANDRE.

La pauvre enfant! Ma foi, vivent les gens de Cour!
Ils savent égayer le plus triste séjour;
Mais, avec vos docteurs, les plus beaux lieux ennuient:
Ils arrangent leurs mots, les tournent, les appuient:

Ils pensent en parlant, sans jamais se presser;
Mais, pour nous, nous parlons avant que de penser.

CLARICE.

Voilà le bon esprit, je n'en connois point d'autre.

LÉANDRE.

Et vous avez raison; c'est justement le vôtre.
Voyez ce galant homme, il est tout fait pour vous.
Ce seroit de quoi faire un agréable époux!

CLARICE.

Mais oui.

CLITANDRE.

Le don de plaire est toute ma science.

LÉANDRE.

Il est vrai; vous avez cet air de confiance,
De bonne opinion, qui charme une beauté.
Rien n'est si séduisant que la fatuité.
Les femmes du grand air vont vous mettre à la mode.

CLARICE, à Léandre.

Vous ne feriez point mal de suivre sa méthode.
Il n'a pas, comme vous, l'air grave, singulier;
Rien ne lui manqueroit, s'il étoit héritier.

CLITANDRE.

Oh! je le deviendrai; n'est-il pas vrai, mon frère?
Vous avez de grands biens, et ne savez qu'en faire.
Le monde vous ennuie, et vous l'ennuyez fort;
Si vous n'y renoncez, vous aurez très-grand tort.

LÉANDRE.

C'est à quoi je pensois: tous les fous me chagrinent,
Et, malheureusement, ce sont eux qui dominent:

Près des femmes, surtout, ils prennent le haut ton,
Et font partout la guerre à la pauvre raison.

CLARICE.

On leur est obligé, car elle est ennuyeuse.

(à Clitandre.)

A propos de raison, ne suis-je pas heureuse?
Vous ne le croiriez pas, on veut me marier
A Monsieur.

CLITANDRE.

Oh! cela ne se peut pas payer.
Vous, sa femme! Parbleu, l'idée est trop plaisante!

CLARICE.

Vous m'y faites songer, elle est divertissante.

CLITANDRE.

Rions-en donc tous deux.

CLARICE, riant de tout son cœur.

Nous en avons sujet:
Votre père et le mien ont formé ce projet.

(Ils rient tous deux démesurément.)

CLITANDRE.

Ils radotent, ma foi. Les gens de son étoffe...

CLARICE.

Mais nous importunons monsieur le Philosophe:
Allons rire à l'écart, et laissons-le en repos.

(Ils sortent en riant.)

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, seul.

Je devrois mépriser de semblables propos,
Et je sens cependant que je suis en colère,

Outré contre Clarice, et jaloux de mon frère...
O ciel! en quel état je suis en ce moment!

SCÈNE IX.

LÉANDRE, DAMIS.

DAMIS.

Cher Léandre, je viens avec empressement
Pour vous dire... Grand Dieu! que je hais Arténice!

LÉANDRE.

Pourquoi donc?

DAMIS.

Elle vient de me mettre au supplice.

LÉANDRE.

Et comment?

DAMIS.

Nous venons d'avoir un entretien
Où j'ai sondé son cœur et son esprit.

LÉANDRE.

Hé bien?
Qu'en est-il arrivé, dites-moi?

DAMIS.

La traîtresse,
Par son cœur, son esprit, son humeur, sa sagesse,
Offre en elle un objet dont la perfection
Mérite autant d'amour que d'admiration.

LÉANDRE.

Elle a tort.

DAMIS.

Comment, tort! C'est un tour effroyable,

C'est un assassinat dont elle est responsable.
Malgré l'art qu'elle emploie à cacher son savoir,
Sans affectation il se laisse entrevoir...
Avec tant d'agrément, que l'ame la plus dure
Ne pourroit... Ah ! morbleu, l'horrible créature !

LÉANDRE.

Tout horrible qu'elle est, la belle vous plaît fort.

DAMIS.

J'en suis fou. Mais aussi je la hais à la mort.
Heureusement je vois, en dépit d'elle-même,
Qu'elle m'estime fort, mais que c'est vous qu'elle aime.

LÉANDRE.

Moi?

DAMIS.

Vous.

LÉANDRE.

Vous plaisantez?

DAMIS.

Non ; j'en suis assuré.
J'ai deviné son foible, et je m'en sais bon gré.
Ami, pour me guérir, renoncez à Clarice,
Et portez votre hommage à la sage Arténice ;
J'approuverai, louerai vos transports amoureux,
Parce qu'à la vertu vous offrirez vos vœux.

LÉANDRE.

Oui, je lui porterois un tribut légitime :
Mais mon cœur ne peut être entraîné par l'estime ;
Et, ce qui met encor le comble à mon malheur,
L'objet que je méprise a captivé mon cœur.
Oui, malgré cent défauts, Clarice a su me plaire,
Quoique j'en sois haï, quoiqu'elle aime mon frère.

Je ne suis plus moi-même. Enfin (le croiriez-vous?)
J'aime avec tant d'excès... que je me crois jaloux.

DAMIS.

Jaloux?

LÉANDRE.

Par le dépit dont mon ame est saisie,
Je viens de me surprendre en cette frénésie.

DAMIS.

Vous me faites horreur.

LÉANDRE.

Je dois faire pitié,
Et me confie à vous, sûr de votre amitié.
Pour cacher mon dépit à mon frère, à Clarice,
Je vais rendre des soins à l'aimable Arténice,
Je feindrai de l'aimer.

DAMIS.

Aimez-la tout de bon,
Et vous accorderez l'amour et la raison.

LÉANDRE.

Vous le voulez? Hé bien! j'y ferai mon possible.

DAMIS.

Cependant, si l'effort vous paroît trop pénible...

LÉANDRE.

Non. Je veux le tenter. Voyons donc, dès ce jour,
Si l'estime pourra triompher de l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTÉNICE, seule.

Enfin, me voilà seule, et sans être distraite,
Je puis rêver ici. L'agréable retraite!
Ah! que deux cœurs, unis par l'hymen et l'amour,
Goûteroient de plaisirs en ce charmant séjour!
J'en ferois mon bonheur, j'en ferois mes délices.
La vertu, la raison en banniroient les vices,
Pour n'y faire régner que la tranquillité,
L'amour, la complaisance et la fidélité.
Le dégoût et l'ennui que d'autres pourroient craindre
Dans nos amusemens ne pourroient nous atteindre.
Une joie innocente en feroit l'agrément;
Ils seroient toujours vifs sans nul emportement.
A ces plaisirs, exempts de troubles et d'alarmes,
La variété même ajouteroit ses charmes;
Car, que n'invente point le desir vertueux
D'amuser ce qu'on aime, et de le rendre heureux?
D'où vient que je me fais cette agréable idée,
Et quel secret motif en ce lieu m'a guidée?
C'est ici que Léandre, exempt de passions,
Vient souvent se livrer à ses réflexions.
C'est ici que son ame et s'éclaire et s'épure,
Tantôt par le travail, tantôt par la lecture.

Que ne puis-je, en ce lieu, partager ses plaisirs?
Mais à quoi bon former d'inutiles desirs?
Une autre est destinée au bonheur que j'envie,
Et, peut-être, à troubler le repos de sa vie.
Triste réflexion pour Léandre et pour moi!
N'y pensons plus. Quel est ce livre que je voi?
C'est Horace. Je crois qu'on ne peut me surprendre,
Et je puis, sans témoins, et le lire et l'entendre.

(Elle prend le livre qui est sur la table, et s'assied dans un fauteuil. Après avoir lu bas, elle dit:)

Que cette ode est naïve! Et quelle tendre ardeur
Éclate dans ce vers, interprète du cœur!

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Oui, voilà le desir que ta vertu m'inspire,
Philosophe charmant. Je n'ose te le dire:
Mais aux muets témoins je puis me découvrir;
Arténice, avec toi, voudroit vivre et mourir.

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Juste ciel!

(Dès qu'elle entend qu'on entre, elle se lève brusquement, et jette le livre sur la table.)

SCÈNE II.

ARAMINTE, ARTÉNICE.

ARAMINTE.

D'où vous vient cette frayeur extrême!

ARTÉNICE.

Ah! Madame, est-ce vous?

ARAMINTE.

Ma fille, c'est moi-même.

ARTÉNICE.

M'avez-vous entendue en arrivant?

ARAMINTE.

Fort bien.

Vous lisiez du latin.

ARTÉNICE.

Mon Dieu! n'en dites rien.

Vous me perdrez.

ARAMINTE.

Vous? Et pourquoi donc, de grace?

ARTÉNICE.

Pourquoi? C'est qu'on sauroit que je lisois Horace.

ARAMINTE.

Puisque vous l'entendez...

ARTÉNICE.

Eh oui! voilà le mal,
On m'en feroit d'abord un crime capital;
Car on veut nous forcer toutes tant que nous sommes,
A n'étudier plus que l'art de plaire aux hommes;
Que si nous étendons nos recherches plus loin,
A nous tympaniser ils mettent tout leur soin,
Voulant faire de nous d'insipides poupées,
De la minauderie à toute heure occupées,
Et par-là nous ravir, pour nous mieux abaisser,
Les moyens qui pourroient nous apprendre à penser,
A reconnoître en nous des talens estimables,
Qui pourroient, à leurs yeux, nous rendre respectables,

Et nous faire prétendre à cette égalité
Qu'ils savent nous ôter de leur autorité.

ARAMINTE.

Ailleurs, j'approuverois votre juste scrupule;
Ici vous brilleriez sans craindre un ridicule;
Vos talens charmeroient et Léandre et Damis.
Et, pour vous dire plus, il peut m'être permis,
Autant par votre bien que par votre naissance,
De projeter pour vous l'une ou l'autre alliance.
Ouvrez-moi votre cœur. Pour être votre époux,
Entre ces deux amis, lequel choisiriez-vous?
Vous me semblez pencher en faveur de Léandre.

ARTÉNICE.

Disposée à l'aimer je saurai m'en défendre;
Ma gloire et ma raison m'en imposent la loi,
Et seroient pour Damis, s'il s'attachoit à moi.
J'estime sa candeur et sa vertu sublime,
Et l'amour, aisément, peut naître de l'estime.

ARAMINTE.

Je crois qu'il vient à nous, tâchez de le sonder;
Et, sans rien affecter, je vais vous seconder.

SCÈNE III.

ARAMINTE, ARTÉNICE, DAMIS.

DAMIS, entrant d'un air distrait et embarrassé.

Mesdames... par hasard... avez-vous vu Léandre?
Je le croyois ici.

ARAMINTE.

Je crois qu'il va s'y rendre.

DAMIS.

Je le cherche partout.

ARTÉNICE.

Peut-on savoir pourquoi ?

DAMIS.

Non vraiment.

ARTÉNICE.

Non ?

DAMIS.

Cela ne regarde que moi.

ARTÉNICE.

Oh! permis donc à vous de garder le silence.

ARAMINTE.

On ne veut point, Monsieur, vous faire violence.

ARTÉNICE.

Nous ne méritons pas d'entrer dans vos secrets.

DAMIS.

Mais nous n'en avons point.

ARTÉNICE.

Les sages sont discrets.

DAMIS.

Les sages... s'il en est, ignorent le mystère;
Car ils ne pensent rien qu'ils soient forcés de taire.
C'est aux fous à cacher ce qu'ils ont dans le cœur.

ARTÉNICE.

Ils ne le peuvent pas ; et c'est là leur malheur ;
Mais le sage se tait ; c'est là son privilége.

DAMIS, à part.

O ciel! à tant d'appas comment échapperai-je ?

ARAMINTE.

Qu'avez-vous? Vous semblez inquiet, agité.

DAMIS, d'un air très-agité.

Vous vous trompez; je suis d'une tranquillité...

ARTÉNICE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Après tout, je m'étonne
Que vous examiniez de si près ma personne.

ARTÉNICE.

Sans vous examiner, cela frappe les yeux.

DAMIS.

Soit. Mais que je sois gai, que je sois sérieux,
D'une humeur vive, sombre, inégale ou constante,
La chose, à mon avis, vous est indifférente,
Ou doit vous l'être, au moins.

ARTÉNICE.

Elle me l'est aussi.

DAMIS.

Parlez-vous tout de bon, quand vous parlez ainsi?

ARTÉNICE.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

DAMIS.

Cet aveu-là me charme.

(à part.)

J'enrage au fond du cœur.

ARTÉNICE.

N'ayez aucune alarme,
Je n'imagine rien qui vous puisse offenser.

DAMIS.

Vous m'enchantez, Madame ; et quoiqu'on pût penser
Que je n'ai pu vous voir, vous parler, vous connoître
Sans vous donner mon cœur, j'en suis encor le maître,
Et le serai toujours, malgré tous vos appas :
Mais j'aurai beau le dire, on ne m'en croira pas.

ARTÉNICE.

La chose, cependant, est assez vraisemblable.

DAMIS.

Et moi, je vous soutiens que rien n'est moins croyable.
Vous voir sans vous aimer est le dernier effort
De la sagesse humaine, et je crains qu'un transport...

ARTÉNICE.

Ne craignez point l'effet d'un trop foible mérite.

DAMIS.

Il n'a que trop de force, et c'est ce qui m'irrite.
Heureusement pour moi j'ai su m'en garantir,
Mais ce n'est pas sans peine, à ne vous point mentir.

ARTÉNICE.

L'apparence, souvent, peut tromper le plus sage.
Une folle jeunesse est tout mon apanage.

DAMIS.

Je puis, sans vous fâcher, dire que vous mentez.

ARTÉNICE, en riant.

Comment donc?

DAMIS.

Vous avez toutes les qualités
De l'âge le plus mûr, jointes à la jeunesse.
Oui, chez vous la beauté fait valoir la sagesse

La sagesse chez vous fait valoir la beauté,
Et tout conspire en vous contre la liberté.
Ce n'est pas tout encore; et votre modestie,
Pour vous mieux relever, se met de la partie.
Ah, traîtresse!

ARAMINTE.

Eh, bon Dieu! d'où vous vient ce courroux?

DAMIS.

Je suis tout hors de moi.

ARAMINTE.

De quoi vous plaignez-vous?

ARTÉNICE.

Oui.

DAMIS.

C'est un attentat que d'être trop aimable:
Je prévois que d'un meurtre elle sera coupable.
(Léandre entre sur le théâtre, et écoute sans être aperçu.)
Mon cœur... non, mon ami ne pourra résister
Au mérite étonnant qu'elle fait éclater.

ARAMINTE.

Léandre? On le destine à ma nièce Clarice.

DAMIS.

Il est vrai, mais sans doute il adore Arténice.
Son cœur, que la raison avoit rectifié,
Ce cœur, par mon exemple encor fortifié,
Elle va l'enlever à la philosophie.
C'est là ce qui m'aigrit, ce qui me mortifie.
Verrai-je, sans douleur, sa défaite aujourd'hui,
Moi, qui n'ai jamais fait un faux pas devant lui?

ARTÉNICE, à part.

Ciel ! s'il me disoit vrai, que je serois heureuse !

DAMIS.

Pourquoi venir ici, fille trop dangereuse ?
Ou pourquoi faites-vous éclater en ces lieux
Ce qui charme les sens, le cœur, l'esprit, les yeux ?
Car que vous manque-t-il pour faire la conquête
Du plus sage mortel, pour lui tourner la tête ?
Il falloit être moi pour braver tant d'appas ;
Mais Léandre, à coup sûr, n'y résistera pas.

ARTÉNICE.

Je sais qu'il n'a pour moi que de l'indifférence,
Et que sur moi toute autre auroit la préférence.

DAMIS.

Vous connoître, et vous voir d'un œil indifférent,
Cela ne se peut pas, je vous en suis garant.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, DAMIS, ARAMINTE, ARTÉNICE.

LÉANDRE, à part, sans être vu.

A tout ce que j'entends, mon homme est en déroute.

DAMIS, l'apercevant.

Ah, ah ! que faites-vous dans ce coin-là ?

LÉANDRE.

J'écoute.

DAMIS.

Vous savez donc sur quoi rouloit notre entretien ?
Il s'agissoit de vous.

LÉANDRE, en souriant.

Oh! oui, je le vois bien.

ARTÉNICE.

Il vouloit me flatter...

LÉANDRE.

Je ne feins point de dire
Que plus je vous connois, et plus je vous admire.

DAMIS, à Arténice.

Vous voyez.

LÉANDRE.

Si jamais je voulois faire un choix,
Je pourrois, sans rougir, me ranger sous vos loix.
La sévère raison avoûroit ma foiblesse.

DAMIS, à Araminte.

Avois-je tort?

LÉANDRE.

En vous j'aimerois la sagesse,
La science, l'esprit, les graces, la beauté.

DAMIS, à Léandre.

Dites mieux, vous l'aimez.

LÉANDRE.

Mon esprit enchanté
Me dit qu'à tant d'appas mon cœur devroit se rendre;
Mais mon cœur avec lui refuse de s'entendre.

DAMIS.

Comment donc?

LÉANDRE.

Son penchant ne dépend pas de nous.
(à Arténice.)
Je rougis d'un aveu si peu digne de vous,

Sans présumer pourtant qu'il puisse vous déplaire.
Mais si je suis injuste, au moins suis-je sincère.
Contre tant de vertus vous me voyez armé,
Et mon ami pour moi s'est trop tôt alarmé.

DAMIS, à Léandre, à part.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'au moins vous vouliez feindre?

LÉANDRE.

Ce seroit la tromper, je ne puis m'y contraindre.

ARTÉNICE, à Léandre.

Vous me feriez grand tort, si vous pouviez penser
Qu'un aveu si naïf eût de quoi m'offenser.
En toute occasion la vérité m'enchante,
Et je l'aime encor mieux fière, désobligeante,
Qu'un mensonge flatteur, dont le miel empesté
Par un cœur délicat est toujours détesté.

DAMIS, prenant la main d'Arténice avec transport.

Trop aimable Arténice, est-il donc bien possible
Que Léandre pour vous se montre peu sensible?
Ah! s'il avoit mes yeux, que ne feroit-il pas
Pour être possesseur de vos divins appas?
Oui, si j'étois Léandre, esclave de vos charmes,
Je ferois mon bonheur de leur rendre les armes.
De vos yeux enchanteurs j'aimerois le poison.
Je leur sacrifierois... jusques à ma raison,
Qui, bien loin de rougir d'un si noble esclavage,
Croiroit, en vous cédant, éclater davantage.

(Il se jette à ses genoux.)

Que vous dirai-je enfin? Tombant à vos genoux,
Je ferois vœu de vivre et de mourir pour vous.

ARTÉNICE.

Ah! Damis, quel transport!

DAMIS, *se relevant de sang-froid.*

Je parle pour Léandre,
Ce n'est qu'une leçon. N'allez pas vous méprendre.

LÉANDRE, *riant de tout son cœur.*

La leçon est fort bonne et me réjouit fort.

ARAMINTE.

Mais Léandre, après tout, vous avez très-grand tort.
Croyez-vous Arténice indigne de vous plaire,
De fixer votre cœur?

LÉANDRE, *reprenant son sérieux.*

Ah! Madame, au contraire,
Je voudrois pour jamais le lui pouvoir donner.

ARAMINTE.

De quoi riez-vous donc?

LÉANDRE.

Daignez me pardonner.
Je ris de voir un sage en proie à sa foiblesse,
Et sous le nom d'un autre exprimer sa tendresse.

DAMIS, *à Léandre, à part.*

Te tairas-tu, bourreau?

LÉANDRE, *à Araminte.*

Pour sortir d'embarras,
Sachez...

DAMIS.

Qu'il va mentir.

LÉANDRE.

Non.

DAMIS.

Ne le croyez pas.

ARAMINTE.

J'entends du bruit. On vient.

DAMIS, à part.

Grace au ciel, c'est Clarice,
Elle va me tirer du bord du précipice.

SCÈNE V.

CLARICE, ARTÉNICE, ARAMINTE, LÉANDRE,
DAMIS, CLITANDRE, LA FLEUR.

CLARICE entre, tenant Clitandre sous le bras.

Je suis lasse à mourir. Reposons-nous un peu.

LÉANDRE.

Des siéges.

CLARICE, après que tout le monde est assis.

Maintenant il faut nous mettre au jeu.
Laquais!

LA FLEUR.

Que vous plaît-il?

CLARICE.

Des cartes. L'imbécile!
Il ouvre de grands yeux, et demeure immobile.
Des cartes, vous dit-on. Vous plaît-il de courir?

LA FLEUR.

Mais... nous n'en avons point.

CLARICE.

Ah! c'est pour en mourir.
Point de cartes céans! Oh! quelle barbarie!

LA FLEUR.

Voulez-vous des échecs?

CLARICE.

Belle galanterie!
Des échecs!

CLITANDRE, à Léandre.

Par ma foi, je suis honteux pour vous.
Des échecs!

DAMIS.

Pourquoi non? Ils nous amusent, nous.

LÉANDRE.

Si j'eusse pu prévoir une telle visite,
Je me serois pourvu...

CLITANDRE, d'un ton railleur.

Les gens d'un haut mérite
Ne daignent s'abaisser jusqu'aux jeux de hasard:
A leurs amusemens l'esprit a toujours part.

CLARICE.

Quand l'esprit est partout, il rebute, il ennuie.

CLITANDRE, en se balançant dans son siége.

Çà, Messieurs, dissertez.

CLARICE.

Vous voulez que j'essuie
Leurs froids raisonnemens? Disserte qui voudra:
Mais, pour nous, médisons; cela m'amusera.

CLITANDRE.

Allons.

DAMIS.

L'amusement me paroît méritoire.

ARAMINTE, à Clarice.

Vous êtes très-caustique, et vous en faites gloire.
Croyez-moi; c'est, ma nièce, un dangereux métier.

CLARICE.

Je médis en public, vous en particulier:
N'est-il pas vrai, ma tante?

CLITANDRE, en éclatant de rire.

Excellente saillie!

CLARICE.

Quelque jour, comme vous, modeste, recueillie,
J'appuîrai gravement mes traits sur le prochain:
Pour les faire, en douceur passer de main en main,
Je saurai les couvrir d'un dehors charitable;
Et ma malice même aura l'air respectable.
Aujourd'hui que je suis au plus beau de mes ans,
Je dis, le front levé, ce que je sais des gens:
S'en fâche qui voudra, pourvu que je m'amuse.
J'ai pour moi les rieurs, et mon âge m'excuse.

CLITANDRE, à Clarice.

C'est fort bien répliqué. Je vous admire, au moins.

CLARICE.

Tant mieux. A me louer employez tous vos soins.
Voici de bonnes gens qui me font une mine...

CLITANDRE.

Votre esprit les assomme.

ARTÉNICE.

Après tout, ma cousine,
Croyez-vous qu'à notre âge il sieye infiniment
De raisonner sur tout sans nul ménagement?

ARAMINTE.

Vous vous croyez plaisante, et votre esprit s'admire;
Mais vous scandalisez ceux que vous faites rire.

DAMIS.

Pour avoir de l'esprit, on n'a qu'à critiquer;
On l'accorde aisément à qui veut tout risquer.

LÉANDRE.

Le monde aux médisans prodigue la louange,
Il est vrai; mais aussi quelquefois il se venge:
Il les hait, il les craint; et leur esprit pervers
Tôt ou tard les expose à de tristes revers.

ARTÉNICE.

Croyez-moi, ma cousine, une humeur sérieuse,
Modeste, sans aigreur....

CLARICE.

Voilà ma précieuse
Qui préfère toujours la morale à l'esprit;
Et qui se scandalise aussitôt que l'on rit.
Ces gens de cabinet ont l'humeur si sauvage,
Qu'ils se choquent d'abord du moindre badinage:
Ils ne savent jamais parler que sur un ton.
Jugez s'ils sont plaisans, ils ont toujours raison.

CLITANDRE.

En effet, est-ce là pour se rendre agréables?
Rien n'est plus assommant que les gens raisonnables.

DAMIS, à Clitandre.

Voilà de quoi jamais on ne vous taxera.

CLARICE.

Et voilà ce qui fait que toujours il plaira.

CLITANDRE, à Clarice.

Voyez-vous ces docteurs? Que le ciel me confonde,
S'ils savent seulement les élémens du monde.

ARTÉNICE, à Clitandre.

Du monde qui vous plaît, et que vous amusez,
Grace à leur bon esprit, ils sont désabusés;
Mais, dès qu'ils le voudront, ils sauront l'art de plaire:
Ils n'ont qu'à retomber dans la route vulgaire,
Quitter cet air sensé qui leur convient si bien,
Parler toujours bien haut, sans jamais dire rien;
Faire les étourdis, s'habiller à la mode,
Et bannir la raison, puisqu'elle est incommode...

CLITANDRE, à Clarice.

A nous la balle. Il faut soutenir le parti.

CLARICE.

L'art de plaire est un don qui n'est pas départi
A gens de notre espèce : il faut que la nature
Ait, pour cela d'abord, dessiné la figure.

CLITANDRE.

Comme la mienne.

CLARICE.

Il faut certain je ne sais quoi
Que l'art ne donne point.

CLITANDRE.

Et que l'on trouve en moi.

CLARICE, à Arténice.

Vous, par exemple, vous, vous êtes fort jolie :
Mais vous avez des traits qui n'ont point de saillie.
Il vous manque les dons que l'on doit rassembler...

LÉANDRE, à Clarice.

Il ne vous manque, à vous, que de lui ressembler.

CLARICE.

Ceci n'est pas mauvais. Expliquons-nous, de grace,
Comment vous voudriez que je lui ressemblasse?

LÉANDRE.

Oui; vous seriez parfaite.

ARTÉNICE, à Clarice.

Il se moque de moi.

CLARICE.

En doutez-vous?

LÉANDRE.

Je parle ici de bonne foi.
(à Arténice.)
Si je vous louois moins, je croirois faire un crime.
En inspirant l'amour, vous inspirez l'estime;
Au lieu que nous voyons cent belles chaque jour,
Qui détruisent l'estime en inspirant l'amour.

CLARICE, à Clitandre.

Voilà notre savante au comble de sa joie,
Pour de fades douceurs que Monsieur lui renvoie.

ARTÉNICE.

Non, je prends ces discours tout comme je le dois.

ARAMINTE, à Clarice.

Elle n'est point savante, on vous l'a dit cent fois.

LÉANDRE.

Moi, je sais qu'elle l'est, sans oser le paroître;
Et c'est comme à son sexe il est permis de l'être.
Vous joignez, Arténice, aux traits de la beauté,
Le savoir, le bon cœur, et la solidité:

Votre esprit s'est orné pour avoir plus de force ;
Mais les graces n'ont point avec vous fait divorce :
Vous avez évité le pédantesque orgueil,
Qui de toute savante est si souvent l'écueil.
Enfin, vous méritez que chacun vous admire,
Mais vous ne souffrez pas qu'on ose vous le dire ;
Et c'est dans votre sexe un trait si singulier,
Que, pour lui faire honneur, on doit le publier.

ARTÉNICE.

Cet éloge est trop fort.

CLARICE.

Il sent un peu l'école.
(en se levant brusquement.)
Je vous laisse, Messieurs, aux pieds de votre idole.
Pour moi, qui n'ai pas l'art de plaire aux grands esprits,
Je vais me disposer à regagner Paris.
Me suivrez-vous, Clitandre ?

CLITANDRE.

Ah ! jusqu'au bout du monde.

CLARICE.

Venez ; vous n'avez pas la science profonde
Qui brille en ces Messieurs : mais, sans vous mépriser,
Vous en savez plus qu'eux ; vous savez m'amuser.

CLITANDRE.

Oh ! je n'en doute point.

CLARICE.

Messieurs, notre ignorance
Baise humblement les mains à la haute science.
(Clitandre emmène Clarice.)

ARAMINTE, à Léandre.

Un si brusque départ ne convient nullement;
Et je vais, si je puis, y mettre empêchement.

(Arténice, en sortant, fait une révérence gracieuse à Léandre, qui y répond en souriant ; ce qui fait prendre à Damis un air très-sérieux.)

SCÈNE VI.

LÉANDRE, DAMIS.

LÉANDRE.

Eh bien! vous avez vu comme, aux yeux de Clarice,
J'ai pris très-vivement le parti d'Arténice.

DAMIS, d'un ton brusque.

Très-vivement, sans doute.

LÉANDRE.

Êtes-vous satisfait
De mes expressions?

DAMIS, d'un air agité.

Je le suis en effet.

LÉANDRE.

N'êtes-vous pas charmé de mon indifférence
Pour Clarice?

DAMIS, froidement, et sans le regarder.

Très-fort.

LÉANDRE.

Et de la préférence
Que j'ai donnée à l'autre?

DAMIS.

Eh oui! si vous voulez.

LÉANDRE.

Comment donc, si je veux? De quel ton vous parlez?
Après tout, j'en ai dit tout ce qui s'en peut dire.

DAMIS, d'un ton de colère.

Je ne le sais que trop. Qu'avez-vous donc à rire?

LÉANDRE.

Examinez-vous bien; n'êtes-vous pas jaloux?

DAMIS, d'un air piqué.

J'ai lieu de l'être, au moins.

LÉANDRE.

Allez, rassurez-vous :
J'ai fait voir à quel point j'estimois Arténice;
Mais sans autre dessein que d'abaisser Clarice.

DAMIS.

Vous me supplanterez, vous vous l'êtes promis.

LÉANDRE.

Qui? Moi!

DAMIS.

Vous ménagez joliment vos amis!

LÉANDRE.

Êtes-vous sérieux?

DAMIS.

Laissons cette matière.

LÉANDRE.

Mais c'est par votre avis, même à votre prière,
Que j'ai pris le parti...

DAMIS.

Vous avez très-bien fait;
J'ai grand tort de me plaindre, et je suis satisfait.

LÉANDRE.

Ah! cessez de tenir un discours aussi vague,
Et dites-moi...

DAMIS, brusquement, et d'un air furieux.

Bonjour.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, seul.

Le pauvre homme extravague;
Sa folie est montée au suprême degré.
Quoi! le meilleur esprit est sitôt égaré!
Voilà Damis jaloux, brusque, injuste, intraitable:
Mais moi qui parle, moi, suis-je plus raisonnable?
Examinons un peu dans quel état je suis.
Pour me vaincre, il est vrai, je fais ce que je puis;
Mais, plus j'y fais d'efforts, plus mon amour augmente,
Et Clarice, à mes yeux, est toujours plus charmante:
Sitôt que je la vois, mon ame s'attendrit;
Jusques dans ses mépris je trouve de l'esprit.
Au fort de mon dépit, ses traits vifs me désarment,
Et sa déraison même a des graces qui charment.
Dans son égarement mon cœur s'est confirmé.
Ah! lâche que je suis, j'aime, et sans être aimé!
Non, d'un si fol amour je prétends me défaire.
Ingrate! je connois le moyen de te plaire;
Et, s'il me réussit, je deviens mon vainqueur.
Je veux voir si je puis m'assurer de ton cœur,
En feignant de changer de mœurs et de langage;
Et je vais être fou, pour devenir plus sage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIDOR, POLÉMON.

POLÉMON.

Quoi donc! si brusquement retourner à Paris,
Nous quitter de la sorte!

LISIDOR.

En êtes-vous surpris?

POLÉMON.

Qui ne le seroit pas?

LISIDOR.

Vous avez tort de l'être.

POLÉMON.

Quelle en est la raison? Faites-la-moi connoître.

LISIDOR.

La raison? La voici, puisqu'il faut parlet net.

POLÉMON.

Voyons donc.

LISIDOR.

Votre fils n'est bon qu'au cabinet,
Qu'à faire un vain amas de maximes frivoles
Parmi cent vieux bouquins dont il fait ses idoles.
Je veux un gendre propre à la société:
Et j'aimerois bien mieux un sot, un hébêté,

Mais bon-homme d'ailleurs, et d'un esprit commode,
Qu'un esprit singulier qui veut changer la mode,
Qui veut tout réformer sur un plan tout nouveau,
Et renfermer sa femme au fond de son château.
Ma fille, très-peu faite à ce genre de vie,
Sous les lois d'un pédant ne peut être asservie :
Je lui cherche un mari conforme à son humeur,
Et veux un galant homme, et non pas un docteur.

POLÉMON.

Mon fils est philosophe, et l'est trop pour Clarice,
J'en demeure d'accord. Mais rendons-nous justice :
Si mon fils dans l'humeur a trop d'austérité,
Votre fille en fait voir trop peu de son côté :
Et, s'il faut m'expliquer d'une façon naïve,
Je trouve qu'à son âge elle est bien décisive,
Bien brusque et volontaire, et pour moi...

LISIDOR.

Son défaut,
Si c'en est un pourtant, est de penser tout haut.

POLÉMON.

Oui ; mais trop librement, souffrez qu'on vous le dise.
Son sexe ne doit point avoir tant de franchise.
Les femmes, je le sais, sont faites pour parler;
Toutes ont cependant l'art de dissimuler,
De mener par le nez l'homme le plus habile :
Mais Clarice, au contraire, entêtée, indocile,
Se décèle d'abord; et veut, bon gré, malgré,
Changer en petit-maître un homme retiré,
Faire d'un philosophe un galant à la mode,
Et d'un homme d'honneur un mari très-commode.

Loin d'attirer mon fils, c'est vouloir le bannir;
C'est vouloir commencer par où l'on doit finir.

LISIDOR.

Comment ! Vous prétendez qu'elle se contrefasse?

POLÉMON.

C'est ce que je ferois, si j'étois à sa place.
Léandre est effrayé par le peu de rapport
Qu'il trouve d'elle à lui. Mais un léger effort,
Un peu de complaisance, et plus de retenue...

LISIDOR.

Ma fille, contre lui, n'est pas moins prévenue.
Comment diantre accorder deux esprits si divers,
Et qui, je le sens bien, ont chacun leur travers?

POLÉMON.

Que votre fille, au moins jusques au mariage,
Prenne un air plus sensé, plus modeste, plus sage;
Qu'elle promette tout ce que mon fils voudra,
Et je réponds qu'enfin elle le gagnera.
Du moins il n'aura plus de prétexte valable,
Pour rompre le projet d'un hymen si sortable.

LISIDOR.

Touchez là. Dans l'instant je vais vous faire voir
Que je sais, mieux que vous, user de mon pouvoir.
Je vais tancer Clarice, et même lui prescrire
Tout ce qu'elle doit faire, et ce qu'elle doit dire;
Mais à condition que, de votre côté,
Vous saurez vous servir de votre autorité,
Pour rendre votre fils d'une humeur moins austère.

POLÉMON.

Soit. Je vais lui parler du ton dont parle un père;

Et je prétends qu'il change, ou nous verrons beau jeu.

LISIDOR.

Il vient tout à propos.

POLÉMON.

Laissez-nous.

LISIDOR.

Sans adieu.

POLÉMON.

Allez, je vais lui faire une vive apostrophe.

LISIDOR.

Soyez ferme.

SCÈNE II.

LÉANDRE, POLÉMON.

POLÉMON.

Approchez, Monsieur le philosophe;
Il faut nous expliquer.

LÉANDRE.

Eh? de grace, sur quoi?

POLÉMON.

Ne vous lassez-vous point de vous moquer de moi?
D'abuser des bontés d'un père trop facile?
Fier de votre science, et toujours indocile,
Vous ne connoissez plus ni respect, ni devoir,
Et votre orgueil vous veut soustraire à mon pouvoir:
Mais, avant qu'il soit peu, je vous ferai connoître
Qu'un père, quand il veut, ose parler en maître;
Quand le cas le requiert, sait user de son droit,
Et se faire porter le respect qu'on lui doit.

LÉANDRE.

Vous n'aurez pas besoin d'user de violence,
Pour voir le prompt effet de mon obéissance.
Qui peut donc contre moi vous avoir irrité ?
Quand me suis-je soustrait à votre autorité ?

POLÉMON.

Depuis que vous laissez et la cour, et la ville,
Pour mener en ces lieux une vie inutile,
Et que, ne citant plus que Sénèque et Platon,
Vous avez pris la gourme et les airs d'un Caton.
Mais apprenez de moi, que Caton, ni Sénèque,
Ni tous les habitans d'une bibliothèque,
Ne sauroient vous donner d'aussi sages avis
Que ceux que je vous donne, et qui sont mal suivis;
Et que ces vieux rêveurs, que partout on renomme,
Ne sont bons qu'à gâter l'esprit d'un gentilhomme.
Pour moi qui, grace au ciel, suis ignorant parfait,
Je n'ai jamais rien lu, mais je vais droit au fait;
Mon bon sens me suffit sur toutes les matières,
Et ne m'aveugle point à force de lumières.
Nos aïeux, qui tenoient jadis un si haut rang,
Faisoient cas de Platon comme de l'Alcoran :
Ils n'étudioient point, mais c'étoient de grands hommes
Qui valoient mieux, cent fois, que tous tant que nous sommes.
Jusqu'à la fin du monde on les exaltera.
Mais de vous, s'il vous plaît, qu'est-ce que l'on dira?
Que vous étiez savant; que sur une fadaise
Vous pouviez, tout un jour, soutenir une thèse;
Prouver que le soleil se repose aujourd'hui,
Que la terre est mobile, et tourne autour de lui;

Ensuite, après l'hymen, vous le redeviendrez.

LÉANDRE.

Ainsi vous approuvez l'innocent artifice
Dont je vais me servir?

POLÉMON.

Et je m'en rends complice
Avec plaisir.

LÉANDRE.

Fort bien.

POLÉMON.

Le tour est des plus fins,
Et vous fera bientôt parvenir à vos fins.

LÉANDRE.

Je m'en flatte, et je vais, plus bruyant que mon frère,
Prendre, aux yeux de Clarice, un nouveau caractère.

POLÉMON.

Allez, mais montrez-vous plus galamment vêtu.

LÉANDRE, à part, en sortant.

Allons venger l'affront qu'on fait à la vertu.

SCÈNE III.

LISIDOR, POLÉMON.

LISIDOR.

Hé bien, qu'avez-vous fait?

POLÉMON.

J'ai parlé comme un livre,
Et blâmé vivement la manière de vivre
De Léandre.

LISIDOR.

Fort bien. Et qu'a-t-il répondu?

POLÉMON.

Je ne le sais pas trop; mais il m'a confondu.

LISIDOR.

Confondu!

POLÉMON.

Tout d'abord.

LISIDOR.

Vous êtes un pauvre homme.

POLÉMON.

Que diantre! il m'a parlé de la Grèce, de Rome,
De ces anciens héros qui lisoient jour et nuit,
Et qui ne laissoient pas de faire bien du bruit.
De plus, il m'a prouvé qu'un noble sans science,
Est un franc roturier.

LISIDOR.

Oh! je perds patience.

POLÉMON.

Que chez tous nos voisins, bien différens de nous,
Les gens de qualité savent tout.

LISIDOR.

Ils sont fous.

POLÉMON.

Qu'enfin, un gentilhomme est né pour être habile,
Vertueux, modéré.

LISIDOR, en colère.

Pour être un imbécile,
Un pédant ennuyeux, éternel discoureur:
Tous ces fades discours me mettent en fureur.

POLÉMON.

Malgré cela, pourtant, il se rend plus traitable;
Et, pour plaire à Clarice, il va faire l'aimable.

LISIDOR.

Lui?

POLÉMON.

Pour voir si c'est lui que votre fille hait,
Ou si c'est sa morale, il forme ce projet.
Votre fille l'engage à changer de conduite.

LISIDOR.

A se contraindre aussi je l'ai déjà réduite;
Elle a promis merveille, et va changer de ton.

POLÉMON.

Elle? Elle en va changer? Parlez-vous tout de bon?

LISIDOR.

Elle me l'a promis.

POLÉMON, en riant.

L'aventure est nouvelle!
Tous deux ils vont quitter leur forme naturelle,
Pour se charmer tous deux par un dehors fardé.

LISIDOR.

Ce projet, pour un sage, est un peu hasardé.
Léandre me surprend.

POLÉMON.

Il me surprend moi-même.
Mais, malgré sa sagesse, il est sensible, il aime.

LISIDOR.

Hom! Encore une fois, son projet me surprend;
Et je crois entrevoir le piége qu'il nous tend.
Un changement si prompt cache quelque artifice;

En tout cas, je m'en vais en avertir Clarice,
Pour qu'elle soit en garde, et tourne contre lui
Les armes que contre elle il prépare aujourd'hui.
Vous, si vous m'en croyez, gardez bien le silence,
Pour qu'il ne sache rien de notre intelligence.

(Il sort.)

POLÉMON.

Tenez-vous assuré de ma discrétion.

SCÈNE IV.

POLÉMON, seul.

SOUVENT les gens trop fins se font illusion.
Le soupçon qu'il conçoit est faux et téméraire:
Et mon fils, à coup sûr, n'a dessein que de plaire.

(Damis entre en rêvant, sans prendre garde à Polémon.)

Mais voici son ami. Ce sage est un vrai fou.
Laissons-le s'agiter, et rêver tout son soû.

SCÈNE V.

DAMIS, seul.

INDIGNE que je suis! Il est trop vrai que j'aime,
Puisque je suis jaloux. J'ai honte de moi-même.
Je me hais. C'est donc là cet absolu pouvoir
Que j'ai sur tous mes sens! Je croyois la revoir,
Sans en être touché. Dès que je l'ai revue,
La force m'a manqué, mon ame s'est émue,
Et ma fière raison m'a laissé retomber.
Qui s'expose au péril, y veut bien succomber;

M'en voilà convaincu. Grave philosophie!
Sur tes puissans secours, insensé qui se fie!
En vain on les réclame en un pressant besoin,
Et tu ne sais braver l'ennemi que de loin.
Puisque tu n'es pour moi qu'une foible ressource;
Une seconde fois je vais prendre ma course.
Je vais vaincre en fuyant, je m'en fais une loi.
Voilà mon parti pris, je suis maître de moi.

SCÈNE VI.

DAMIS, ARTÉNICE.

DAMIS.

Vous venez à propos, daignez un peu m'entendre.

ARTÉNICE.

Dispensez-m'en; je cherche...

DAMIS.

Apparemment Léandre?

ARTÉNICE.

Je le cherche, Monsieur? Quelle idée avez-vous?
Elle pourroit entrer dans un esprit jaloux;
Mais, oser de sang-froid me faire un tel outrage,
Est-ce là soutenir le titre d'homme sage?

DAMIS.

Moi, sage! Et, qui vous dit que je le suis?

ARTÉNICE.

Du moins
Je l'ai cru jusqu'ici. Vous mettiez tous vos soins
A m'en persuader par vos maximes graves.
Vous teniez, disiez-vous, vos passions esclaves;

C'est ainsi que tantôt vous vous peigniez à moi,
Et moi je vous ai cru sur votre bonne foi.

DAMIS.

Je mentois hardiment : je n'ai qu'un faux mérite,
Et sous l'air d'un Caton je suis un hypocrite;
Près de perdre le sens, je vantois ma raison;
Je faisois le vaillant, et n'étois qu'un poltron,
Qui, pour cacher sa peur, exaltoit ses prouesses;
Je vais, en m'enfuyant, vous dire mes foiblesses.
Je vous aime, Arténice.

ARTÉNICE.

Ah! que m'apprenez-vous?

DAMIS, s'éloignant toujours.

Ce n'est pas encor tout.

ARTÉNICE.

Quoi donc?

DAMIS.

Je suis jaloux.

ARTÉNICE.

Vous, jaloux? Et de qui, dites-moi?

DAMIS.

De Léandre.

ARTÉNICE.

C'est à tort.

DAMIS, se rapprochant peu à peu.

C'est à tort! Pourquoi vous en défendre?
Vous l'aimez, il vous aime.

ARTÉNICE, en riant.

Il m'aime! Eh! dites-moi,
En convient-il enfin? Parlez de bonne foi.

DAMIS.

Volontiers. Jurez-moi de me parler de même.

ARTÉNICE.

Je ne vous cache point que, si Léandre m'aime,
L'aveu qu'il m'en feroit, pourroit bien me flatter,
Et que je me plairois à n'en pouvoir douter.

DAMIS.

Oui, d'avance je vois que mon discours vous flatte,
Et que Léandre, en vous, n'aime point une ingrate.
Qu'un si cruel aveu doit me mortifier!
Mais je veux, à genoux, vous en remercier.

ARTÉNICE.

Quel sujet?...

DAMIS.

Pour m'avoir fait lire dans votre ame,
Et donné le moyen de vaincre enfin ma flamme.
Un autre a votre cœur, vous m'en avertissez;
C'est en m'assassinant que vous me guérissez!
Heureuse cruauté qui me rend à moi-même!
Si vous m'aimiez, ingrate, avant que je vous aime...
Adieu, Madame.

ARTÉNICE.

Non, demeurez.

DAMIS.

Et pourquoi,
S'il vous plaît?

ARTÉNICE.

Pour apprendre à mieux juger de moi.
J'estime votre ami, pourquoi m'en cacherois-je?
Et, s'il pouvoit m'aimer, peut-être l'aimerois-je:

Mais, en dépit de lui, Clarice l'a charmé,
Et, quoiqu'il la méprise, il veut en être aimé:
J'en suis sûre; et ma gloire, après cette assurance,
Ne me laisse pour lui que de l'indifférence.

DAMIS.

Ah, cruelle! pourquoi me désabusez-vous?
Je n'ai plus de dépit, je ne suis plus jaloux.
Je rentre dans vos fers, et j'y rentre sans peine:
Dites que vous m'aimez, et ma perte est certaine.

ARTÉNICE.

Votre perte?

DAMIS.

Oui, Madame; et si je suis heureux
Jusques à vous porter à répondre à mes vœux,
Cachez-moi, par pitié, le bonheur où j'aspire,
Et, sur moi-même, enfin, laissez-moi quelque empire.

ARTÉNICE.

Je vous entends. L'amour a beau vous obséder,
Votre orgueil est trop fort pour vouloir lui céder.

DAMIS.

Ah! dites ma raison.

ARTÉNICE.

Sous ce nom respectable,
L'orgueil cache souvent son faste insupportable.
Qu'il dicte vos discours, qu'il règne en votre cœur,
Je ne veux point, Monsieur, lui ravir cet honneur;
Sans regret, sans remords, je veux qu'un cœur s'engage,
Et le mien, sans cela, dédaigne son hommage.

SCÈNE VII.

DAMIS, ARTÉNICE, ARAMINTE.

ARAMINTE, entrant avec précipitation.

Je vous cherche tous deux avec empressement,
Et veux vous faire part d'un triste événement.
Je viens de voir... jamais vous ne le pourrez croire,
Et vous croirez plutôt que je forge une histoire.

DAMIS.

Quel prodige est-ce donc?

ARTÉNICE.

Vous me faites frayeur.

ARAMINTE.

Mon récit ne doit pas inspirer la terreur,
Mais plutôt la pitié. Qu'est-ce qu'un homme sage,
Si la raison, sans cesse, est tout près du naufrage?

DAMIS.

Il est vrai. Mais enfin?

ARAMINTE.

Léandre....

DAMIS.

Hé bien, Léandre?

ARAMINTE.

Dans son appartement je viens de le surprendre,
Mettant un riche habit, et devant un miroir,
Paroissant enchanté du plaisir de se voir;
Affectant le maintien d'un jeune petit-maître,
Et fait à ne pouvoir jamais le reconnoître.

ARTÉNICE.

Cela n'est pas possible, ou bien il perd l'esprit.

ARAMINTE.

Il gronde un petit air, il se balance, il rit ;
Entouré de valets, il plaisante, il badine :
Il leur demande à tous s'il n'a pas bonne mine,
Et beaucoup meilleur air qu'il n'avoit autrefois.
Enfin, il a changé jusqu'au son de sa voix.

DAMIS.

De tout autre que vous, je prendrois pour mensonge
Ce que vous m'apprenez, et qui me semble un songe.

ARAMINTE.

Moi-même, j'ai douté de ce qu'ont vu mes yeux.
Mais je ne rêve point, le fait est sérieux.
Oui, Clarice, à coup sûr, lui tourne la cervelle;
Et ce déguisement n'est que pour l'amour d'elle.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, DAMIS, ARTÉNICE, ARAMINTE.

LÉANDRE entre en grondant un air, et en se donnant de grands airs; mais il s'arrête tout à coup, et reprend son sérieux dès qu'il les aperçoit, et dit :

Je ne m'attendois pas à les trouver ici :
Ils sont embarassés, et je le suis aussi.

(à Arténice.)

Vous voilà bien surprise, avouez-le, Arténice;
Mais, quand j'aurai parlé, vous me rendrez justice.
Il faut vous confier...

ARTÉNICE.

Il n'en est pas besoin,
L'état où je vous vois vous épargne ce soin.
Allez trouver Clarice, et briller devant elle;
Elle est digne de vous, vous êtes digne d'elle.

LÉANDRE, à Araminte.

Madame, je serai bientôt justifié,
Si, moins prompte à blâmer...

ARAMINTE.

Vous me faites pitié.
Le trouble de vos sens m'alarme et me désole;
Et j'ai peur qu'à mon tour je ne devienne folle.

LÉANDRE, à Damis, en souriant.

Et vous, mon chér ami, vous ne me dites rien?
Ne pourrions-nous avoir un moment d'entretien?

DAMIS, brusquement.

Monstre, oses-tu jouer un pareil personnage?
Et peux-tu m'aborder dans un tel équipage?

LÉANDRE.

Mais, du moins à l'écart, écoutez mes raisons.

DAMIS.

Va, va les raconter aux petites-maisons.

(Arténice, Araminte et Damis s'en vont, et s'arrêtent pour le considérer; Arténice d'un air de dépit, Araminte d'un air de compassion, et Damis d'un air de fureur. Léandre se retourne, les surprend dans ces attitudes; il se met à rire, et ils sortent brusquement.)

SCÈNE IX.

LÉANDRE, *seul.*

De mon nouvel éclat je conçois bon augure,
Puisque, des gens sensés, il m'attire une injure.
Clarice, désormais, doit me trouver parfait,
Et mon projet, sans doute, aura son plein effet.
Quel plaisir! Quel plaisir!... Où tend mon entreprise?
N'est-ce point de l'amour une adroite surprise?
Tous mes vœux sont de plaire. Et si je plais, mon cœur
Sera-t-il insensible à ce succès flatteur?
Je m'en forme déjà la plus charmante idée,
D'un espoir séduisant mon ame est possédée;
Elle ne pense plus que mon déguisement,
Qui choque ma raison, ne tend uniquement
Qu'à la venger des traits qu'on a lancés contre elle.
Trop heureux! si je puis, sous ma forme nouvelle,
Charmer l'indigne objet dont je suis trop épris,
Et l'accabler après de honte et de mépris!
Oui, voilà mon projet, et j'ai tout lieu de croire
Qu'il va me procurer une douce victoire :
Ma raison la desire, et même la poursuit.
Mais au fond, n'est-ce point l'amour qui me séduit,
Et qui m'offre l'appas d'une vengeance prompte,
Pour avancer par-là ma défaite et ma honte?
Ah! je ne sais que trop que, pour nous abuser,
Souvent nos passions savent se déguiser;
Et, pour nous mieux cacher leur dangereux ouvrage,
Surprennent la raison, en parlant son langage.

Pourquoi donc follement l'exposer au danger?
Pourquoi vouloir la perdre, en voulant la venger?
Lâche! je m'épouvante, et je me laisse abattre.
A quoi sert la vertu, si ce n'est à combattre?
Qui suit son étendard, n'a rien à redouter;
Et c'est dans le péril qu'elle doit éclater.
Un intérêt commun l'un à l'autre nous lie.
Armons-nous hardiment des traits de la folie;
Et, sans envisager le péril que je cours,
Osons, pour l'en punir, emprunter son secours.
L'espoir de ce succès m'anime et me rassure,
Et je vais arranger ma nouvelle figure.

(Il s'ajuste, et se mire.)

Clarice vient; prenons l'air brillant et vainqueur
Dont il faut se parer pour mériter son cœur.

SCÈNE X.

LÉANDRE, CLARICE.

(Léandre prend un air vif et étourdi, et fait plusieurs révérences à Clarice, qui entre d'un air composé, et qui lui répond par des révérences modestes. Ils se considèrent quelque temps sans parler, et avec surprise.)

CLARICE, à part.

Sa figure m'étonne, et ce n'est plus lui-même.

LÉANDRE, à part.

Quel air grave et sensé! Ma surprise est extrême!

(haut.)

Madame.... vous voyez l'effet de vos appas.

CLARICE.

Si c'en est un effet, je ne l'attendois pas.

Mes yeux me trompent-ils? Quelle métamorphose!

LÉANDRE.

L'amour que j'ai pour vous en est l'unique cause :
Son excès vous plaira, je me le suis promis.

CLARICE.

Est-ce bien vous, Léandre? Et que dira Damis?

LÉANDRE.

Sa morale, entre nous, me devient insipide;
Qu'il en murmure, ou non, vous serez mon seul guide.
La raison, jusqu'ici, m'avoit tyrannisé,
Mais de ses faux attraits je suis désabusé.

CLARICE.

(Vivement.) (Reprenant l'air sérieux.)
Je vous trouve, en effet... Quand je vous envisage,
Je vois que, malgré vous, vous serez toujours sage.

LÉANDRE, prenant un air encore plus vif.

Et moi, je vais gager, contre qui l'on voudra,
Qu'avant qu'il soit huit jours on me méconnoîtra.
Je veux que, dès l'instant, vous me trouviez tout autre,
Et vais mettre d'accord mon esprit et le vôtre.

CLARICE, d'un grand air sérieux.

Et faut-il, pour cela, vous métamorphoser?

LÉANDRE.

Oui, je me change en vous, et je puis tout oser.
Façonnez mon esprit, formez mon caractère,
Et de mes volontés soyez dépositaire;
Prenez sur tous mes sens un absolu pouvoir,
Sur votre propre goût fondez tout mon devoir.
Vos plus secrets desirs vont régler ma conduite,
Et de vos sentimens les miens seront la suite.

Ouvrez-moi donc ce cœur que je veux posséder;
Vos charmes ont des droits auxquels tout doit céder.

CLARICE, à part.

Je ne sais où j'en suis. Sous sa forme nouvelle,
Il a des agrémens qui font que je chancelle,
Et que je ne puis plus deviner désormais
S'il ment ou s'il dit vrai, si je l'aime ou le hais.

LÉANDRE.

Vous rêvez, ce me semble; et quoi que je vous dise...

CLARICE.

Ce langage nouveau me cause une surprise...

LÉANDRE, en lui baisant la main.

Ah! plus il est nouveau, plus il doit vous toucher.
De toutes mes erreurs je veux me détacher.
C'est de votre ascendant une assez forte preuve.

CLARICE, à part.

Avant de m'en flatter, j'en veux faire l'épreuve.
Il me prend par mon foible, et je connois le sien :
Attaquons-le par-là, je ne risquerai rien.

LÉANDRE.

Mais votre air sérieux, à la fin m'embarrasse.
Lorsque je suis tout feu, vous êtes toute glace.
Pour vivre désormais sous votre unique loi,
Je renonce à l'étude, à ma retraite, à moi;
Je vous fais triompher de ma philosophie:
Mes scrupules, mes goûts, je vous les sacrifie.
Pourvu que je vous plaise, il n'importe à quel prix.
Vous ne me répondez que par un fier souris;
Et je vois, au moment où tout mon feu s'exhale,
Que vous me haïssez bien plus que ma morale.

CLARICE.

Ce souris qui nous blesse, et cet air de froideur,
Sont l'effet du dépit que cause votre erreur.

LÉANDRE.

Mon erreur?

CLARICE, avec dépit.

Oui, Monsieur, votre erreur.

LÉANDRE, à part.

Ah! qu'entends-je?

CLARICE.

Je vois jusqu'à quel point vous avez pris le change.
Vous croyez me charmer; et, loin de me flatter,
Les airs que vous prenez ne font que m'insulter...
Quoi! sérieusement vous me croyez donc folle?

LÉANDRE, à part.

Eh mais!... La question me coupe la parole.
Je suis déconcerté par son air sérieux.

CLARICE, d'un air dédaigneux.

Apprenez, je vous prie, à me connoître mieux.

LÉANDRE.

Parbleu! je vous connois.

CLARICE.

Vous voyez le contraire.

LÉANDRE.

Et si je deviens fou, ce n'est que pour vous plaire.

CLARICE.

Je dois la révérence à ce doux compliment.
Pour un homme d'esprit, vous errez lourdement.
Voulant voir à quel point alloit votre tendresse,
(Car c'est mon fort, à moi, que la délicatesse,)

J'ai paru, devant vous, folle jusqu'à l'excès,
Et ma feinte a, pour moi, le plus heureux succès,
Puisqu'au lieu des dégoûts qu'elle devoit produire,
Elle prouve à quel point j'ai pris sur vous d'empire.
Mais, désabusez-vous, ne vous forcez sur rien,
Votre goût, désormais, va décider du mien.
Vous ne répondez point, et votre incertitude....

LÉANDRE, après avoir un peu rêvé.

Comment! vous pourrez vivre en cette solitude?
Tête-à-tête avec moi? M'immoler vos dégoûts,
Et borner tous vos vœux au cœur d'un tendre époux?

CLARICE.

Rien ne m'est plus aisé. Bannissez le mystère,
Et rentrez, croyez-moi, dans votre caractère.

LÉANDRE.

Hé bien! j'y vais rentrer, puisque vous le voulez.
Le cœur me dit encor que vous dissimulez;
Mais le masque me pèse, et m'est insupportable.
Si vous pouvez aimer un mari raisonnable...
Le dirai-je? grand Dieu!... je vous offre ma foi.
Mais ce n'est qu'à ce prix qu'on dispose de moi.
Espérer me changer, c'est une vaine attente.

CLARICE, à part.

Fourbe, je te démasque, et me voilà contente:
Tu voulois me tromper, et je te tromperai.

(à Léandre.)

Je ferai mon bonheur de vivre à votre gré.

LÉANDRE.

Ah! plût au ciel!

CLARICE.

Jamais d'humeur contrariante.
La campagne, avec vous, me semblera riante;
Les jours m'y paroîtront seulement des instans:
Vous m'y rendrez l'hiver plus beau que le printemps:
J'y verrai, par vos yeux, miracles sur miracles,
Qui tiendront lieu de jeu, de bals et de spectacles.
Si parfois à Paris nous allons faire un tour,
Je veux, loin d'imiter et la ville et la cour,
Au cœur de mon époux uniquement bornée,
Rappeler du vieux temps la mode surannée,
N'aller en aucun lieu sans aller avec vous,
Et morguer le public qui se rira de nous.

LÉANDRE.

Vous me promettez trop, et je ne puis vous croire.

CLARICE.

Non?

LÉANDRE.

Non.

CLARICE.

Tant pis pour vous. Il étoit de ma gloire
De vous désabuser : si j'ai mal réussi,
Vous êtes libre encore, et je le suis aussi.

(Elle sort brusquement.)

SCÈNE XI.

LÉANDRE, seul.

Clarice!... En quel état la cruelle me laisse!
Et comment désormais combattre ma foiblesse,
Si, pour me faire moins redouter son poison,
L'amour s'arme, à mes yeux, des traits de la raison?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIDOR, CLARICE.

LISIDOR.

Vous voyez maintenant comme il est nécessaire
Qu'une fille surtout ne soit pas si sincère,
Et cache son humeur, et son tempérament,
Quand il est question d'un établissement.
Contraignez-vous encore, et si vous êtes sage,
Vous résoudrez bientôt Léandre au mariage.

CLARICE.

Encore un entretien, je l'amène où je veux.
Qu'un philosophe est sot, quand il est amoureux!
Il aime à la fureur, et puis rien ne l'arrête.

LISIDOR.

Dès que le cœur est pris, il embrouille la tête.
Mais Léandre, après tout, ne peut-il vous toucher?

CLARICE.

Si de sa solitude on pouvoit l'arracher,
S'il étoit vraiment tel qu'il vouloit le paroître,
Je crois que de mon cœur il se rendroit le maître.
Sa figure nouvelle avoit mille agrémens,
Soutenus par des airs et des discours charmans.

Il paroissoit bruyant, vif, étourdi, folâtre,
Comme un jeune Seigneur qui s'étale au théâtre.
Loin de vouloir forcer mes inclinations,
Il ne m'imposoit plus nulles conditions;
En me prenant pour femme, il prenoit une reine,
Que de ses volontés il rendoit souveraine;
Jamais piége ne fut tendu plus finement,
Et j'allois y donner assez étourdiment,
Lorsque, de vos leçons, je me suis souvenue;
Mais comme, par bonheur, vous m'aviez prévenue,
J'ai contrefait la prude, et j'ai si bien parlé,
Que notre philosophe enfin s'est décélé;
Il a repris sa morgue et son humeur austère:
Et moi j'ai soutenu mon nouveau caractère,
D'un air qui m'a paru tellement le frapper,
Qu'il faut qu'il soit bien fin, s'il me peut échapper.

LISIDOR.

Suivant votre récit, ce que je conjecture,
C'est qu'on pourra bientôt l'engager à conclure.
Le contrat est dressé; faites votre devoir
Pour le résoudre même à signer dès ce soir.

CLARICE.

Oui, mais songez-vous bien à ce que je hasarde?
Voulez-vous m'ériger en Dame campagnarde,
Et me lier ici pour n'en jamais sortir?
Car c'est-là son projet. J'ai feint d'y consentir;
Mais s'il veut me forcer à tenir ma parole,
J'en mourrai de dépit, ou je deviendrai folle.

LISIDOR.

Va, va, ma chère enfant, épouse-le toujours.

CLARICE.

Mais c'est m'enterrer vive au plus beau de mes jours.

LISIDOR.

Point du tout; tu sauras captiver sa tendresse,
Et, tant qu'il t'aimera, tu seras la maîtresse.
Des larmes, des soupirs, d'heureux momens bien pris,
Le rendront, dans deux mois, le meilleur des maris;
Et tu feras si bien, que toute sa science
Ne consistera plus qu'à prendre patience;
D'ailleurs, son père et moi nous te seconderons;
Et, sur le pied français, nous le réformerons.

CLARICE.

Mais...

LISIDOR.

Il ne s'agit pas de chose indifférente,
Mais de joindre à tes biens cent mille francs de rente.
Cent mille francs de rente! Avec ce supplément,
L'homme le moins aimable est un homme charmant.

CLARICE.

Cela me tente fort, il faut que je l'avoue.

SCÈNE II.

LISIDOR, CLARICE, POLÉMON.

POLÉMON.

De votre complaisance, à la fin, je vous loue,
Ma belle enfant; Léandre est enchanté de vous,
Et je viens, de sa part, vous l'offrir pour époux.

LISIDOR.

Et ma fille l'accepte avec bien de la joie.

POLÉMON, à Clarice.

Confirmez sa réponse afin que je la croie.

CLARICE.

Mon silence vous sert de confirmation.

LISIDOR.

Oui.

POLÉMON.

Mais Léandre exige une condition.

CLARICE.

Quelle est-elle?

POLÉMON.

Il m'a dit qu'elle étoit raisonnable,
Et je le crois ainsi; car il est incapable
De vous rien proposer qui ne soit bien fondé.
Pour savoir son idée, en vain je l'ai sondé;
Il me cache ce point avec un soin extrême,
Et veut, dans un moment, vous en parler lui-même.

CLARICE.

Ce point là m'embarrasse, et plus j'y veux rêver...

LISIDOR.

Sur quelque nouveau doute il veut vous éprouver;
D'un pareil incident c'est tout ce que j'augure.

POLÉMON.

En effet, il m'a dit qu'il ne pouvoit conclure
Que sur votre réponse; et, s'il en est content,
Pour jamais avec vous il s'engage à l'instant.

LISIDOR, à Clarice.

Quoi qu'il puisse exiger, il faut tout lui promettre.

CLARICE.

C'est-là votre ordre?

LISIDOR.

Oui.

CLARICE.

J'ai peine à m'y soumettre;
Car que sais-je, après tout, ce qu'il exigera?

POLÉMON.

D'avance, je réponds qu'il ne demandera
Que ce que vous pourrez promettre sans scrupule.

CLARICE.

Tant de précaution me paroît ridicule,
Ennuyeuse, bizarre, et je n'y puis tenir.

LISIDOR.

Contraignez-vous encore, et nous allons finir.
L'effort est-il si grand?

CLARICE, d'un air impatient.

Où me vois-je réduite!

LISIDOR.

S'il prétend l'impossible, on saura dans la suite
Le faire relâcher sur vos engagemens.

CLARICE.

De grace, laissez-moi rêver quelques momens.

LISIDOR.

Soit; mais songez-y bien. Je veux qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

CLARICE, seule.

LÉANDRE apparemment veut que je le haïsse;
Et je le haïrai, c'est un point résolu,
Puisqu'il veut s'assurer un pouvoir absolu.

Moi, je pourrois aimer un mari despotique,
Qui veut me gouverner suivant sa politique?
Mon sexe m'est trop cher. Je le dégraderois,
En aimant le tyran que je me donnerois:
Ce seroit renverser le droit d'indépendance,
Que messieurs les maris nous accordent en France,
Et qu'aucun n'ose plus revendiquer sur nous,
Sans se faire siffler comme un mari jaloux.
Cependant je vois bien que, pour avoir Léandre,
Loin de donner la loi, c'est à moi de la prendre.
Qu'importe? Comme on veut qu'il m'épouse ce soir,
Il ne jouira pas long-temps de son pouvoir.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, CLARICE.

LÉANDRE.

QUOI! je vous trouve seule, et même un peu rêveuse!

CLARICE.

Lorsque l'on se marie, on devient sérieuse;
Je me sens naître un goût pour la réflexion:
Ce sera désormais ma récréation.
Il faut savoir rêver dans une solitude;
Et je m'en fais d'avance une douce habitude.

LÉANDRE.

Mais, en vous épousant, j'en veux à votre cœur;
Et ne veux point du tout attrister votre humeur.

CLARICE.

Vous ne m'attristez point. Pour me rendre accomplie,
Je veux me délecter dans la mélancolie.

Mon feu se ralentit. Je commence à sentir
Que, pour fixer l'esprit, il faut l'appesantir,
Que c'est un certain poids qui lui tient lieu de bride;
Et que, plus on est lourd, et plus on est solide.
Depuis que de mon cœur vous avez disposé,
Ne me trouvez-vous pas un air plus composé?
Un esprit plus rassis? Une raison plus mâle?
Je craignois le grand air, et j'affronte le hâle;
Et mon teint qui faisoit l'objet de tous mes soins,
Est maintenant l'objet qui m'occupe le moins.
Tantôt à me mirer je me suis hasardée,
Et d'un air de mépris je me suis regardée;
Moi qui jusques ici n'avois pu me mirer,
Sans sourire à mes traits, et sans les admirer.
Un livre m'effrayoit; cependant, que je meure,
Si je n'ai lu ce soir près d'un demi-quart d'heure.

LÉANDRE.

Oh! vous voilà savante; et l'on n'y tiendra pas.

CLARICE.

Vous voyez que pour vous j'amasse des appas;
Non de ces faux appas qu'admire le vulgaire,
Mais de ceux que je sais capables de vous plaire.

LÉANDRE.

Vous me trompez, Clarice; et d'un ton séducteur
Vous voulez m'enchanter par un discours flatteur;
Et vous m'enchanteriez, s'il étoit véritable :
Mais il ne me prend point; l'artifice est palpable :
Un langage si doux ne fait que m'alarmer,
Quoique mon cœur s'empresse à me le confirmer.

Vous avez, à mes yeux, une grace infinie;
Mais, malgré mon penchant, je sens votre ironie :
Vous entrez dans mes goûts, en vous raillant de moi;
Et ce n'est qu'aux effets que j'ajouterai foi.
Pour me convaincre, il faut une plus forte preuve,
Et je vais mettre enfin vos discours à l'épreuve.

CLARICE.

Çà, de quoi s'agit-il? Qu'allez-vous proposer?

LÉANDRE.

Mes vœux les plus ardens sont de vous épouser;
Mais, malgré moi, je veux obtenir de vous-même
De différer le jour de mon bonheur suprême.

CLARICE.

Oh! tant qu'il vous plaira.

LÉANDRE.

Que, jusques à ce jour,
Vous ferez en ce lieu votre unique séjour;
Que vous consentirez que toute compagnie,
Pendant cet intervalle, en soit toujours bannie,
Excepté mes amis, votre père et le mien.

CLARICE.

Et votre frère?

LÉANDRE.

Exclus à jamais.

CLARICE.

Ah! fort bien.

LÉANDRE.

Si cela vous convient, pour jamais je m'engage;
Et vous pouvez compter sur notre mariage.

CLARICE, à part.

A cette épreuve-là je ne m'attendois pas;
Et j'ai peine à sortir d'un aussi mauvais pas.

LÉANDRE, à part.

La proposition lui paroît très-étrange,
Et la met hors d'état de me donner le change.
Je m'attends à la voir, dès ce même moment,
Changer de contenance et de raisonnement.

(à Clarice.)

Pour le coup vous voilà dans la mélancolie,
Et ma prédiction est enfin accomplie.

CLARICE.

Quelle étoit, s'il vous plaît, cette prédiction?

LÉANDRE.

Que vous rejetteriez ma proposition.

CLARICE.

N'apprendrez-vous jamais à me rendre justice?
Je vous ferois encore un plus grand sacrifice.
Non, ce que vous voulez ne m'embarrasse point;
Et nous voilà tous deux très d'accord sur ce point.

LÉANDRE.

Avez-vous mûrement pesé ce que j'exige?
Me le promettez-vous?

CLARICE

Plus, s'il le faut, vous dis-je.

LÉANDRE, à part.

De mon étonnement je ne puis revenir.

CLARICE, à part.

Je promets sans façon, sauf à ne rien tenir.

LÉANDRE, à part.

Enfin me voilà pris, sans pouvoir m'en défendre!

CLARICE.

Je vais trouver mon père, et je lui veux apprendre
Ce que vous exigez; s'il l'approuve, comptez
Que je ne dépends plus que de vos volontés.

SCÈNE V.

LÉANDRE, seul.

O Ciel! je viens de voir un miracle incroyable,
Un prodige inoui! Clarice raisonnable!
Je lui dicte des loix, bien loin d'en murmurer,
Elle consent à tout pour me désespérer.
Vainement je m'oppose au penchant qui me presse;
De tous mes préjugés elle se rend maîtresse :
Et, soit dans ses discours, soit dans ses actions,
Elle ne m'offre plus que des perfections.
Pourquoi résisterois-je au penchant qui m'anime?
Autant qu'elle est aimable, elle est digne d'estime :
Et de tous les trésors qui brillent à nos yeux,
Une femme estimable est le plus précieux.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Parbleu! je viens d'apprendre un fait qui m'édifie,
Et qui fait grand honneur à la philosophie!
Fiez-vous désormais à ces graves censeurs,

Qui veulent réformer les modes et les mœurs!
Mon frère le Caton, ce sage à triple étage,
A donc d'un courtisan arboré l'étalage!
Que de grâces il donne à ses traits rajeunis!
Ce n'est plus un Caton, c'est un jeune Adonis.

LÉANDRE.

Vous me trouvez donc bien ?

CLITANDRE.

A ravir, mon cher frère.

LÉANDRE.

Vous voyez que l'amour change le caractère :
Je fais ce qu'il m'inspire, et je plais à présent.

CLITANDRE.

En effet, vous voilà devenu très-plaisant.
A peine en ce moment puis-je vous reconnoître.
Quel brillant! quel éclat! vous venez de renaître.

LÉANDRE.

Quand on vous étudie, on est bientôt parfait.
Vous pouvez vous vanter de m'avoir mis au fait :
Vos airs ont réveillé mon humeur assoupie,
Et d'un original je me rends la copie.

CLITANDRE.

Je ne m'étonne plus si vous réussissez :
Vous prenez le bon tour. Vous en savez assez
Pour entrer dans le monde; et sur d'autres matières
Clarice aura bientôt réformé vos manières.

LÉANDRE.

Vous ne méritez pas de me mettre en courroux.
Vous vous croyez bien fort d'être au nombre des fous,

Modèles qui vous ont formé tel que vous êtes,
Et qui vous ont instruit aux écarts que vous faites.

CLITANDRE, *d'un air dédaigneux.*

Quels écarts fais-je donc?

LÉANDRE.

Tenez, pour le savoir,
Il ne faut qu'un instant vous entendre et vous voir.
(Contrefaisant Clitandre.)
« Parbleu! je viens d'apprendre un fait qui m'édifie,
» Et qui fait grand honneur à la philosophie!
Voilà vos airs, vos tons; jugez-en maintenant.
Croyez-vous qu'il soit beau d'être un impertinent?

CLITANDRE.

Non. Et j'avois pour vous certaines déférences,
Pendant que vous laissiez durer mes espérances,
Et que, vous voyant presque enterré tout entier,
Je pouvois me flatter d'être votre héritier:
Mais, loin qu'à mon espoir un plein effet réponde,
Vous me coupez la gorge en rentrant dans le monde.
Je rentre dans le droit de rire à vos dépens;
Et je ne vois rien là contre le droit des gens.
Me voilà ruiné, je le vois; mais j'espère....

LÉANDRE.

Si vous m'aviez fait voir un meilleur caractère;
Si vous étiez pourvu d'un sens, d'une raison,
Propres à soutenir l'honneur d'une maison,
A faire d'un grand bien un salutaire usage,
J'aurois fait vœu de fuir les nœuds du mariage.
(Lui montrant un papier.)
Cet acte est le garant de mon intention:

Cet acte vous faisoit l'entière cession
De mes droits, de mes biens, et de ceux que j'espère.
Je vais le révoquer, obéir à mon père
En épousant Clarice; et vous n'hériterez
Que du droit d'en railler autant que vous voudrez.

CLITANDRE.

Vous me cédiez vos droits!

LÉANDRE.

Vous en voyez la preuve;
Et je vous la cachois pour vous mettre à l'épreuve,
Pour voir si vous pourriez mériter mes bienfaits.
Vous n'avez pas voulu que j'en vinsse aux effets;
Et, si vous me voyez prendre un autre systême,
Bien moins que mon penchant, blâmez-vous-en vous-même.
Jamais à mon bon cœur vous n'avez répondu.

CLITANDRE, après avoir un peu rêvé.

Oh! ma foi, pour le coup me voilà confondu.
Je ne regrette point la fortune éclatante,
Qui, grâce à vos bontés, prévenoit mon attente.
J'enrage d'avoir cru des étourdis, des fous,
Qui m'ont gâté l'esprit, et dégoûté de vous.
Privez-moi de vos dons, vous me faites justice;
Mais ne comptez pas trop sur le cœur de Clarice;
Elle vous promet tout. Vous verrez quelque jour
Que son intérêt seul a produit ce retour.
Recevez cet avis de ma reconnoissance;
Et vengez-vous de moi par une autre alliance.
Adieu.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, seul.

Quel coup de foudre il vient de me lancer!
Croirai-je ce qu'il dit? Non, je ne puis penser
Qu'on me trompe. Clarice est naïve et sincère.
Mais, que sais-je, après tout? Allons chercher mon frère,
Et tâchons d'obtenir qu'il ne nous cache rien :
En tout cas, j'imagine un excellent moyen,
Pour connoître Clarice en dépit d'elle-même,
Et pour voir, à coup sûr, à quel point elle m'aime.

SCÈNE VIII.

ARTÉNICE, DAMIS.

DAMIS, entrant d'un air effaré.

Oui, Madame, je viens vous faire mes adieux.

ARTÉNICE.

Si-tôt?

DAMIS.

Je ne puis plus me souffrir en ces lieux.
La colère où je suis va jusqu'à la furie.
Je n'en puis plus douter, Léandre se marie :
Le contrat est tout près, on le signe ce soir;
Et cet acte odieux me met au désespoir.
Se peut-il qu'un mortel que j'ai pris soin d'instruire,
Qui sur ses passions avoit pris tant d'empire
Qu'il mettoit son bonheur à les contrarier,
Ait perdu la raison jusqu'à se marier?

ARTÉNICE.

Mais je ne vois pas là de quoi lui faire un crime;
Et ce n'est que son choix qui détruit mon estime.

DAMIS.

Que son choix ? Je le tiens coupable à tous égards.

ARTÉNICE.

Mais enfin...

DAMIS.

Je le hais, le méprise; et je pars.

SCÈNE IX.

ARTÉNICE, DAMIS, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Je viens vous annoncer, ma fille, une nouvelle
Qui doit vous étonner comme moi.

ARTÉNICE.

Quelle est-elle ?

ARAMINTE.

Vous connoissez Cléon, sa naissance et son rang
Son mérite est égal à son illustre sang;
Par malheur il avoit peu de biens en partage,
Mais il lui vient d'échoir un puissant héritage :
Et ce que l'on m'écrit de plus particulier,
C'est que, devenu riche, il veut se marier,
Lui qui nous protestoit que sa plus grande envie
Etoit de vivre seul le reste de sa vie.

ARTÉNICE, à Damis en riant.

Preuve que l'on ne doit jamais jurer de rien.
Vous m'entendez, Damis.

DAMIS.

Oui, je vous entends bien.

ARAMINTE, *en riant.*

Ce n'est pas encor tout.

ARTÉNICE.

Qu'est-ce donc qu'on vous mande ?

ARAMINTE.

Cléon m'écrit lui-même; et c'est vous qu'il demande.

ARTÉNICE.

Moi ?

ARAMINTE.

Vous.

DAMIS.

Je n'en crois rien. Vous voulez plaisanter.

ARAMINTE, *montrant une lettre.*

J'en ai la preuve ici, que je puis présenter.

DAMIS, *à part.*

Ciel !

ARAMINTE.

Ma fille, lisez ; je vous remets sa lettre.

DAMIS, *arrachant la lettre à Arténice.*

Un moment, à mon tour, daignez me la remettre.

ARTÉNICE.

Mais je ne l'ai pas lue.

DAMIS.

Eh ! qu'importe ?

ARTÉNICE, *voulant la reprendre.*

Souffrez...

DAMIS.

C'est un froid compliment dont vous vous passerez.

ARAMINTE.

La lettre est bien écrite, et même fort pressante.

DAMIS.

Pressante ? Oh! lisons donc cette pièce éloquente.

(Il secoue la lettre en lisant.)

Le fat! L'impertinent! morbleu, c'est bien à lui
A se donner les airs qu'il se donne aujourd'hui!

ARAMINTE.

Comment?

DAMIS, se promenant d'un air agité.

A cinquante ans vouloir en mariage
Une fille comme elle? O le bel assemblage!

ARAMINTE, vivement.

Il est aimable encore, il est prudent, sensé;
Et je ne trouve point qu'il ait si mal pensé;
Ma fille lui convient, il convient à ma fille,
Et ce sera l'avis de toute la famille.

DAMIS, brusquement.

Je vous déclare, moi, que ce n'est pas le mien.
S'il pousse son projet, je l'empêcherai bien.
Il faut qu'il ait ma vie, ou bien qu'il y renonce.

ARTÉNICE.

Damis!

DAMIS.

(Il déchire la lettre.)

Voilà sa lettre, et voici ma réponse.

ARAMINTE.

Quel est ce procédé? De quel droit, s'il vous plaît,
Prenez-vous à ma fille un si vif intérêt?

DAMIS.

Par mon emportement que je blâme moi-même,
Reconnoissez enfin à quel excès je l'aime.
Près de voir un rival m'enlever tant d'appas,
Je sens qu'à ce malheur je ne survivrois pas;
L'amour sur ma raison remporte la victoire,
Mais je n'en rougis plus, j'en fais toute ma gloire.
Ce n'est qu'en lui cédant que je puis être heureux,
Et d'éternels liens sont l'objet de mes vœux.
Recevez donc ma main, trop aimable Arténice.

(à Araminte.)

Vous, Madame, ordonnez que l'hymen nous unisse.

ARAMINTE.

Ma fille, prononcez.

ARTÉNICE.

Madame, c'est à vous.

ARAMINTE.

Si Damis vous convient, il sera votre époux.

ARTÉNICE.

En suivant votre choix, je ne puis qu'être heureuse.

DAMIS, lui baisant la main.

La réponse me charme et m'est bien glorieuse.

SCÈNE X.

ARAMINTE, ARTÉNICE, DAMIS, CLARICE, LISIDOR, POLÉMON, LE NOTAIRE.

LISIDOR, à Clarice, en entrant.

Vous avez très-bien fait de lui promettre tout,
Et de le ramener nous viendrons bien à bout.

SCÈNE DERNIÈRE.

ARAMINTE, ARTÉNICE, DAMIS, CLARICE, LISIDOR, POLÉMON, LE NOTAIRE, LÉANDRE, CLITANDRE.

LISIDOR, à Léandre.

VOTRE précaution nous paroît juste et sage.
Vous voulez différer le jour du mariage;
Autant que vous voudrez, nous le différerons.

LÉANDRE.

Non. J'ai changé d'avis, Monsieur; nous conclurons
Dès ce soir : à l'instant, si cela peut vous plaire.

LISIDOR.

Parbleu! très-volontiers : Et voici le Notaire.

(à Polémon.)

D'où peut donc provenir un si prompt changement?

POLÉMON.

Je ne sais.

DAMIS, à Léandre.

J'applaudis à votre empressement;
Du meilleur de mon cœur je vous en félicite :
Et vous me croirez bien, puisque je vous imite.

LÉANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

DAMIS.

J'ai fait un vain éclat,
La sagesse a plié, je suis hors de combat.

LÉANDRE.

Je vous l'avois prédit.

DAMIS.

Vous épousez Clarice?

LÉANDRE.

Cela se pourra bien.

DAMIS.

Et j'épouse Arténice,
Je lui donne à vos yeux et ma main et ma foi,
Soyez-en tous témoins, et félicitez-moi.

LISIDOR, à Damis.

(au Notaire.)

Nous en sommes ravis. Voyons votre minute,
Et signons.

LÉANDRE, lui prenant la main.

Doucement.

LISIDOR.

Encore une rechute?

LÉANDRE.

Point du tout, je persiste.

POLÉMON.

Il n'est donc question
Que de signer.

LÉANDRE.

De grace, un peu d'attention.

CLARICE.

Quel nouvel incident?..

LÉANDRE.

Ecoutez-moi, Clarice,
Et je vais m'expliquer sans le moindre artifice,
Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

CLARICE.

J'y compte.

LÉANDRE.

Vous, de même ouvrez-nous votre cœur.
Vous m'aimez, ou du moins vous daignez me le dire:
A tout ce que je veux vous paroissez souscrire.
Mais quand vous consentez à ma félicité,
Je crains qu'à votre cœur elle n'ait trop coûté.
Tantôt il m'a paru que vous aimiez mon frère;
Vous le quittez pour moi. Mais parlons sans mystère,
N'est-ce point à mes biens que je dois ce retour?
La fortune aujourd'hui l'emporte sur l'amour.
Je veux qu'à tous égards vous puissiez être heureuse;
Et si ma solitude est pour vous ennuyeuse,
Je vous offre mon frère, et lui cède mes droits.
C'est à vous maintenant à faire votre choix;
Décidez sur le champ, et rompez le silence.
Vous balancez, je crois?

CLARICE.

Vraiment oui, je balance,
Et ce que vous m'offrez...

LÉANDRE.

Madame, c'est assez,
Je ne suis plus à vous puisque vous balancez.

ARTÉNICE, à part.

A ce noble dépit je reconnois Léandre.

LÉANDRE.

Je confirme mon offre, et vous donne Clitandre.
Il peut prétendre à vous, et cet acte fait foi
Que je renonce aux droits que me donne la loi.

Tout ce que je possède, et tout ce que j'espère,
En vertu du même acte, est remis à mon frère.
Je ne retiens pour moi jusqu'à mon dernier jour,
Que la possession de ce charmant séjour,
Séjour où la vertu seule fait mes délices,
Et me tient à l'abri du tumulte et des vices.

(En lui remettant l'acte.)

Recevez donc, mon frère, en ce moment heureux,
Et mon titre, et mes biens, et l'objet de mes vœux;
Et puissent-ils pour vous avoir autant de charmes,
Qu'ils m'auroient pu causer de troubles et d'alarmes!

DAMIS, à part.

Le bourreau m'a trompé. Par tout ce que je voi,
Sa raison a vaincu. Quelle honte pour moi!

ARTÉNICE.

Que dites-vous? Damis?

DAMIS.

(à part.)

Rien. Je suis au supplice.

LÉANDRE, à Lisidor.

A mon frère, Monsieur, accordez-vous Clarice?
Je n'en saurois douter après ce que j'ai fait.

LISIDOR.

Oui, votre intention aura son plein effet.
La grandeur de votre ame à mes yeux se déploie.
J'en suis surpris, charmé.

POLÉMON.

Moi, j'en pleure de joie.

CLITANDRE.

Mon frère... en vérité, je ne sais où j'en suis.

Pour vous remercier je fais ce que je puis...
L'expression me manque, et ma joie est si grande...

LÉANDRE.

Soyez sage; c'est tout ce que je vous demande.

(à Damis et à Arténice.)

Vous, ne différez plus à confirmer vos nœuds:
L'hymen ne peut unir deux cœurs plus vertueux.
Le ciel, depuis long-temps, vous formoit l'un pour l'autre,
Mais par mon action comparée à la vôtre,
Cher ami, recevez une utile leçon.
Je me suis défié de ma foible raison,
Vous avez cru la vôtre à l'abri de l'orage;
J'échappe le péril, et vous faites naufrage:
Et par l'événement vous voyez que l'orgueil,
De la sagesse humaine est l'ordinaire écueil.

FIN DES PHILOSOPHES AMOUREUX.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE,

Représentée pour la première fois le 18 janvier 1732.

PRÉFACE.

Cette comédie vient d'être reçue si favorablement du public, que je me croirois indigne des applaudissemens dont il m'a honoré, si je ne m'efforçois pas de lui en témoigner ma reconnoissance. J'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer; mais pour la faire éclater d'une manière sensible, je promets à ce même public, à qui je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens, je n'épargnerai ni soins, ni travaux, pour mériter la continuation de ses suffrages. Quoique les caractères semblent épuisés, il m'en reste encore plusieurs à traiter. Ce n'est pas que je ne sois très-convaincu des difficultés et des périls de l'entreprise, parce que les caractères les plus faciles et les plus saillans ont déjà paru sur la scène. Mais comme les succès redoublent mon zèle, peut-être augmenteront-ils mes forces. Ce qui doit au moins m'en faire bien augurer, c'est que mon objet est généralement approuvé. On sait que j'ai toujours devant les yeux ce grand principe dicté par Horace :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

et que je crois que l'art dramatique n'est estimable, qu'autant qu'il a pour but d'instruire en divertissant. J'ai toujours eu pour maxime incontestable, que, quelque amusante que puisse être une comédie, c'est un ouvrage imparfait et même dangereux, si l'auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs, de tomber sur le ridicule, de décrier le vice, et de mettre la vertu dans un si beau jour, qu'elle s'attire l'estime et la vénération publique. Tous mes spectateurs ont fait connoître unanimement, et, si je l'ose dire, d'une manière bien flatteuse pour moi, qu'ils se livroient avec plaisir à un objet si raisonnable. Je ne craindrai pas même d'ajouter ici, qu'en m'honorant de leurs applaudissemens, ils se sont fait honneur à eux-mêmes. Car enfin, qu'y a-t-il de plus glorieux pour notre nation, si fameuse d'ailleurs par tant de qualités, que de faire aujourd'hui connoître à tout l'univers, que les comédies, à qui l'ancien préjugé ne donne pour objet que celui de plaire et de divertir, ne peuvent la divertir et lui plaire long-temps, que lorsqu'elle trouve dans cet agréable spectacle, non-seulement ce qui peut le rendre innocent et permis, mais même ce qui peut contribuer à

l'instruire et à la corriger? Il est donc de mon devoir, en payant au public le juste tribut qu'il attend de ma reconnoissance, de le féliciter sur le goût qu'il fait toujours éclater pour les ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la scène, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux brillans, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses et vicieuses, dont elle a été souvent infectée; et qu'à la rendre digne de l'estime et de la présence des honnêtes gens. Il est aisé de voir dans tous mes ouvrages, remplis au surplus d'une infinité de défauts, que c'est uniquement à ces sortes de spectateurs, que je me suis toujours efforcé de plaire. Il ne manque à un objet si légitime, que les talens nécessaires pour y parvenir. Toute la gloire dont je puisse me flatter, c'est d'avoir pris un ton qui a paru nouveau, quoiqu'après l'incomparable Molière, il semblât qu'il n'y eût point d'autre secret de plaire, que celui de marcher sur ses traces. Mais quelle témérité de vouloir suivre un modèle, que les auteurs les plus sages et les plus judicieux ont toujours regardé comme inimitable! Il ne nous a laissé que le désespoir de l'égaler : trop heureux, si, par quelque route nou-

ACTEURS.

LISIMON, riche bourgeois ennobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet-de-chambre du Comte.
LA FLEUR, laquais du Comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
Plusieurs autres LAQUAIS du Comte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

LE GLORIEUX



Lafitte del.

Le Comte *dictant*
Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,

Acte V. Sc. V.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, seul.

LISETTE ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah! ma foi, la voici.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

MON cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment;

Mais, pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

À vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, et j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes desirs excités:
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous ; et je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi? Je vous fuirois si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fonds de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc ? Quel sujet nous assemble ?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi ?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien!

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.

Le Comte votre maître est froid et sérieux;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart-d'heure.
Quel est son caractère ? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-temps compter sur sa tendresse;
Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,

Il faut connoître à fond; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur:
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère!
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent!
Coquette au par-dessus?

LISETTE.

Non; point capricieuse,
Point coquette, et surtout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très-bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du Comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse.
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre;
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.

Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premièrement, son titre
De Comte de Tufière, est un titre réel;
Et son air de grandeur est un air naturel:
Il est, certainement, d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur, et brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur: on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

AH te voilà, la Fleur? Que fait monsieur le Comte?

LA FLEUR.

Il joue; et, qui plus est, il y fait bien son compte.
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paroît brutal.

Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LA FLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes factotum de Monsieur notre maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux.
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, la Fleur : je te croyois plus sage.
Servir monsieur le Comte est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Éclaircis-moi ce point.

LA FLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela ?

LA FLEUR.

Comment donc! que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte ?
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement :
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...
Qui vouloit qu'on parlât, et qui parloit sans cesse.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour à tour
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaisir

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde ?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais bon !
Avec monsieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh ! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher ; cela me pousse à bout ;
Moi, qui dis volontiers mon sentiment sur tout,
Le silence me tue ; et... Vous riez ?

LISETTE.

Achève.

LA FLEUR, en pleurant.

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, à Pasquin.

Que j'aime sa franchise et sa naïveté !

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence;
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est-là sa folie.

LA FLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages;
Il me nourrissoit mal; me payoit mal mes gages;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissoit aller presque aussi nud qu'un ver;
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'est qu'il me faisoit rire;
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
Il m'appeloit son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour monsieur le Comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent; fier comme un Écossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler françois:
Et, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera;

Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE, à Pasquin.

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'AI pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur.

LISETTE.

Le Comte de Tufière est donc un fier Seigneur?

PASQUIN.

C'est-là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Ét qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même, il prend l'air important.
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce.
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même.
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler de peur de parler mal;
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité.

Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits;
Et nous en pourrons voir d'assez plaisans effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins, il le paroît.

PASQUIN.

Riche? Non, Dieu merci:
Car c'est-là quelquefois ce qui rabat sa gloire.
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension, et de son régiment;
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement:
C'est par-là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude; il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles,
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et, comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le Comte va bientôt lui-même se détruire

Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable:
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenans, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux maître.
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chère enfant, embrasse-moi bien fort.
Comment donc! tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour Madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux! Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du Comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce Seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,

Bon vivant? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par-là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage en ses façons discrètes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu!
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu;
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille,
Le monarque absolu d'elle et de mes enfans;
Que j'en veux disposer? Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne,
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste; et je prendrai grand soin
Que nos appartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble,
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si Madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t-en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCÈNE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous sommes tête à tête ; et ma vive tendresse...
Où vas-tu donc ?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse ;
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas ?

LISIMON.

Moi ? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends ; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde.

LISIMON.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi ;
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,

Monsieur ? Y pensez-vous ?

LISIMON.

Oui, ma petite reine ;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique ;
Habits, ajustemens, rien ne te manquera ;
Et sur tous tes desirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu, maintenant ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille ?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions ?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne Dame,
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc ?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme!

LISETTE.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît;
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de Monsieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin;
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE.

Oui, Monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, s'enfuyant.

Au secours!

LISIMON.

Quoi ! friponne, me faire une telle incartade !

SCÈNE VII.

LISIMON, VALERE, LISETTE.

VALÈRE, accourant.

Mon père, qu'avez-vous ?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade ?

LISIMON.

Non ; je me porte bien. Que voulez-vous ?

VALÈRE.

Qui ? moi ?

On crioit au secours ; et plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.

Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne.

Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin!
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De Monsieur ; sortez vite ; allez dire à ma mère

Qu'elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,

Bourreau!

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(à Valère.)

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content;
Lisette restera. Mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asséyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?

LISIMON.

Tais-toi.

(en sortant.)

Traître, tu le paîras.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALÈRE.

Oui, je voi

A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mère!
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur,
S'il pouvoit s'accomplir : mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parens sont puissans; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis:
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout; et mon ame ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, graces, beauté, ce sont-là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père?

VALÈRE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme,
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hasard...

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre; et... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALÈRE.

De bon cœur.
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCÈNE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher; mais...

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste ciel! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui?

La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs ;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tint-on parole,
Par de justes égards ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas !

LISETTE.

Vous soupirez ? Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure.
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité

Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter; mais, dites-moi, de grace,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?
Vous rougissez!

LISETTE.

Qui? moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche, il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Hé! mon Dieu! qu'il se nomme

Ou Valère, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc! ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais bien loin de me rendre,
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et, pour fuir un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valère et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, Monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds
Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire; il vous aime;
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre; et gardez le silence,
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance!

Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non : j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le Comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! Monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage....

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre :
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens :
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'est-là votre apanage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE.

Dois-je me réjouir? Dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon homme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non; il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fière,
Afin que je me croye au-dessus de Valère;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui; tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue!
Je redeviens Lisette, et le sort conjuré....
Pauvre Lisette! hélas! ton règne a peu duré!
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe;
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II.

VALERE, LISETTE.

VALÈRE.

J'avois beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard,
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh, oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait,
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire,
Et, quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec vous un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grace.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi.
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bonhomme m'a dit... Vous allez vous moquer.

VALÈRE.

Et non! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donnent la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect,
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? Votre bien? Plût au ciel! Je soupire,
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort.
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et de quelques parens que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit;
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant-homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,

Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non : on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure;
Et j'en ferai serment.

LISETTE, en riant.

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,
Charmante Lis... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin, je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée;
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(Il se met à genoux.)

LISETTE.

Valère, levez-vous; vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère,
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend surtout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALÈRE.

Eh bien! je me tairai.
Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALÈRE, courant au-devant d'elle.

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle!

LISETTE, le retenant.

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi.

VALÈRE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frère,
Cette grande nouvelle?

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,

Quoi, vous me plaisantez?

VALÈRE.

Non, non, quand vous saurez...

LISETTE, bas à Valère.

Allez-vous-en.

VALÈRE sort et revient.

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle
Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui; car Mademoiselle...
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(Il sort brusquement.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague:
Qu'en dites-vous? je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect?
C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh! oui, oui, je devine.
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, seroit-ce un crime?

ISABELLE.

Non.
Mais...

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie;
Mais bon! je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois sa droiture et sa sincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah ! ma bonne !

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi ! que pénétrez-vous ?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, et l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point
Ce que je suis...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite ? Vous rêvez ! Je vous ouvre mon ame
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous ? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh ! mais je lui réponds... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse,
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir;
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.

Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve.

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte est sûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut; c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.

Qui se fait souhaiter, se fait aimer long-temps.
Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grace,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui? moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le phénix; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur. Que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment;
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercîrez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences:
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, du fond du théâtre, après plusieurs révérences.

MADAME... Je crains bien de vous importuner.

LISETTE, à Isabelle.

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE, redoublant ses révérences.

Ah! Madame?... De grace,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, lui faisant la révérence.

Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, lui faisant la révérence.

Madame, en vérité...

ISABELLE, la lui rendant.

J'ai pour votre personne

(à Lisette.)

L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.

Vous plaît-il vous asseoir ?

PHILINTE, vivement.

Que me proposez-vous ?

O ciel ! devant Madame, il faut être à genoux.

LISETTE.

(à Isabelle.)

A vous permis, Monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Fort bien ; l'entretien se dispose
A devenir brillant... Monsieur, je m'apperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, la retenant.

Non, il n'est pas nécessaire ;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, à Philinte.

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux;
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, à Lisette.

Oh! je perds contenance.

LISETTE, bas, à Isabelle.

Hé bien! interrogez-le : il répondra, je pense.

ISABELLE, bas, à Lisette.

Vous-même, avisez-vous de quelque question.

LISETTE, bas, à Isabelle.

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, à Philinte, après avoir un peu rêvé.

Quel temps fait-il, Monsieur?

LISETTE, à part.

Matière intéressante!

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déjà finie?
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(à part.)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, à part.

Cet homme est laconique.

ISABELLE, à Philinte.

Qu'y désapprouvez-vous? Les vers ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchans vers;
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des auteurs.
(à Isabelle.)
Mais vous êtes distraite, et paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! Qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, s'en allant avec précipitation.

Je m'enfuis.

ISABELLE, le retenant.

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.

(Il met ses gants avec précipitation.)

Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame?

ISABELLE.

Ah! Monsieur, à toute heure.
Mais ne me suivez point, de grace.

PHILINTE, à Lisette.

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur... en vérité,
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

(Philinte lui donne la main et la reconduit.)

SCÈNE VI.

PHILINTE, seul.

CETTE migraine-là vient bien subitement,
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisans!
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS mal vêtu.

LE LAQUAIS.

CETTE lettre, Monsieur, s'adresse à vous, je croi?

PHILINTE lit.

Au Comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, lui faisant la révérence.

(à part.)

Ah, Monsieur! C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

HOLA, quelqu'un des gens du Comte de Tufière?

PASQUIN, d'un ton arrogant.

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin ?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de Monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus. Ce reproche me touche.
J'ignorois qu'il fallût vous appeler Monsieur:
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, d'un ton important.

Trève de compliment.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre maître un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point

Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que, pour monsieur Pasquin, je suis plein de respect.

SCÈNE IX.

PASQUIN, seul.

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied-plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal.
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient, tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE entre en marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux; Pasquin est un peu plus avancé.

L'IMPERTINENT!

PASQUIN, lui présentant la lettre.

Monsieur...

LE COMTE, marchant toujours.

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez. Serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'ame émue.

(Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.)

LE COMTE, le surprenant.

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, lui prenant la bourse.

Vous êtes curieux.

(Il fait plusieurs signes, et à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table; deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et les plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à rire.)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

LE COMTE, continuant d'écrire, après l'avoir prise.

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la princesse...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu...

LE COMTE, lui jetant la lettre.

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entends.

(Il lit la lettre bas.)

LE COMTE, toujours écrivant.

Monsieur Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur?

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, d'un air suffisant.

Sortez.

LA FLEUR, au Comte.

Monsieur...

LE COMTE.

Comment?

LA FLEUR.

Oserois-je vous dire...

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà, qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, à la Fleur.

Je te l'avois prédit.
Va-t-en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(Le Comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.)

LE COMTE, après avoir lu ce qu'il écrivoit.

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit déshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur.
Non, mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet;
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(Il déchire la lettre.)

Ote-moi cette table. Hé bien? que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais...

LE COMTE.

Oh! trève de discours!

PASQUIN lit.

« Celui qui vous écrit... »

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(Il lit.)

« Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,
» Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule,
» Que par vos procédés, dont il est en courroux,
» Vous vous rendez très-ridicule. »

LE COMTE, se levant brusquement.

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui, oui; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN lit.

« Vous ne manquez pas de mérite;
» Mais... »

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment, je le croi!
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN lit.

» Vous ne manquez pas de mérite;
» Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
» Apprenez que chacun s'irrite
» De votre orgueil impertinent. »

LE COMTE, donnant un soufflet à Pasquin.

Comment, maraud!...

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable!
Au diable l'écrivain avec ses vérités.

(Il jette la lettre sur la table.)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, lui donnant sa bourse.

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN va et revient.

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(à part.)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII.

LE COMTE, seul.

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.

(Il lit.)

« L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
« Emprunte une main étrangère;
(haut.) Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom,
» Que pour donner le temps à votre ame trop fière
» De se prêter à la seule raison;
» Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon,
» Vous demander si votre humeur altière
» Aura baissé de quelque ton. »

(Il jette le billet.)

Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paîra cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense...

SCÈNE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte?

PASQUIN.

A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cents, et j'en suis très-certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe,
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non;

Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour,
J'ai parlé; c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah, Monsieur! vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les Glorieux une haine mortelle,
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité,
Perd beaucoup de son lustre, où règne la fierté.

LE COMTE, se levant.

Que dites-vous ?

PASQUIN.

Moi ? Rien. C'est Lisette. J'espère...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, à Pasquin.

Le Comte de Tufière est-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voici.

(Le Comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.)

LISIMON.

Cher Comte, serviteur.

LE COMTE, à Pasquin.

Cher Comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, froidement.

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu! nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on. Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, à Pasquin, qui présente un siége.

Faites asseoir Monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étale aussi: car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon.
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?

A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par-là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière,
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point-d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et surtout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;

Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte.

SCÈNE XV.

PASQUIN, seul.

Voila mon Glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
Que, me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins, pour le gagner, vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,

Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre;
Sa fille étoit ravie, et me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon homme, il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.

De ces hommes nouveaux c'est-là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet, dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs, quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui, le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité,
Et c'est-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si long-temps notre noblesse antique;
Et leur persuader que, par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de Monsieur votre père
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui sont arrivés; et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenoit l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue;
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance
Que ma fortune au moins égale ma naissance;
A Lisette surtout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi:
J'approuve ce commerce; il convient d'elle à toi.
On vient, sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCÈNE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse;
Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, Monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, à Isabelle.

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très-discrète...

LE COMTE.

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble ?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable ?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société ?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser; mais pour moi...

LISETTE, à part.

Le Comte de Tufière
Est un franc Glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour ?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons, peut-être,

Avant le mariage un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels sont nos sentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyois mériter que, d'une ardeur sincère,
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que, du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALERE, LISETTE.

VALÈRE.

DOIS-JE croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez Monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
(Il veut sortir.)
J'en serai très-flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monsieur?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître,
Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE, riant.

Cela seroit plaisant!

ISABELLE, bas, à Lisette.

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant!

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez!

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naissance,
Méritoient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons que je pourrois citer,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pencher pour moi Madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;

Et loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui? nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, Monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, avec un souris dédaigneux.

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-temps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagemens;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondemens.

LE COMTE, d'un ton railleur.

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non : mais, à dire vrai, c'est un homme estimable;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer.
Et riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, à Isabelle.

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, à Isabelle.

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, en souriant.

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, faisant la révérence.

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bien gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi!
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,

Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
(Car je suis ennemi de la présomption)
Que si Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, Monsieur, vous connoissiez mon nom,
Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant-pis pour vous, Monsieur; car le nom de Tufière,
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilhommes
Plus nobles que Philinte.

VALÈRE.

Ah! Monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;

Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.

Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, Monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, lui touchant dans la main.

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur.
Et je...

LE COMTE.

Parbleu! je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car, je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris!

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne;
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens.
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc! D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez:
Et vous me ferez voir une preuve fidelle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi; mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais, en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi? vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
Je ne vous dirai pas : changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop;
Chassez le naturel, il revient au galop.
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;
Paroissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car après tout, Monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente;
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI.

LE COMTE, *seul.*

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut!
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentimens qu'inspire une haute naissance!
Si je m'en croyois... Non : je veux prendre sur moi.
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-temps je vous dois cet hommage
Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monsieur. D'où nous connoissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous;
J'aurai bientôt celui de me faire connoître.

Mon nom n'impose pas ; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné....
(En faisant une profonde révérence.)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh ! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, d'un air très-humble.

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il ? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami ; vous le savez, je pense ?

LE COMTE.

Que m'importe cela ?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport (et j'en suis peu surpris)
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort ; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée ?

PHILINTE, faisant la révérence.

Ah ! Monsieur, point du tout ; je me connois, je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.

Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, d'un air railleur.

Vous en doutez, Monsieur?

PHILINTE.

Jamais, jusqu'à ce jour,
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère;
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, mettant son chapeau.

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion, mais très-distinctement.
La nature envers moi, moins mère que marâtre,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre;
Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine.
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace!

PHILINTE.

Moi, Monsieur! Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnoissez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, d'un air railleur, mettant ses gants.

Je suis reconnoissant de cette grace insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trève de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, accourant.

Chez moi, morbleu! chez moi, faire un pareil vacarme!
Par la mort! le premier...

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux?

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison, si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,

En dépit de ma femme et de ses adhérans.
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre ;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monsieur, de répondre à cela,
Que Madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole.
Si pour me chicaner Madame est assez folle,
Madame sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi, recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusques-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

QUELLE obstination!

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,
Et je m'en vengerois, si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh! là, là, patience.

LE COMTE.

C'est un petit Monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet,
Qui fait le bel-esprit, et n'a que du caquet.
O la méchante femme! Avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable.
De sang-froid, tout à l'heure, en termes éloquens,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera, si je vous prends pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étois résigné
A souffrir ce malheur, dès qu'elle aura signé;
Qu'immédiatement après sa signature
Elle pourroit aller à sa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle et Lisette, avec gémissement,
L'ont vite secourue; et, par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie:
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera;
Et toutes pleureront, tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout, je ferai des miracles.

Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
Comment diable! Ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule.

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoîrez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger.

LISIMON.

Oh! trève à votre humeur fière;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON, seul.

Il faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque, dans mon dépit, son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et Monsieur désormais dépendra de Madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non; il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre;
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PASQUIN.

Ils entrent par deux différens côtés du théâtre ; Pasquin le premier, et marchant fort vite.

LISETTE.

Quoi! sans me regarder, doubler ainsi le pas!

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon; je ne vous voyois pas.
Auriez-vous, par hasard, quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui, sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire,
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité

M'impose ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière?

PASQUIN.

(à part)

Si je l'ai vu? Cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment!
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone! bon Dieu! quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela.
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très-facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours, entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...

Qui forment un vallon, dont le sommet s'étend
Jusques sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon placé justement... sous la zône...
Par trois angles saillans, forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du Comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte,
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus;
Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un menteur qui n'a point de mémoire,

Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand seigneur. Dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très-constans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bon homme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrète,
Je ferois tort au Comte. Et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

AH! vous voilà, Monsieur? vraiment! j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos loix?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monsieur le Comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte.
Et, contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison ? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte;
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que demoiselle, ou non, comme le ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(Voyant Lycandre.)

Par quel motif?... Eh quoi! cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie!

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur,
Qui demeure céans, ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le Comte de Tufière ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, et de toute manière.
Il est vrai que le Comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah! que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible,
Qu'à votre empressement il se montre sensible,
Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe, à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Quel bon cœur d'un côté!
De l'autre, quel excès d'insensibilité!
O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, Monsieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez, peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience ; il va bientôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux momens ?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens ?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi ? Se peut-il qu'il le pense ?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah ! qu'il me connoît mal !

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher ; et loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,

Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour,
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent :
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon père.
Heureuse, si je puis et mille et mille fois
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre père ; il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mère.
Par son faste, les biens se sont évanouis :
Son orgueil a causé des malheurs inoüis.

LISETTE.

Eh! comment?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,

En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse ; et prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instans.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il vouloit se venger ; il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi ; mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend ; mais en vain. Il se cache ; aussitôt
Un arrêt le condamne. Et, pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau ;
Et son orgueil puni l'a conduite au tombeau.

LISETTE.

Ciel ! Que m'apprenez-vous ? Ce n'est donc pas ma mère
Que j'avois au couvent, et qui m'étoit si chère ?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,

Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? Et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste, autant qu'infortunée;
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre père;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir; et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissans à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, près de perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père, caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles:
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.

Sortons, Monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit; il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, se jetant à ses pieds.

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon ame est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur.
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère! Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le Comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus,
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi, sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;

Oui, le Comte est mon frère ; et, dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion,
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusques-là devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connoît. Rentrez,
Ma fille. Quelqu'un vient; gardez bien le silence.

LISETTE, lui baisant la main.

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV.

LYCANDRE, PASQUIN, s'arrêtant à considérer Lycandre.

LYCANDRE.

Le Comte de Tufière est-il chez lui?

PASQUIN, d'un ton brusque.

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN, le regardant du haut en bas.

Lui parler! Qui? Vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, d'un air méprisant.

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il soit, que, dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, fièrement.

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... (car je perds patience)
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN, à part.

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
(à Lycandre.)
Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais, si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDRE, vivement.

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez; on ne l'est point, quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrégent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, souriant.

Ne craignez rien pour moi,

Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi !

Vous vous exposez ?...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN va et revient.

En vérité, je crains...

LYCANDRE, d'un air impatient.

Ah !

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V.

LYCANDRE, seul.

Par les airs du valet on peut juger du maître.
Ah ! du moins, si mon fils pouvoit se reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
Mais je n'ose espérer...

SCÈNE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah! c'est mon père!

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*

Comment donc! le voilà comme pétrifié!

LE COMTE, *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, Monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(à Pasquin.)

Je croyois... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCÈNE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci ?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi ?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père ?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère.
Voilà votre motif. Et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice ;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah ! je ne vois que trop, en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu ;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un père misérable ;
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui ? moi, je vous méprise ? Osez-vous le penser ?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser !
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le-moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis,
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnoître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez ?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne soyez pas si prompt.
Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois ennobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dedain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.

J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et, sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

(Il veut sortir.)

LE COMTE, le retenant.

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre foiblesse;
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, au Comte.

Serviteur.
Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne;
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allois sans cela faire un joli tapage!
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins : car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, se couvrant.

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien!

LISIMON, se découvrant.

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage.
Que votre unique objet soit votre mariage ;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, au Comte.

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE, tirant Lisimon à part.

C'est... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, à Lisimon.

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE, à part.

Je voi
Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, à Lisimon.

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE, à part.

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connoître, et de punir mon fils ;
Et mon juste dépit lui prépare une scène,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, à Lycandre.

Contraignez-vous, de grace : et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien !

LE COMTE, retournant à Lisimon.

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, haut.

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, en souriant.

Mon devoir.

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, au Comte.

Quoi ! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte ?

LISIMON, au Comte.

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression !

LE COMTE, d'un air un peu fier, à Lycandre.

Mais, Monsieur...

LYCANDRE, d'un air impérieux.

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire.
Faites ce qu'il faut faire au plutôt.

LE COMTE, à part.

Quel martyre!

Il va se découvrir.

LISIMON, au Comte.

Ce vieillard est bien verd,

Ce me semble?

LE COMTE, à Lisimon.

(à Lycandre.)

Il est vrai. Votre discours me perd.

Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, au Comte.

Faites ce qu'il desire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend. Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE.

Soumis; vous entendez?

LE COMTE, d'un air piqué.

Oui, j'entends à merveille.

(à part.)
Ciel!

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille,
Bon homme? Expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort?
Et, s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE, à part.

J'enrage.

LIS MON, à Lycandre.

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE, à Lisimon.

Sortons.

Je regrette, Monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON, au Comte.

(à Lycandre)

Un moment. A quoi vont les revenus du Comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE, à Lycandre.

Dites-lui....

LYCANDRE, au Comte, bas.

Je ne veux point mentir.

(à Lisimon.)

Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCÈNE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître :
Que veut dire cela ? Hem ?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trève de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire ?

LISIMON.

Plaisante question ! Quoi ! faut-il vous instruire ?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier, solliciter ! Je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance ;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour.
Cela suffit, je crois ?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins ? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille ;
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.

Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X.

LE COMTE, seul.

Que ces gens inconnus
Sont fiers ! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appas des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà ! Mademoiselle, expliquons-nous un peu ;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres desirs paroît moins opposée.
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant.
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux ;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous ;
Il vous a demandée ; et cette ame si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière !

De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon père, avec ardeur, sollicitoit pour lui ;
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui ;
Et, sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le Comte a si bien fait, que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu.
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement!

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement ?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience.
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance ?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal.

LISETTE.

Oh ! que pardonnez-moi ;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi....

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser, quand vous me plaisantez ?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse ?
Loin de me témoigner un retour de tendresse,
Le Comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi ! pour un peu de gloire et de présomption !
C'est-là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
Il est fier à présent : mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis ?

SCÈNE II.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE, à Valère.

Vous voilà bien rêveur ?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.

C'est une trahison dont j'étois incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez ?

VALÈRE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très-juste ; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi ; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, et ne pouvois le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point ?
Quoi ! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète ?

ISABELLE, à Valère.

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette ?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet ? Quelle est votre espérance ?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

ÇA, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir Madame la Comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment! Mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait,
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc! J'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus)
Et mes enfans rendront mes travaux superflus!
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile!
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, Monsieur, en père de famille.

Courage. Disposez enfin de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi! Lisette!...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette;
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon!

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier;
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie,
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps. Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALÈRE, le retenant.

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, le repoussant.

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire.
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.

(à part.)

Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrète.

(à Valère.)

Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu....

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(à Valère qui veut sortir.)

Ah! bon. Non, non, demeure ici
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

APPROCHE, Monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, répétant.

Lier.

LE COMTE, au Notaire.

Continuez. Baron

De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, d'un ton ampoulé.

Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père;

Mais comme, après sa mort, j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, lui frappant sur l'épaule.

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.

(à Isabelle.)

Je te fais compliment, madame la Marquise.

M. JOSSE, au Comte.

Est-ce tout?

LE COMTE, se levant.

Comment tout? Seigneur...

M. JOSSE.

Et cætera.

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, et autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE, à Lisette.

En lettres d'or.

LISETTE, à Isabelle.

Paix donc.

ISABELLE, à Lisette.

Je ne saurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, à Isabelle.

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, à Lisimon.

(Il lit.)

A vous présentement, Monsieur. Messire Antoine
Lisimon...

LE COMTE, d'un air surpris.

Antoine!

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi! c'est-là votre nom?
Antoine! est-il possible?

LISIMON.

Eh! parbleu, pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois!

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE, d'un air dédaigneux.

Passons, Monsieur, passons. Vos titres. C'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui ? moi ? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc ? Vous n'avez aucune seigneurie ?

LISIMON.

Ah ! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.
(Il dicte.)
Antoine Lisimon, Écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus ?

LISIMON.

Et Seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois ! L'argent est-il un titre ?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh ! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.
(à Lisimon.)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, au Comte.

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, à M. Josse, bas.

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante.

LE COMTE.

Quel douaire, Monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, à part.

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, au Comte.

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, dictant.

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, se levant.

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, à part.

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LYCANDRE.

LE COMTE, à part.

Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!

LISIMON, à Lycandre.

Que voulez-vous? Parbleu! c'est monsieur l'Intendant.

LYCANDRE, au Comte.

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE et ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE, à part.

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE, à Lycandre.

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat! par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE, à Lisimon.

L'état où je parois, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.

(au Comte.)

Je la lui réservois. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnois-moi.

ISABELLE, à Lisette.

Vous voilà toute en pleurs,
Lisette?

LISETTE, à Isabelle.

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, au Comte.

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez; rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.
Oui, je suis votre fils; et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(Il se met aux genoux de Lycandre.)

Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, à Lycandre.

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu! que vous êtes son père.

LYCANDRE, relève le Comte, et l'embrasse.

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le Ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste Monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous il rend un père
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang;
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle; et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je? Juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang, et ma naissance;
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui, je dois vous rendre grace;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALÈRE, à Lisette.

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.

Venez, ma fille; Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur femme-de-chambre!

LYCANDRE, au Comte.

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grace au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, à Lisette.



Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoie.

LISETTE, au Comte.

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir; je m'en fais un honneur.

LISIMON, à Lycandre.

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très-beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point, sans se trouver marquis.
(au Comte.)
Êtes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, au Comte.

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir; que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentimens feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux; mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et, s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non : je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer; on vient de m'en convaincre;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine, et l'indignation.

FIN DU GLORIEUX.

L'ENFANT GÂTÉ,

COMÉDIE.



ACTEURS.

Madame ARGANTE.

SOPHIE,	Filles de Madame Argante.
PULCHÉRIE,	

M. DE BONACCUEIL, frère de Madame Argante.

LISETTE, suivante de Sophie.

DORANTE, homme de robe.	Amans de Pulchérie.
M. DE NEUCHATEAU, financier.	
LE COMTE DU TOUR.	
LE MARQUIS.	

La scène est à Paris, chez Madame Argante.

L'ENFANT GÂTÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BONACCUEIL, LISETTE.

LISETTE.

Ah, Monsieur! Vous voilà revenu de Champagne!

M. DE BONACCUEIL.

Oui; mais, avec regret, j'ai quitté ma campagne.
Où la belle saison m'invitoit à rester:
A mon bon naturel je n'ai pu résister.
Quoique ma folle sœur m'ait joué mille pièces,
Son intérêt m'est cher; ses filles sont mes nièces;
Je les aime toujours, et veux absolument
Assurer au plutôt leur établissement.
Je travaille surtout à celui de l'aînée,
Qui s'éloigne un peu trop de sa vingtième année,
Et qui reste à pourvoir, dont je suis très-marri.
Toute fille, à cet âge, a besoin d'un mari.

LISETTE.

Je ne le sais que trop.

M. DE BONACCUEIL.

Oh! je te crois.

LISETTE.

J'espère
Que vous voudrez aussi me tenir lieu de père.

M. DE BONACCUEIL.

Va, va, j'y penserai.

LISETTE.

Le plutôt vaut le mieux.
J'ai de fortes raisons....

M. DE BONACCUEIL.

Je les vois dans tes yeux,
Friponne. Mais songeons à ma chère Sophie.

LISETTE.

C'est votre bien-aimée.

M. DE BONACCUEIL.

Oui, je te le confie,
Elle est ma favorite, et l'a bien mérité.
Il ne lui manque rien, qu'un peu plus de beauté.
Quels talens ! Quel esprit ! Je l'estime, je l'aime,
Parce que je suis sûr qu'elle est la raison même ;
Qu'elle joint la sagesse à l'agréable humeur,
Le fin discernement à la bonté du cœur ;
Digne de recevoir l'encens de tous les hommes,
Si nous ne vivions pas dans le siècle où nous sommes ;
Siècle injuste, pervers, où le goût fasciné
Par l'extérieur seul est d'abord entraîné !

LISETTE.

Ah ! que vous dites vrai !

M. DE BONACCUEIL.

N'est-ce pas une honte,
Que de tant de mérite on ne fasse aucun compte,

Qu'à l'aimable Sophie on préfère une sœur
Qui n'a d'autre talent qu'un minois enchanteur,
Qui gâte une beauté parfaite et surprenante,
Par une humeur hautaine, et même impertinente,
Et par un esprit vain, dont l'idiot orgueil
A l'hommage d'un roi feroit un froid accueil ?

LISETTE.

Oui ; mais le pis de tout, c'est que sa sotte mère
(Pardonnez si je suis avec vous si sincère)
L'idolâtre, la perd, l'applaudit ; qui plus est,
Lui permet de parler, d'agir comme il lui plaît :
Et, loin de s'opposer à mille extravagances,
Semble se faire honneur de ses impertinences.
La modeste Sophie, à chaque occasion,
Exposée, au contraire, à son aversion,
N'en reçoit que rebuts, que duretés, qu'injures,
Ce qui cause céans mille secrets murmures ;
J'en ai le cœur percé ; je n'y puis plus tenir.

M. DE BONACCUEIL, attendri.

Et la pauvre Sophie ?

LISETTE.

Elle a su se munir
D'un fond de patience incroyable, invincible,
Qu'elle a l'art de pousser jusques à l'impossible.
Mais je lis dans son cœur, malgré tous ses efforts ;
Elle pleure en dedans, et ne rit qu'en dehors.

M. DE BONACCUEIL.

Et voilà ce qu'on voit dans plus d'une famille :
On porte jusqu'au ciel une idole de fille,

Tandis qu'à sa fortune on immole ses sœurs,
Que pour elle on condamne à la retraite, aux pleurs.
Je veux bannir d'ici cette erreur trop commune,
Et de ma pauvre nièce empêcher l'infortune.
Va la chercher; dis-lui que je l'attends ici.
Corbleu! nous allons voir....

LISETTE.

Ah! Monsieur, la voici.

SCÈNE II.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

M. DE BONACCUEIL.

Viens, ma chère Sophie, embrasse-moi. Ta mère
Est une extravagante; et je veux, en bon frère,
Redresser aujourd'hui son esprit fourvoyé.

LISETTE.

Oh! ma foi, tout le vôtre y doit être employé,
Et, s'il en vient à bout, c'est tout ce qu'il peut faire.

SOPHIE.

Lisette, taisez-vous, et respectez ma mère;
Je ne saurois souffrir qu'on ose la blâmer.
Si d'elle, plus que moi, ma sœur se fait aimer,
Dois-je trouver mauvais, et voir comme une injure
Les effets d'un penchant qu'inspire la nature?
Ne suit-on pas ses loix, parlons de bonne foi,
En aimant une sœur plus aimable que moi?
Ma mère a le goût bon: je vois que tout le monde,
Loin de la condamner, l'approuve et la seconde.

Tout ce qui vient ici, court encenser ma sœur,
Sans qu'on daigne me dire un seul mot de douceur.
Je ferois donc en vain valoir le droit d'aînée;
Pour vivre dans l'oubli, je sens que je suis née;
J'en ai pris le parti sans aigreur et sans fiel,
Et n'ai de volontés que les ordres du ciel.

M. DE BONACCUEIL.

Le ciel ordonne-t-il qu'une mère bizarre
Par un aveugle instinct se conduise et s'égare;
Prodigue à votre sœur tout ce qui peut flatter,
Et n'use de ses droits que pour vous maltraiter?
Je ne puis plus souffrir cet injuste partage.
La plus rare beauté n'est qu'un frêle avantage,
Qu'un éclat passager, qui, bien qu'éblouissant,
Après avoir brillé, souvent meurt en naissant;
C'est un feu qui s'éteint au moment qu'il enflamme:
Mais la bonté du cœur, mais la beauté de l'ame,
L'esprit et les talens, sont des dons précieux,
Qui, n'étant point bornés à fasciner nos yeux,
Nous inspirent pour eux un penchant légitime,
Et sont l'objet constant d'une éternelle estime.
Voilà ce qui pour toi m'a toujours fait pencher.
En faveur de ta sœur on a beau me prêcher,
Et tu veux vainement justifier ta mère.
En admirant l'effet de ton bon caractère,
Contre elle mon esprit n'en est que plus aigri.
Je veux absolument t'assurer un mari,
Et plutôt que plus tard.

SOPHIE.

Mon oncle, rien ne presse.

LISETTE.

Mon Dieu! pardonnez-moi.

M. DE BONACCUEIL.

Ce point-là m'intéresse
Plus que toute autre affaire ; et je vais....

SOPHIE.

Vos bontés
N'attireront sur moi que mille duretés.
Paroissez occupé de ma sœur Pulchérie ;
Dites que vous voulez qu'enfin on la marie :
Insistez seulement sur cet article-là,
Vous réussirez mieux.

LISETTE.

Je conviens de cela.
Mais votre sœur, encor plus vaine que sa mère,
Veut devenir duchesse ; et c'est-là sa chimère.

M. DE BONACCUEIL.

Duchesse !

LISETTE.

Eh ! oui, Monsieur. Sa sotte vanité
Ose même aspirer à la principauté :
Bien loin de s'en cacher, elle le dit sans cesse ;
J'en ai mille témoins.

M. DE BONACCUEIL.

Oh ! parbleu, ma princesse,
Je m'en vais vous laver la tête comme il faut,
Et je ferai tomber votre orgueil de son haut.

SOPHIE.

Mon oncle, au nom du ciel, modérez votre bile.

M. DE BONACCUEIL.

Non ; je n'aurai pas fait un voyage inutile.
De tout ce que j'apprends je suis honteux, confus.
Je prétends, au plutôt, réformer tant d'abus.
(Madame Argante entre, et entend les trois vers suivans.)
C'est à moi de guider et la mère et la fille;
Et je suis, après tout, le chef de la famille.
Ma nièce ose aspirer à la principauté!

SCÈNE III.

Mme ARGANTE, M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

Mme ARGANTE, paroissant brusquement.

De quoi vous mêlez vous?

M. DE BONACCUEIL.

(D'un ton haut.) C'est fort bien débuté,
Ma sœur.

Mme ARGANTE, du même ton.

Mon frère.

M. DE BONACCUEIL.

Oh, oh! vous faites bien la fière!

Mme ARGANTE, fièrement.

Je fais ce que je dois.

M. DE BONACCUEIL.

Est-ce là la manière
Dont vous traitez?...

SOPHIE, à Lisette.

O ciel! ils vont se quereller.

M. DE BONACCUEIL, à Madame Argante.

Taisez-vous, quand je parle.

Mme ARGANTE.

Et moi, je veux parler.

Revenez-vous ici pour y faire le maître ?

M. DE BONACCUEIL.

Si je ne le suis pas, désormais je veux l'être.

Mme ARGANTE.

C'est ce qu'il faudroit voir.

M. DE BONACCUEIL.

Et ce que vous verrez,
Ou de vos procédés vous vous repentirez.
Je sais comment punir votre vanité folle,
Et ne viens pas chez vous encenser votre idole.

Mme ARGANTE.

Mon idole ?

M. DE BONACCUEIL.

Oui, ma sœur, votre idole. Oh ! parbleu,
Vous osez me morguer, mais nous verrons beau jeu;
Et je vous apprendrai qu'un mère bien sage
Doit faire de son cœur un plus juste partage.

SOPHIE.

Mon oncle !

M. DE BONACCUEIL.

(à Sophie.) (à Madame Argante.)
Taisez-vous. Vous vous corrigerez,
Ou bien...

Mme ARGANTE, à Sophie.

Le beau sermon que vous me procurez !

SOPHIE.

Qui? Moi, Madame!

Mme ARGANTE.

Oui, vous.

M. DE BONACCUEIL.

C'est tout le contraire.
Avez-vous oublié que vous êtes sa mère?

Mme ARGANTE.

Je voudrois le pouvoir.

SOPHIE, tendrement.

Et que vous ai-je fait?

Mme ARGANTE, froidement.

Rien. Vous me déplaisez; voilà tout.

M. DE BONACCUEIL.

En effet,
Quand on a dit cela, l'on a tout dit.

Mme ARGANTE.

Sans doute.

M. DE BONACCUEIL.

Or, écoutez, ma sœur.

Mme ARGANTE.

Hé bien! je vous écoute.

M. DE BONACCUEIL.

Je vois que Pulchérie a pris tout votre cœur,
Et qu'il n'en reste rien pour son aimable sœur.

Mme ARGANTE, avec un souris dédaigneux.

Aimable!

M. DE BONACCUEIL.

Aimable, oui; je le soutiens encore.

Mme ARGANTE, d'un ton irronique.

Oh! vous avez raison, tout le monde l'adore!

M. DE BONACCUEIL.

S'il ne l'adore pas, il devroit l'adorer.
On cherche la plus belle, on vient l'idolâtrer:
Mais, savez-vous pourquoi? C'est que ceux qui raisonnent
Sont en très-petit nombre, et que les sots foisonnent:
On ne vois que cela. Voilà vos partisans;
Voilà les gens qu'en foule on voit venir céans.
Mais moi, dont le bon sens fait la philosophie,
Qui vois le vrai mérite éclater en Sophie,
Qui connois son esprit, sa vertu, son bon cœur,
Je l'adopte pour fille, et vous laisse sa sœur.
Vous pouvez, j'y consens, en faire une duchesse,
Et même l'élever jusqu'au rang de princesse.
Mais, Sophie est à moi; je réclame son bien,
Auquel j'ai résolu de joindre tout le mien.

Mme ARGANTE, d'un air effrayé.

Tout le vôtre!

M. DE BONACCUEIL.

Oui, ma sœur; lui tenant lieu de père,
Je songe à la pourvoir, et j'en fais mon affaire.

Mme ARGANTE.

Vous seriez si cruel à l'égard de sa sœur?

M. DE BONACCUEIL.

Je partage mes biens, comme vous votre cœur.
Toutefois, pour prouver que je suis équitable,
Je vous donne le temps d'être plus raisonnable.
Je n'ai pas encor pris mon parti sans retour.
Mariez Pulchérie avant la fin du jour:

Devant sa sœur aînée on veut bien qu'elle passe,
Et, pour l'amour de vous, je lui fais cette grace:
Mais si, dès ce jour même, elle ne choisit pas
Quelqu'un de ces benêts charmés de ses appas,
Sophie aura demain tous mes biens en partage,
Et je saurai la rendre aussi riche que sage.
M'entendez-vous, ma sœur? J'ai parlé; choisissez.

Mme ARGANTE.

Je vais voir Pulchérie, et reviens.

M. DE BONACCUEIL.

Finissez:
Revenez au plutôt me rendre sa réponse;
Et, suivant le rapport, à l'instant je prononce.

SCÈNE IV.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

M. DE BONACCUEIL.

A la fin, j'ai pourtant rabattu son caquet,
(Dorante paroît, et, sans les voir, se mire et s'ajuste.)
Et bientôt nous saurons... Que veut ce freluquet?

LISETTE.

C'est un des soupirans de votre belle nièce,
Un robin, petit-maître.

M. DE BONACCUEIL.

Il est tout d'une pièce.
Qu'il a l'air apprêté!

LISETTE.

Son esprit et son corps,
Assujétis à l'art, ne vont que par ressorts:

Il arrange avec soin sa vaste chevelure,
Puis il va concerter son air et son allure.

M. DE BONACCUEIL.

Hom, le fat!

SOPHIE.

Dans sa pompe il veut nous aborder.

LISETTE.

A son père, à son oncle, il vient de succéder.
Riche comme un Crésus, et plus aimable encore,
Si nous voulons l'en croire, il poursuit, il adore
La fière Pulchérie, et s'en croit adoré,
Lorsque d'un regard même il n'est pas honoré.

SOPHIE.

Il ne nous voit donc pas?

LISETTE.

Quoi! cela vous étonne?
Il ne voit jamais rien que sa chère personne.

M. DE BONACCUEIL.

Le voilà qui commence enfin à s'ébranler.

SOPHIE.

Voyons s'il daignera seulement me parler.

SCÈNE V.

DORANTE, M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

DORANTE.

LISETTE, un mot.

LISETTE.

Monsieur, que vous plaît-il?

DORANTE.

Ma chère,

Puis-je voir Pulchérie ?

LISETTE.

Elle est avec sa mère.

DORANTE.

Est-il jour là-dedans?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

Bon, je vais entrer.

(Il fait quelques pas, et revient.)

M'a-t-on demandé?

LISETTE.

Non. Je puis vous assurer
Que l'on n'a demandé... ni souhaité personne.

DORANTE.

Ni souhaité, ma chère? Ah! ce discours m'étonne.
J'aurois pensé qu'au moins on m'auroit souhaité.

LISETTE.

Si vous l'avez pensé, vous vous êtes flatté.

DORANTE, souriant.

Flatté ?

LISETTE.

Très-sûrement.

DORANTE.

La folle! Et moi, je gage
Qu'on brûle de me voir.

M. DE BONACCUEIL, à Sophie.

Le fade personnage!

Voudra-t-il bien au moins nous jeter un coup d'œil?

DORANTE, à Lisette.

Quel est cet homme-là?

LISETTE.

Monsieur de Bonaccueil,
Le frère de Madame.

DORANTE.

Un campagnard, sans doute?
Il en a l'air.

LISETTE.

Paix donc. Je crois qu'il vous écoute.

DORANTE.

Ma foi, tant pis pour lui. N'est-ce pas là la sœur
De Pulchérie?

LISETTE.

Eh! oui.

DORANTE, prenant du tabac.

Je suis son serviteur.

LISETTE.

Voulez-vous lui parler?

DORANTE.

Je n'ai rien à lui dire.
Fais-lui mes complimens; entends-tu?

(Il sort en faisant une froide révérence à Sophie.)

SCÈNE VI.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

LISETTE, à Sophie.

Je soupire
De voir que l'on vous traite avec tant de mépris.

SOPHIE.

Moi, j'en ris de bon cœur.

LISETTE.

Vous en riez?

SOPHIE.

J'en ris,
Te dis-je.

LISETTE.

Mais enfin...

SOPHIE.

Veux-tu que je m'afflige
De voir qu'un beau visage ait l'effet du prestige,
Et que, charmant les yeux par un brillant éclat,
Il attire d'abord les hommages d'un fat?
Si l'on voit triompher la beauté dangereuse
De l'ame la plus noble et la plus généreuse,
A plus forte raison met-elle dans ses fers
Une ame du commun, un esprit de travers.
La beauté sait sur tout étendre son empire;
La nature le veut, il faut bien y souscrire.
Ma sœur brille et m'offusque: eh! peut-être qu'un jour
L'esprit et le bon sens auront ici leur tour;

Et que, dès le moment qu'elle en sera partie,
Quelque ame, avec la mienne assez bien assortie,
Ressentira pour moi, par la réflexion,
Ce qu'inspire souvent l'aveugle passion.
Ayons donc patience. Il faut que Pulchérie,
Après tout son triomphe, à la fin se marie:
Dès qu'elle aura dit oui, son règne finira,
Et j'espère qu'alors le mien commencera.

M. DE BONACCUEIL.

On ne peut mieux parler; et ma foi, je t'admire.
Mais peut-être en secret ton pauvre cœur soupire.
N'aimes-tu point quelqu'un? Parle de bonne foi.
Tu n'as rien de caché pour elle, ni pour moi.

SOPHIE.

Oui, j'aime, et je l'avoue.

M. DE BONACCUEIL.

Ah! cet aveu me charme!
Il me cause pourtant une soudaine alarme.

SOPHIE.

Pourquoi, mon oncle?

M. DE BONACCUEIL.

Eh! mais... Je crains fort que ta sœur
De celui qui te plaît ne t'ait ravi le cœur.
Il pourroit, comme un autre, être aveugle et fantasque.
L'aime-t-il?

SOPHIE.

Hélas! oui.

M. DE BONACCUEIL, *frappant du pied.*

Maugrebleu de la masque!

SOPHIE.

Lisette le sait bien.

LISETTE.

Vraiment oui, je le sai;
Et j'en fis hier encore un très-fâcheux essai.
Je lui vantai long-temps votre parfait mérite;
Il m'en parut frappé. Votre sœur vint ensuite,
Adieu mon homme : zèle et discours superflus!
Dès qu'il vit Pulchérie, il ne m'écouta plus.

M. DE BONACCUEIL, en colère.

Tu sortiras d'ici, dangereuse sorcière.
(à Sophie.)
Voilà pour ta constance une triste matière.
Mais enfin, quel est donc cet amant trop aimé?
Ce petit Magistrat, ce fat si parfumé,
Que nous venons de voir?

SOPHIE.

Lui? Le ciel m'en préserve.
Pour un plus digne objet ma raison me conserve.

M. DE BONACCUEIL.

Tu me préviens pour lui, je veux savoir son nom.

SOPHIE.

Vous le connoissez.

M. DE BONACCUEIL.

C'est?

SOPHIE.

Le Marquis de Ternon.

M. DE BONACCUEIL, d'un air joyeux.

Lui?

SOPHIE.

Lui-même.

M. DE BONACCUEIL.

Ma foi, j'en ai l'ame ravie;
Et, sans savoir ton goût, je t'ai déjà servie.

SOPHIE.

Comment donc?

M. DE BONACCUEIL.

Ce Marquis est mon ami.

LISETTE.

Tant mieux.

M. DE BONACCUEIL.

Mon voisin.

LISETTE.

Bon.

M. DE BONACCUEIL.

Sur lui j'avois jeté les yeux,
Connoissant son mérite et sa rare prudence,
Pour que nous formassions ensemble une alliance.
Jugeant que, comme nous, il s'en feroit honneur,
Je t'avois proposée à ce jeune Seigneur.

SOPHIE, avec vivacité.

Qu'a-t-il répondu?

M. DE BONACCUEIL.

Rien.

LISETTE.

La réponse est touchante!

M. DE BONACCUEIL.

Je vois d'où cela vient; c'est que ta sœur l'enchante:

Qu'incertain du succès qu'aura sa passion,
Et, peut-être goûtant ma proposition,
Il veut, ne répondant que par des révérences,
Être maître d'agir selon les occurrences.

LISETTE.

Cela se pourroit bien.

M. DE BONACCUEIL.

Enfin, nous allons voir.
Ma sœur se voit forcée à décider ce soir;
Si l'on prend le Marquis, nous en prendrons un autre.

SOPHIE.

Mon oncle, mon projet est différent du vôtre.
J'épouse le Marquis, ou j'épouse un couvent.

M. DE BONACCUEIL.

Dans de pareils projets on se trompe souvent;
Il faut être, ma nièce, un peu moins décisive.

SOPHIE.

Pardonnez si je suis si franche et si naïve.
A mon gré, le Marquis est un homme parfait.
Qui peut lui succéder dans mon cœur?

LISETTE.

En effet
Je ne connois que lui parmi notre jeunesse,
Qui puisse mériter cet excès de tendresse;
Mais, après tout, il faut...

(M. de Neuchâteau paroit.)

M. DE BONACCUEIL.

Quel est cet homme-ci?

LISETTE.

Eh! tenez, c'est encore un amoureux transi,

Un riche financier.

M. DE BONACCUEIL.

Quoi! si jeune?

LISETTE.

A cet âge,
Et riche à millions, il est doux, poli, sage,
Et sans nulle fierté.

M. DE BONACCUEIL.

Pour sage, je le croi:
Cela se peut fort bien; mais doux, poli! Ma foi,
Cet homme est un prodige; et j'admire qu'en France
On ait pu parvenir à polir la finance.

LISETTE.

Le fait est vrai, pourtant; il va vous le prouver.

SCÈNE VII.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, M. DE NEUCHATEAU, LISETTE.

M. DE NEUCHATEAU, après avoir fait une profonde révérence à M. de Bonaccueil et à Sophie, dit à Lisette:

Pourrois-je voir Madame?

LISETTE.

Oui.

M. DE NEUCHATEAU.

Je viens la trouver,
Pour savoir d'elle enfin ce qu'il faut que j'espère.

M. DE BONACCUEIL, à Sophie.

Pour obtenir la fille, il courtise la mère,
A ce que je puis voir.

SOPHIE, en riant.

C'est s'y prendre fort bien.

M. DE BONACCUEIL.

Ma foi, mon cher Monsieur, vous n'y gagnerez rien.

M. DE NEUCHATEAU.

La raison, s'il vous plaît?

M. DE BONACCUEIL.

C'est que ma sœur est folle,
Et ma nièce encor plus. Comptez sur ma parole.

M. DE NEUCHATEAU.

Ah! Monsieur, êtes-vous monsieur de Bonaccueil?

M. DE BONACCUEIL.

Moi-même. Vous voyez l'ennemi de l'orgueil,
Le frère toutefois d'une sœur arrogante,
Dont la fille cadette est une impertinente.

M. DE NEUCHATEAU.

De grace, traitez mieux une rare beauté
Que l'on ne sauroit voir sans en être enchanté.
Elle est fière, il est vrai; mais digne d'être reine;
N'a-t-elle pas le droit d'en paroître un peu vaine?
Oui, dans sa fierté même elle a certains appas,
Qui font qu'un amant souffre, et n'en murmure pas.
Voilà ce que je sens.

M. DE BONACCUEIL.

Je vous en félicite.
Si la soumission, près d'elle, est un mérite,
Elle doit reconnoître un si modeste amour.
Mais, qui fait ce fracas?

LISETTE.

C'est le Comte du Tour.
Vous ne trouverez pas celui-ci si modeste.

SCÈNE VIII.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LE COMTE DU TOUR, M. DE NEUCHATEAU, LISETTE.

LE COMTE, à M. de Neuchâteau.

Quoi! je te trouve ici! Je sais qu'on t'y déteste :
Veux-tu perdre toujours ton temps à soupirer?
Va, crois-moi, mon ami, tu peux te retirer.
L'aimable Pulchérie, aussi fière que belle,
Veut des titres, mon cher, et j'en ai vingt pour elle;
Mais les tiens, qaels sont-ils? Des millions? Ma foi,
Qui n'a que ce mérite, en a fort peu, je croi.

M. DE NEUCHATEAU.

Je le crois comme vous; mais souffrez que je pense
Qu'un grand bien nous tient lieu de titres, de naissance,
Lorsque ne gâtant point ni l'esprit, ni le cœur,
Il nous sert de moyens pour vivre avec honneur;
Pour être généreux sans orgueil et sans faste,
Et d'un riche insolent paroître le contraste.
Si l'on ne peut citer une foule d'aïeux,
On s'en fait croire digne; et cela vaut bien mieux
Que le stérile honneur d'une naissance illustre,
Sans moyen ni desir d'en augmenter le lustre.

M. DE BONACCUEIL.

C'est très-bien répondu.

LE COMTE, d'un ton haut.

Monsieur de Neuchâteau,
Vous me parlez d'un ton qui me paroît nouveau.

M. DE NEUCHATEAU.

Je parle en général. Vous ferois-je une offense,
En osant contre vous embrasser ma défense?

LE COMTE.

Écoute, mon ami, je te dois de l'argent,
Et tu m'as secouru dans un besoin urgent;
Mais ne t'en prévaux pas. Bientôt je me marie,
Pour libérer mes biens; et sache, je te prie,
Que les gens de mon rang sont faits pour emprunter,
Comme les financiers sont faits pour nous prêter.

M. DE NEUCHATEAU.

J'ignorois ce droit-là.

LE COMTE.

Je te l'apprends. Lisette,
Entre-t-on?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Tant mieux; je fais retraite,
(à M. de Neuchateau.)
Ou je conclus. Crois-tu qu'on me laisse échapper?
Pour moi, je n'en crois rien.

M. DE NEUCHATEAU.

Vous pouvez vous tromper.

LE COMTE.

Moi, me tromper?

M. DE NEUCHATEAU.

Oui, vous. Chacun a son mérite.
Vous comptez sur le vôtre; et moi, je vous imite.

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule.

Viens, mon pauvre garçon. Je te plains, par ma foi;
Et je m'en vais t'apprendre à t'égaler à moi.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE IX.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

LISETTE.

Les voilà partis.

M. DE BONACCUEIL.

Ouais! Tout court à Pulchérie;
Pas un mot seulement à ma pauvre Sophie!
Je me lasse à la fin de ce manège-là:
Je vais voir le Marquis.

SOPHIE, d'un air ému.

Ah, bon Dieu! le voilà:
Comme le cœur me bat!

M. DE BONACCUEIL.

Mon enfant, prends courage.
Si le Marquis est jeune, il est encor plus sage.

LISETTE.

Oui; mais contre l'écueil la sagesse échoûra.

M. DE BONACCUEIL.

Moi, je crois qu'à la fin elle triomphera;
Voyons.

SCÈNE X.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LE MARQUIS, LISETTE.

M. DE BONACCUEIL, courant embrasser le Marquis.

Ah! vous voilà ; j'en ai bien de la joie.
Un moment tête-à-tête il faut que je vous voie ;
Et j'ose me flatter que nous nous entendrons,
Lorsque tous deux à fond nous nous expliquerons.
Vous êtes bien distrait!

LE MARQUIS, d'un air inquiet.

Excusez...

M. DE BONACCUEIL.

Je parie
Que vous brûlez de voir ma nièce Pulchérie.

LE MARQUIS.

Il faut vous l'avouer, ses charmes m'ont frappé ;
Et, malgré moi, mon cœur en est tout occupé.

M. DE BONACCUEIL.

Malgré vous?

LE MARQUIS.

Oui ; je parle ici sans artifice,
Je devrois à sa sœur rendre plus de justice ;
Pour elle ma raison me parle à tous momens.

SOPHIE, d'un air froid.

Il faut que notre cœur règle nos sentimens.
Sitôt qu'il a parlé, la raison doit se taire.

LE MARQUIS.

Je ne le sens que trop, et n'en fais point mystère ;

Quoiqu'au fond, très-honteux qu'il m'impose la loi
De céder au penchant qui triomphe de moi.
J'en rougis à vos yeux; pardonnez-lui son crime:
Comptez qu'il sent pour vous la plus parfaite estime
Dont jamais...

SOPHIE, en souriant.

Vous perdez de précieux instans.
Vos rivaux sont ici, profitez mieux du temps,
Marquis, pour obtenir la juste préférence
Dont vous êtes en droit de former l'espérance.
Ma sœur va décider sur le choix d'un époux;
Allez faire valoir vos droits à ses genoux.
Pour peu qu'elle ait de sens, elle vous doit la gloire
De vous faire goûter une pleine victoire.

LE MARQUIS, après l'avoir regardé tendrement.

En dépit de moi-même il faut vous obéir.
Que de justes raisons pour vous de me haïr!
Mais vous en soupçonner, c'est vous faire une offense;
Et vous ne me devez que de l'indifférence.

(Il sort lentement et regardant Sophie de temps en temps)

LISETTE, au Marquis.

Bon soir.

SCÈNE XI.

M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

M. DE BONACCUEIL.

Le traître sort, et ne m'écoute pas.

LISETTE.

Non. Sa sagesse est folle.

M. DE BONACCUEIL.

Il revient sur ses pas,
Suivi de ses rivaux.

SOPHIE.

Ma sœur va donc paroître.

LISETTE.

Madame nous l'amène.

M. DE BONACCUEIL.

On a conclu peut-être;
Et nous allons savoir le choix que l'on a fait.

LISETTE.

Aucun d'eux cependant n'a l'air bien satisfait.

SCÈNE XII.

M. DE BONACCUEIL, Mme ARGANTE, SOPHIE, PULCHÉRIE, DORANTE, LE COMTE, M. DE NEUCHATEAU, LE MARQUIS, LISETTE.

Mme ARGANTE.

Mon frère, j'ai parlé.

M. DE BONACCUEIL.

Pour qui cette déesse
S'est-elle déclarée?

M. DE NEUCHATEAU.

En vain chacun s'empresse
A savoir ce qu'il peut espérer de ses feux:
Elle ne nous répond que d'un air dédaigneux.

M. DE BONACCUEIL, *à Madame Argante.*

Voila donc tout le fruit de votre remontrance?

Mme ARGANTE.

Rien ne peut l'obliger à rompre le silence.

M. DE BONACCUEIL.

(à Pulchérie.)

Je la ferai parler, moi. Je veux qu'au plutôt...

PULCHÉRIE, d'un air fier.

Doucement, s'il vous plaît; ne parlons pas si haut.

M. DE BONACCUEIL.

Comment?

PULCHÉRIE.

Je hais le bruit; il m'est insupportable.

M. DE BONACCUEIL.

Mon Dieu! qu'elle est mignonne, et qu'elle est agréable!

PULCHÉRIE, à Madame Argante, d'un ton ironique.

Mon oncle est très-plaisant, je ne le croyois pas:
Mais priez-le de prendre un ton un peu plus bas.

Mme ARGANTE, d'un air suppliant.

Mon frère...

M. DE BONACCUEIL, la contrefaisant.

Eh bien, ma sœur?

Mme ARGANTE.

Ayez la complaisance...

M. DE BONACCUEIL.

De quoi? De me soumettre à son impertinence?

PULCHÉRIE.

Quelle grossièreté! Peut-on la soutenir?
Je sors.

M. DE BONACCUEIL, l'arrêtant.

Non. Avec vous je veux m'entretenir.
Venons au fait, au fait.

Mme ARGANTE, à son frère.

Calmez-vous, je vous prie.

M. DE BONACCUEIL, ôtant son chapeau.

Soit. Daignez m'écouter, divine Pulchérie.
Permettez que votre oncle, en toute humilité,
Vous conjure d'avoir un peu moins de fierté;
D'être un peu plus docile, un peu plus complaisante.
Votre mère, à ma voix, joint sa voix suppliante:
Elle n'exige pas que vous obéissiez,
Dieu l'en garde; elle est prête à tomber à vos pieds,
Pour obtenir de vous, sa chère souveraine,
Que sur un choix, enfin, vous décidiez en reine.

(à Madame Argante.)

N'est-ce pas là le ton dont il faut lui parler?

PULCHÉRIE.

Quand on a de l'esprit, on aime à l'étaler :
C'est ce que fait Monsieur. Qu'il gronde ou qu'il plaisante,
Sa conversation est toujours amusante.
Continuez : prenez le ton qu'il vous plaira,
Et soyez assuré qu'il me divertira.

M. DE BONACCUEIL.

Comment donc! avec moi vous faites la railleuse!

PULCHÉRIE.

C'est pour vous imiter.

M. DE BONACCUEIL.

La petite orgueilleuse!

Est-ce là le respect?...

PULCHÉRIE.

Parlez honnêtement,

Et je vous répondrai plus convenablement.

M. DE BONACCUEIL.

Ventrebleu ! finissons, et changeons de manière.

PULCHÉRIE.

Le ton d'autorité me rend encor plus fière :
Je vous en avertis ; c'est mon aversion.

M. DE BONACCUEIL, à la compagnie.

Admirez les effets de l'éducation !
Voilà pour vous, ma sœur, un illustre trophée !

Mme ARGANTE.

Par vous, mal-à-propos, je suis apostrophée.
Pulchérie est très-sage ; et cette qualité
Lui donne, à mon avis, une juste fierté :
Sa fierté vous répond de sa bonne conduite,
Et vous démontre assez que je l'ai bien instruite.

M. DE BONACCUEIL.

Tout au mieux ! ces messieurs vous en seront témoins,
Et vous remercîront de l'effet de vos soins.

Mme ARGANTE.

Ah ! cessons de railler.

M. DE BONACCUEIL.

Avez-vous, je vous prie,
De mes intentions informé Pulchérie ?

Mme ARGANTE.

Oui, vraiment.

M. DE BONACCUEIL.

Qui peut donc l'empêcher de choisir ?

PULCHÉRIE.

Vous me permettrez bien d'y penser à loisir ?

M. DE BONACCUEIL.

A loisir ! Tout-à-l'heure, ou je vous déshérite.

De ces quatre messieurs pesez bien le mérite;
Et choisissez celui qui vous convient le mieux.

DORANTE, à Pulchérie.

Sans doute que sur moi vous jetterez les yeux?

PULCHÉRIE, d'un air dédaigneux.

Sur vous, Monsieur?

DORANTE.

Je puis espérer cette gloire,
Ce me semble.

PULCHÉRIE.

Et sur quoi?

DORANTE.

C'est que j'ai lieu de croire
Que de fortes raisons parlent en ma faveur.

PULCHÉRIE.

Je ne les connois pas.

DORANTE, lui faisant la révérence.

Vous me faites honneur.
Puisque mon espérance étoit si téméraire,
Quel est donc mon défaut?

PULCHÉRIE.

Celui de me déplaire.

DORANTE.

Dites-m'en la raison, j'en suis très-curieux.

PULCHÉRIE.

C'est qu'un homme de robe est maussade à mes yeux.

DORANTE.

D'autres yeux me verront sans nulle répugnance.

M. DE BONACCUEIL.

Voilà pour les robins. Venons à la finance.

PULCHÉRIE.

A la finance! Ah! fi!

M. DE BONACCUEIL.

Pourquoi vous récrier!

PULCHÉRIE.

Pourquoi? Moi devenir femme d'un financier?
Je voudrois bien savoir si l'argent est un titre?

M. DE BONACCUEIL.

En est-il un plus beau?

PULCHÉRIE.

Brisons sur ce chapitre,
De grace.

M. DE NEUCHATEAU.

Mais songez que je suis en état
D'acquérir, si je veux, et le rang et l'éclat.
Quiconque est riche, est tout, a dit le satirique.
Vous aurez sur mon cœur un pouvoir despotique.
Mes biens vous porteront jusques où vous voudrez,
Et, selon vos desirs, vous en disposerez.
Je puis vous offrir tout, excepté la naissance,
Que l'on voit trop souvent languir dans l'indigence,
Éprouvant à regret que les titres pompeux,
Dépourvus de moyens, ne rendent point heureux.
Le vrai bonheur consiste, à ce que j'entends dire,
A pouvoir parvenir à ce que l'on desire:
Or, avec la richesse, on n'a qu'à souhaiter,
Et l'on parvient à tout, quand on peut l'acheter.

PULCHÉRIE.

Moi, je n'estime rien de ce que l'on achète.
La naissance et le bien sont ce que je souhaite;

L'un sans l'autre, pour moi, n'est ni touchant, ni beau:
Et je ne puis souffrir un homme tout nouveau.
Quand on se mésallie, on doit mourir de honte;
Et j'en mourrois.

M. DE BONACCUEIL.

Et deux. A vous, monsieur le Comte.

DORANTE, à M. de Neuchâteau.

De cette affaire-ci voyons le dénoûment.

LE COMTE.

Je vois bien que je touche à mon heureux moment;
Il m'étoit réservé pour augmenter ma gloire,
Et devant mes rivaux j'obtiendrai la victoire:
Soyez-en donc témoins, pauvres disgraciés.
Dès demain nos deux cœurs seront associés,
Charmante Pulchérie; oui, dès demain, ma belle,
Nous serrerons les nœuds d'une chaîne éternelle.

PULCHÉRIE.

Qui vous a dit cela?

LE COMTE.

Qui me l'a dit? Vos yeux,
Qui m'honorent souvent d'un accueil gracieux.
Et, bannir ces messieurs, n'est-ce pas faire entendre
Que votre cœur m'en veut, qu'il est prêt à se rendre?

PULCHÉRIE.

Vous concluez très-mal. Ne reste-t-il que vous
Sur qui jeter les yeux pour en faire un époux?

LE COMTE.

Mais je sais à quel point vous êtes délicate;
C'est ce qui m'encourage, et c'est ce qui me flatte.

Pouvez-vous espérer de faire un meilleur choix?

PULCHÉRIE.

N'en doutez pas, Monsieur. Déjà plus d'une fois
Je vous l'ai déclaré; mais trop plein de vous-même,
Vous voulez, malgré moi, croire que je vous aime:
Et je veux, malgré vous, vous détromper si bien,
Qu'une fois, pour toujours, vous n'en croyiez plus rien.
Soyez donc assuré, si je me détermine,
Que ce n'est point à vous que mon cœur se destine.
Je m'explique, je crois, intelligiblement.

LE COMTE.

Oh! rien n'est moins obscur que votre compliment,
Et, jusqu'au moindre mot, il est plein d'énergie.
Vous attendez de moi quelque triste élégie,
Des plaintes, des soupirs, des reproches, des pleurs;
Et que, pour terminer mes tragiques douleurs,
Outré du fier arrêt que nous venons d'entendre,
J'aille, en sortant d'ici, me noyer ou me pendre.
Mais, ô fière beauté! vous m'en dispenserez:
Je laisse à ces messieurs, que vous désespérez,
Tout l'honneur d'une fin si digne de mémoire.
Pour moi qui ne suis pas sensible à cette gloire,
Loin qu'à vos cruautés je songe à m'immoler,
Je vais chercher ailleurs de quoi me consoler.

(Il sort en chantant.)

DORANTE, à Pulchérie.

Je ne suis pas friand de l'honneur qu'il me cède,
Et j'espère guérir par un plus doux remède.

(Il sort.)

M. DE NEUCHATEAU.

Pour moi, qui de moi-même avois peu présumé,
Je ne suis pas surpris de n'être pas aimé:
Cependant j'espérois qu'une immense richesse
Pourroit en votre cœur appuyer ma tendresse:
C'étoit mon seul mérite. Il peut briller ailleurs;
Car il est à la mode, et touche bien des cœurs,
Oui, les cœurs les plus grands, et du plus haut étage.
Mais puisque vous l'offrir, c'est vous faire un outrage,
Et qu'il n'excite en vous que haine et que mépris,
Je vais voir si quelqu'autre en connoît mieux le prix.
Adieu, Madame.

SCÈNE XIII.

M. DE BONACCUEIL, Mme ARGANTE, PULCHÉRIE, SOPHIE, LE MARQUIS, LISETTE.

M. DE BONACCUEIL.

Et trois; sans compter deux mille autres,
Dont les justes mépris ont bien payé les vôtres.
Voyons si le Marquis aura le même sort.
Vous gardiez-vous pour lui? Ferez-vous bien l'effort
D'accepter à la fin son rang et sa personne?
Songez-y. Vous seriez trop modeste et trop bonne;
N'est-il pas vrai?

PULCHÉRIE.

Mon oncle, il ne faut point railler.
Si quelqu'un à mes yeux a jamais su briller,
C'est Monsieur.

SOPHIE, à part.

Juste ciel! que je suis malheureuse!

PULCHÉRIE.

Mais, dût-on me traiter de vaine, d'orgueilleuse,
Le bonheur où mes vœux ont toujours aspiré,
C'est d'avoir un mari plus hautement titré.

LISETTE, à M. de Bonaccueil.

Je vous l'avois bien dit.

M. DE BONACCUEIL.

Si bien, mon adorable,
Qu'un marquis est pour vous un parti méprisable.

PULCHÉRIE.

Pour méprisable, non. Mais Monsieur est d'un sang
A pouvoir obtenir encore un plus haut rang.
Je sais qu'il l'obtiendra, pour peu qu'il sollicite;
Et, s'il y réussit, je connois son mérite;
Il n'aura pas de peine à me déterminer:
Mais ce n'est qu'à ce prix que je veux me donner.

M. DE BONACCUEIL.

C'est votre dernier mot, apparemment?

PULCHÉRIE.

Sans doute.

M. DE BONACCUEIL, au Marquis.

Hé bien? que dites-vous à tout cela?

LE MARQUIS.

J'écoute.

M. DE BONACCUEIL.

(à Pulchérie.)

Je vous entends, mon cher. Si bien donc, entre nous,
Qu'il faut être au moins duc pour être votre époux?

PULCHÉRIE.

Rien n'est plus assuré.

M. DE BONACCUEIL.

Vous avez l'ame fière;
Et j'en fais compliment à votre sage mère.

Mme ARGANTE.

Mais, mon frère, après tout, pourrois-je la forcer
A penser autrement qu'elle ne peut penser?

M. DE BONACCUEIL.

Ce seroit conscience, et vous seriez barbare.

(à Pulchérie.)

Princesse, votre humeur hautement se déclare;
La mienne va tout haut se déclarer aussi;
Et cela sera fait en deux mots. Les voici:
Ma sœur est une folle, et vous une arrogante.
Je pourrois vous traiter même d'impertinente;
Mais, pour être si franc, je suis trop circonspect,
Et j'appréhenderois de manquer de respect.
Je me bornerai donc à vous bien faire entendre
Qu'à ma succession vous cessiez de prétendre.
Dès cet instant, ma reine, il faut y renoncer.

PULCHÉRIE, fièrement.

Faite comme je suis, je puis bien m'en passer.
Je conviens qu'à ma sœur elle est plus nécessaire;
Et, par votre secours, elle aura de quoi plaire.

Mme ARGANTE.

C'est fort bien dit.

PULCHÉRIE.

Le bien ne sauroit me tenter,
Dès qu'il faut, pour l'avoir, se laisser insulter,

Et souffrir qu'à l'insulte on joigne la menace.
Je n'ai plus rien à dire, et je quitte la place.
Adieu.

Mme ARGANTE, à M. de Bonaccueil.

Vous avez tort, et ma fille a raison.

M. DE BONACCUEIL.

Je m'en vais devant vous lui demander pardon.
Suivez-moi, vous verrez une scène plaisante.

Mme ARGANTE.

Mais...

M. DE BONACCUEIL.

Il faut que je crève, ou que je me contente.

LISETTE, à Sophie.

Ceci vous intéresse; et je vais écouter
Tout ce qui se dira, pour vous le rapporter.
(Elle les suit.)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, LE MARQUIS.

SOPHIE, en souriant.

Vous ne les suivez pas?

LE MARQUIS.

Non, charmante Sophie.

SOPHIE.

Charmante! Ah! vous croyez parler à Pulchérie.

LE MARQUIS.

Je suis dans mon bon sens, je ne parle qu'à vous;
Aujourd'hui votre amant, et demain votre époux.

SOPHIE.

Enfin, grace au dépit, je vous paroîs aimable;
Mais mon règne, je crois, ne sera pas durable.
Un regard de ma sœur va le faire finir.

LE MARQUIS.

Ah! je vous rends justice, et je veux la punir.

SOPHIE.

Vous vous flattez, Marquis; et je suis peu crédule.

LE MARQUIS.

Un si prompt changement semble un peu ridicule;
Mais sur moi la raison peut bien plus que l'amour.
Vous la ferez enfin triompher sans retour;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon cœur s'y prépare.
Je vois briller en vous un mérite si rare,
Que je me suis cent fois reproché vivement,
De n'avoir pas pour vous un tendre attachement.
Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre,
Fait qu'à votre vertu je brûle de me rendre.
Je gardois le silence, et projetois tout bas
De vous donner le prix sur d'indignes appas,
Dont l'éclat séduisant vous voloit mon hommage.
Enfin j'ai su me vaincre, et je sors d'esclavage.

SOPHIE.

Vous le croyez, du moins; pour moi, je n'en crois rien.
Soyez en défiance, et consultez-vous bien.
Vous tâchez de me faire un tendre sacrifice;
C'est le dépit qui parle, et je me rends justice.
Seule, je puis passer, chacun en est d'accord;
Mais la comparaison me fera toujours tort.

Si je plais un moment, aussitôt on me quitte;
Et, quand ma sœur paroît, adieu tout mon mérite.

LE MARQUIS.

Je jure...

SOPHIE.

Doucement.

LE MARQUIS.

Et le ciel m'est témoin...

SOPHIE.

Sauvez-vous un parjure, et n'allez pas plus loin.

LE MARQUIS.

Que j'expire à vos yeux, si je ne suis sincère.
Permettez...

SOPHIE.

Jurez donc, si cela peut vous plaire.

LE MARQUIS.

Non, je ne jure plus. J'ai de meilleurs moyens
De vous convaincre enfin que je romps mes liens,
Pour être tout à vous, sans trouble et sans partage.

SOPHIE.

En êtes-vous bien sûr?

LE MARQUIS.

C'est à quoi je m'engage.

SOPHIE.

Fort témérairement.

LE MARQUIS.

Écoutez-moi.

SOPHIE.

Parlez.

LE MARQUIS.

Nous sommes quatre amans, et tous quatre exilés,
Parce que notre rang n'est pas assez sublime;
On a daigné pourtant me marquer quelque estime,
Et j'emportois le prix, si j'eusse été titré.

SOPHIE.

C'est ce que devant moi l'on vous a déclaré.

LE MARQUIS.

Et ce qui m'a guéri. Cette folle manie
M'a fait de votre sœur connoître le génie.
Par un parfait amour je voulois la toucher,
Mais sans le plus haut rang rien ne peut l'attacher;
Et cette vanité, dont elle se fait gloire,
Me donnant sur moi-même une pleine victoire,
M'a fait dans le moment concevoir le dessein
De me venger d'un cœur si frivole et si vain.
Faut-il vous en donner une preuve constante?
Il ne tenoit qu'à moi de la rendre contente;
Car je viens d'obtenir ce rang si souhaité,
Ce rang seul digne prix de sa rare beauté.

SOPHIE.

Qu'entends-je?

LE MARQUIS.

J'apportois cette heureuse nouvelle,
Quand sa présomption m'a révolté contre elle;
La raison, l'équité secondant mon courroux,
M'ont forcé de me taire, et m'ont parlé de vous.

SOPHIE.

Vous pouvez à ce point vous faire violence?
Et, pouvant être heureux, vous gardez le silence?

LE MARQUIS.

Je m'en fais, je l'avoue, un plaisir délicat.
On ne cherchoit en moi qu'un fastueux éclat.
Je voulois voir sans lui ma flamme triomphante.
Vous ne le cherchiez pas, et je vous le présente.

(Il se met à genoux.)

Je le mets à vos pieds, heureux et satisfait,
De rendre à la vertu l'honneur qu'elle m'a fait :
Car vous m'aimez, Sophie, et j'ai su par Lisette...

SOPHIE.

Je ne me plaindrai pas de sa langue indiscrète,
Si toujours la raison vous parle en ma faveur.
Mais je crains ma rivale, et je crains votre cœur.
Hélas! pour le reprendre, elle n'a qu'à paroître.

LE MARQUIS.

Vous le connoissez mal, et vous l'allez connoître.

SOPHIE.

Je crois qu'il est sincère autant que généreux :
Mais il peut se tromper, et nous tromper tous deux.

SCÈNE XV.

SOPHIE, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

Je viens vous raconter la plus bizarre scène....

LE MARQUIS.

Tu peux t'en dispenser, car j'ai rompu ma chaîne.
De Pulchérie enfin je vais punir l'orgueil.
Va trouver de ma part monsieur de Bonaccueil,
Et dis-lui....

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

LE MARQUIS.

L'agréable nouvelle
Que j'apprends.

LISETTE.

Volontiers; mais, Monsieur, quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Dis-lui qu'au rang de duc on vient de m'élever.

LISETTE.

Bon, bon! vous plaisantez.

LE MARQUIS.

Tiens, pour le lui prouver,
Porte-lui cette lettre : il n'aura qu'à la lire;
Elle confirmera ce que je lui fais dire.

LISETTE, prenant la lettre.

Puisque la chose est sûre, il ne tient qu'à vous
De fixer Pulchérie, et d'être son époux.

LE MARQUIS.

J'en suis persuadé.

LISETTE.

Quelle est donc la manière
Dont vous voulez punir cette beauté si fière?

LE MARQUIS.

Tu le sauras bientôt.

LISETTE.

J'en sais un bon moyen;
Et si votre projet s'accorde avec le mien....

LE MARQUIS.

Dépêche-toi, Lisette, et reviens nous redire
L'effet qu'aura produit la lettre qu'on va lire.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, SOPHIE.

SOPHIE.

L'EFFET en sera prompt et me sera fatal.

LE MARQUIS.

Pourquoi de mes desseins augurez-vous si mal ?
De grace, laissez-moi ménager ma vengeance,
Et daignez m'honorer de votre confiance.

SOPHIE.

Sur tout autre sujet vous l'auriez pleinement ;
Mais qui veut se venger, aime encor vivement.
L'amour agit en vous bien plus que la justice.

LE MARQUIS.

Vous défier de moi, c'est me mettre au supplice.
Ce n'est pas la beauté qui m'impose la loi ;
Un bon cœur a cent fois plus de charmes pour moi.
Je sais qu'il est en vous. Pour ma délicatesse,
C'est un attrait vainqueur qui le sera sans cesse ;
Au lieu que la beauté, qui d'abord m'a surpris,
N'ayant point cet appui, perdroit bientôt son prix.

SOPHIE.

Je crois qu'en ce moment vous pensez de la sorte.
Près de moi, la raison me paroît la plus forte ;

Mais auprès de ma sœur la voix lui baissera,
Elle sera muette, et l'amour parlera.
Fuyez, si vous voulez assurer ma victoire.

LE MARQUIS.

Non, je ne fuirai point, il y va de ma gloire;
Il y va de la vôtre; et cette lâcheté....

SOPHIE.

Eh mon Dieu! moins de gloire, et plus de sûreté.

LE MARQUIS.

Douter de ma raison, douter de ma constance,
C'est vous faire injustice, et me faire une offense.

SOPHIE.

Ah, voici ma rivale. O dangereux moment!

SCÈNE DERNIERE.

Mme ARGANTE, M. DE BONACCUEIL, SOPHIE, PULCHÉRIE, LE MARQUIS, LISETTE.

M. DE BONACCUEIL, au Marquis.

Monsieur le Duc, on vient vous faire compliment.
Avec un vrai plaisir nous avons lu la lettre;
Ma nièce la relit, et va vous la remettre.

Mme ARGANTE.

Je joins sincèrement mon compliment au sien.

LISETTE.

Sincèrement aussi je hasarde le mien.
Monseigneur permet-il que je le félicite?

LE MARQUIS.

Je suis ravi de voir....

PULCHÉRIE, lui rendant la lettre.

Voilà votre mérite
Décoré des honneurs que je lui souhaitois;
Mais votre procédé me surprend; je comptois
Que, si vous parveniez à ce bonheur extrême,
Vous viendriez d'abord m'en informer vous-même.
Votre message est rare, et d'un goût tout nouveau.

M. DE BONACCUEIL.

Son procédé vous choque, et je le trouve beau,
Moi qui vous parle.

PULCHÉRIE.

En quoi?

M. DE BONACCUEIL.

C'est qu'il est très-modeste.

PULCHÉRIE, d'un ton railleur.

Ah! fort bien!

M. DE BONACCUEIL.

Très-louable.

PULCHÉRIE.

Et très-bizarre. Au reste,
Monsieur a ses raisons pour en user ainsi;
Moi, pour m'en offenser, j'ai les miennes aussi.
Ma gloire en est blessée; et, si je lui pardonne,
Il faudra que je sois bien facile et bien bonne.

Mme ARGANTE, au Marquis.

En effet, vous deviez, dès le premier instant,
Venir mettre à ses pieds votre titre éclatant;
En faire à sa beauté l'hommage le plus tendre,
Et par ce procédé la forcer à se rendre.

PULCHÉRIE.

J'avois lieu de m'attendre à cet empressement ;
Mais vous voulez, je crois, que je pense autrement ;
Et votre dignité, sans doute, vous fait croire,
Que venir me l'offrir, c'est blesser votre gloire ;
Que, pour vous mériter, on doit vous prévenir,
Et que par quelque avance il faut vous obtenir.
Défaites-vous, Monsieur, de cette erreur insigne :
Ma main peut être à vous, je vous en trouve digne ;
Mais, malgré le haut rang où vous êtes monté,
Pour désarmer mon cœur, ayez moins de fierté.

LE MARQUIS.

Non, Madame, jamais, quelque rang que j'obtienne,
Le don de votre foi ne doit payer la mienne ;
Je ne mérite point ce retour gracieux ;
Et, si jusques à vous j'osai lever les yeux,
J'avoue ingénûment que je fus téméraire,
Et qu'un monarque seul doit tâcher de vous plaire.
Je vais donc vous venger, en vous ôtant mon cœur.
Pour vous en délivrer, je l'offre à votre sœur,
Si ce foible présent lui paroît digne d'elle.
(à Sophie.)
Daignez-vous l'accepter ?

LISETTE, à Sophie.

Allons, Mademoiselle,
Faites-vous cet effort.

Mme ARGANTE, au Marquis.

Vous vous moquez, je croi ?

LE MARQUIS.

Non. Croyez que je parle ici de bonne foi.

Mme ARGANTE.

Vous avez beau parler, je ne saurois vous croire.

(regardant Sophie d'un air de mépris.)

L'emporter sur sa sœur, elle ! Elle auroit la gloire
D'avoir la préférence !

LE MARQUIS.

Elle-même : et demain,
Si son oncle y consent, je lui donne ma main.

M. DE BONACCUEIL.

Qui ? moi, si j'y consens ? Je donnerois ma vie,
Pour assurer ainsi le bonheur de Sophie.

LE MARQUIS.

Si c'en est un pour elle, il vous coûtera peu ;
Votre consentement, suivi de son aveu.

M. DE BONACCUEIL.

Ma nièce, approchez-vous ; votre main dans la sienne.

(à madame Argante.)

Mariez votre enfant, j'ai marié la mienne.

Mme ARGANTE.

Je l'empêcherai bien.

M. DE BONACCUEIL.

Vous, vous l'empêcherez ?
Elle est sous mon pouvoir, et vous l'éprouverez.

SOPHIE, à madame Argante.

Souffrez qu'à vos genoux....

Mme ARGANTE.

Otez-vous, insolente.
Je suis au désespoir !

M. DE BONACCUEIL, prenant Sophie.

Adieu, madame Argante.

Soyez sage ; et signez, sans vous faire presser;
Sinon, nous saurons bien comment vous y forcer.

Mme ARGANTE, embrassant Pulchérie.

Hélas ! ma chère enfant, ta sœur sera duchesse!

M. DE BONACCUEIL.

Hé bien ! dépêchez-vous d'en faire une princesse.
(au Marquis et à Sophie.) (à Pulchérie.)
Venez tous deux chez moi. Vous, souvenez-vous bien
Que qui veut avoir tout, n'attrape jamais rien.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

7

